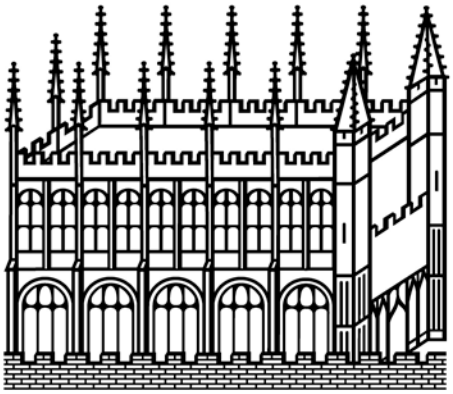


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Bengesco 2131 (IV 42)

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1751.*

Ch. Eisen

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

Considérablement augmentée,

Enrichie de Figures en taille-douce.

TOME I.

M. DCC. LI.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Hæc placuit ſemel, hæc decies repetita placebit.
Art. Poët.

ON a vû de bons Ouvrages piquer médiocrement la curioſité, & dont une édition ou deux ont terminé le ſuccès. On en a vû de fort médiocres réimprimés, relus & redemandés ; mais dont on rougiroit aujourd'hui de ſe ſouvenir. Les premiers manquoient apparemment

de ces graces qui empêchent certains écrits de vieillir, en leur conſervant, ſi j'oſe le dire, une ſorte de fleur inaltérable qui nous les rend toujours nouveaux.

Ce rare caractère eſt celui des Ouvrages que je viens de réimprimer. Il me ſiéroit mal, ſans doute, de m'engager dans un éloge que le goût conſtant du public fait beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Le ſeul nom de l'Auteur prévient les ſuffrages, & porte avec ſoi toutes ſes recommandations.

Il eſt peut-être moins néceſſaire encore de s'arrêter à juſtifier le projet de cette nouvelle édition. Outre qu'elle eſt ornée de

gravûres en taille douce faites avec beaucoup de ſoin, elle eſt ſans contredit en même tems la plus commode pour le format, la moins fautive & la plus ample qu'il y ait eu juſqu'à-préſent. On n'a pas cru que le concours d'une édition faite en Province, qui ſe débite depuis un mois, dût empêcher de donner celle-ci, qui contient pluſieurs Piéces de plus, & dans laquelle on trouvera des augmentations & des corrections conſidérables répandues dans la plus grande partie des Ouvrages qui la compoſent, & même dans la Henriade.

PREFACE

PRÉFACE
PAR
Mr. MARMONTEL.

ON ne ſe laſſe point de réimprimer les Ouvrages que le Public ne ſe laſſe point de relire, & le Public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui comme la Henriade, ayant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poëme, ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourd'hui, parut pour la premiére fois en 1723, imprimé à Londres ſous le titre de *la Ligue*. Mr. de Voltaire ne put donner ſes ſoins à cette édition : auſſi eſt-elle remplie de fautes, de tranſpoſitions, & de lacunes conſidérables.

L'Abbé Desfontaines en donna peu de tems après une édition à Evreux, auſſi imparfaite que la premiére, avec cette différence qu'il

gliſſa dans les vuides quelques vers de ſa façon, tels que ceux-ci, où il eſt aiſé de reconnaître un tel Ecrivain.

Et malgré les Péraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI. de ſon édition.

En 1726. on en fit une édition à Londres ſous le titre de *la Henriade*, *in*-4°. avec des figures. Elle eſt dédiée à la Reine d'Angleterre; & pour ne rien laiſſer à déſirer dans cette édition, j'ai cru devoir inſérer dans ma Préface cette Epitre dédicatoire. On ſait que dans ce genre d'écrire Mr. de Voltaire a pris une route qui lui eſt propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands Auteurs n'ont ſu ſe diſpenſer de prodiguer à leurs Mecénes, liſent avidement & avec fruit les Epitres dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, &c. Celle-ci eſt dans le même goût, & on y reconnaît un Philoſophe judicieux & poli, qui ſait louer les Rois même, ſans les flâter. Il n'écrivit cette Epitre qu'en Anglais.

THO TE QUEEN.

MADAM,

It is the Fate of Henry *the Fourth to be protected by an* English Queen. *He was aſſiſted by that great* Elizabeth, *who was in her age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be ſo well protected, as by her who reſembles ſo much* Elizabeth *in her perſonnal Virtues?*

Your Majesty wilfind in this Book, bold impartial Truths, Morality unſtained with Superſtition, a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always aſſerted, and thoſe of Mankind never laid aſide.

The ſame Spirit, in which it is written, gave me the Confidence to offer it to the virtuous Conſort of a King, who among ſo many crowned Heads enjoys, almoſt alone, the ineſtimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power conſiſt in being beloved, and his Glory in being juſt.

Our Deſcartes, *who was the greateſt Philoſopher in* Europe, *before Sir* Iſaac Newton *appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princeſs Palatine* Elizabeth, *not, ſaid he, becauſe she was a Princeſs, for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them, but becauſe of all his Readers she underſtood him the beſt, and loved Truth the moſt.*

I beg Leave, MADAM, *(without comparing my ſelf to* Deſcartes*) to dedicate the* Henriade *to* YOUR MAJESTY, *upon the like Account, not only as the* Protectreſs *of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.*

I am with that profound reſpect, which is due to the greateſt Virtue, as wel as to the higheſt Rank.

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S,

Moſt humble, moſt dutiful,
moſt obliged Servant,
VOLTAIRE.

Mr. l'Abbé Lenglet du Freſnoy nous en a donné la Traduction ſuivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'EST le ſort de *Henri IV.* d'être protégé par une Reine d'Angleterre; il a été appuyé par *Elizabeth*, cette grande Princeſſe, qui étoit dans ſon tems la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourroit-elle être auſſi-bien confiée, qu'à une Princeſſe dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Elizabeth?*

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce Livre des vérités bien grandes & bien importantes; la morale à l'abri de la ſuperſtition; l'eſprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'oppreſſion; les droits des Rois toujours aſſurés, & ceux du peuple toujours défendus.

Le même eſprit dans lequel il eſt écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe Epouſe d'un Roi, qui parmi tant de Têtes couronnées, jouit preſque ſeul de l'honneur ſans prix de gouverner une Nation libre, & d'un

Roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.

Notre *Deſcartes*, le plus grand Philoſophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parut, a dédié ſes Principes à la célébre Princeſſe Palatine *Elizabeth*; non pas, dit-il, parce qu'elle étoit Princeſſe; car les vrais Philoſophes reſpectent les Princes & ne les flâtent point; mais parce que de tous ſes Lecteurs, il la regardoit comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTÉ, non-ſeulement parce qu'elle protége les Sciences & les Arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent Juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu & au plus haut rang,

Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-reſpectueux,
& très-obéiſſant ſerviteur,
VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre; mais il a remis dans la Bibliothéque du Roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du Public & de la poſtérité, des preuves authentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il ſeroit long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736. le Roi de Pruſſe, alors Prince Royal avoit chargé Mr. Algaroti, qui étoit à Londres, d'y faire graver ce Poëme avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiécles à venir un monument de ſon eſtime pour les Lettres, & particuliérement pour la *Henriade*, daigna en compoſer la Préface; & ſe mettant ainſi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un Héros. Récompenſer les beaux Arts eſt un mérite commun à un grand nombre de Princes; mais les encourager par l'exem-

ple, & les éclairer par d'excellens Ecrits, en eſt un d'autant plus recommandable dans le Roi de Pruſſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du Roi ſon pere, les guerres ſurvenues, & le départ de Mr. Algaroti de Londres, interrompirent ce projet ſi digne de celui qui l'avoit conçû. Comme la Préface qu'il avoit compoſée n'a pas vû le jour, j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée, & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la Littérature.

» Les difficultés, dit-il en un endroit, qu'eut » à ſurmonter Mr. de Voltaire lorſqu'il com- » poſa ſon Poëme Epique, ſont innombrables. » Il voyoit contre lui les préjugés de toute » l'Europe, & celui de ſa propre Nation, qui » étoit du ſentiment que l'Epopée ne réuſſiroit » jamais en Français. Il avoit devant lui le triſte » exemple de ſes Prédéceſſeurs, qui avoient » tous bronchés dans cette pénible carriére. Il » avoit encore à combattre le reſpect ſuperſti- » tieux & excluſif du peuple ſavant pour Vir- » gile & pour Homére; & plus que tout cela, » une ſanté faible qui auroit mis tout autre » homme, moins ſenſible que lui à la gloire de

» ſa Nation, hors d'état de travailler. C'eſt ce-
» pendant indépendamment de tous ces obſta-
» cles que Mr. de Voltaire eſt venu à bout de
» ſon deſſein, &c.

» Quant à la ſaine morale, dit-il ailleurs,
» quant à la beauté des ſentimens, on trouve
» dans ce Poëme tout ce qu'on peut déſirer. La
» valeur prudente de *Henri IV.* jointe à ſa gé-
» néroſité & à ſon humanité, devroit ſervir
» d'exemple à tous les Rois & à tous les Héros
» qui ſe piquent quelquefois mal-à-propos de
» dureté envers ceux que le deſtin des Etats &
» le ſort de la guerre ont ſoumis à leur puiſ-
» ſance. Qu'il leur ſoit dit en paſſant, que ce
» n'eſt ni dans l'inflexibilité, ni dans la tiran-
» nie que conſiſte la véritable grandeur; mais
» bien dans ce ſentiment que l'Auteur exprime
» avec tant de nobleſſe.

» Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames!
» Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats,
» Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas!

Ainſi penſoit ce grand Prince avant que de monter ſur le Trône. Il ne pouvoit alors inſtruire les Rois que par des maximes; aujourd'hui il les inſtruit par des exemples.

La Henriade a été traduite en pluſieurs langues. En vers Anglais, par Mr. Lokman. Une partie l'a été en vers Italiens, par M. Querini, Noble Vénitien; & une autre en vers Latins, par le Cardinal de ce nom, Bibliothécaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célébres qui ont traduit le Poëme de Fontenoy. Meſſieurs Ortolani & Nenci ont auſſi traduits pluſieurs Chants de la Henriade. Elle l'a été entiérement en vers Hollandais & Allemans.

Cette juſtice rendue par tant d'Etrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poëme; & puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiécle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiécles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoit fait Mr. Cocchi, Lecteur de Piſe, dans ſa Lettre qui eſt à la ſuite de cette Préface, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractéres, du merveilleux & des principales beautés de ce Poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un

Français, Auteur de Feuilles Périodiques, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon Auteur, ou bien peu de lumiéres, ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux Poëmes ? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une Guerre Civile; mais dans la Pharſale, *l'audace eſt triomphante & le crime adoré;* dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. Lucain a ſuivi ſcrupuleuſement l'Hiſtoire, ſans mêlange de fiction; au lieu que Mr. de Voltaire a changé l'ordre des tems, tranſporté les faits & employé le merveilleux. Le ſtile du premier eſt ſouvent empoulé; défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. Lucain a peint ſes Héros avec de grands traits, il eſt vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile & dans Homére. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre Poëte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractéres : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans.

Médicis la (1) reçut avec indifférence ;
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance ;
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien ;
Heureux (2) Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

Il (3) ſe préſente aux Seize & demande des fers
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

Il (4) marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maître & le ſuit.

Mais ſi Mr. de Voltaire annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe ; & je ne crois pas que dans le cours de ſon Poëme on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. Lucain, au contraire, eſt plein d'inégalités ; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflure. Enfin ce Poëte Latin qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre ou

(1) La tête de Coligni. *Chant II.*
(2) Guiſe. *Chant III.*
(3) Harlay. *Chant VI.*
(4) Mornay. *Chant VI.*

décrire ; & j'oſe aſſurer qu'en cette partie notre Langue n'a jamais été ſi loin que dans la Henriade.

Il y auroit donc plus de juſteſſe à comparer la Henriade avec l'Enéïde. On pourroit mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poëmes; les Perſonnages, comme Henri IV. & Enée, Achates & Mornay, Sinon & Clément, Turnus & d'Aumale, &c. Les Epiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, & celui de Henri chez le Solitaire de Gerſai, le Maſſacre de la Saint Barthélemi & l'Incendie de Troye; le quatriéme Chant de l'Enéïde, & le neuviéme de la Henriade; la deſcente d'Enée aux Enfers, & le ſonge de Henri IV. l'antre de la Sibile, & le ſacrifice des Seize; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'Euriale, & celle du jeune d'Ailly; les combats ſinguliers de Turenne contre d'Aumale, & d'Enée contre Turnus : enfin, le ſtile des deux Poëtes; l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des Epiſodes; leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et

après un tel examen, on pourroit décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette Préface, ne me permettent pas d'appuyer ſur ce paralléle; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques Critiques que la Henriade manquoit du côté de l'invention. Que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Taſſe, *&c.* ? Dans l'Enéïde ſont réunis le plan de l'Odiſſée & celui de l'Iliade. Dans la Jéruſalem délivrée, on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, & orné de quelques Epiſodes tirées de l'Enéïde.

Avant Homére, Virgile & le Taſſe, on avoit décrit des Siéges, des Incendies, des Tempêtes. On avoit peint toutes les paſſions. On connaiſſoit les Enfers & les Champs Eliſées. On diſoit qu'Orphée, Hercule, Pirithous, Uliſſe y étoient deſcendus pendant leur vie. Enfin ces Poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont

modifiés & embellis, ſuivant le caractére de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie, & on ne ſauroit diſputer à Mr. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques Critiques voudroient de la nouveauté dans le tout. On faiſoit un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers où Mr. de Voltaire exprime le myſtére de l'Euchariſtie.

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau; mais je ne ſai, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit Mr. de Fénélon, (1) à qui n'eſt pas émû en liſant ces vers!

(2) *Fortunate ſenex, hic inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurois-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpéce

(1) Lettre de l'Académie Françaiſe.
(2) Virgile, *Eglogue I.*

d'anathême au Critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-à-dire de l'inoui, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. Milton lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon Poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les Poëtes, dans l'Ecriture Sainte, *&c.* L'idée de ſon Pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve Sadi s'en étoit ſervi avant lui, & l'avoit tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poëte qui a franchi les limites du monde & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſur-tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modéles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la Poëſie, pour avancer qu'il peut y avoir des Poëmes en Proſe. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens, Mr. de Fénélon, qui avoit beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon Télémaque, que ſous le nom des *Avantures de Télémaque*,

Télémaque, & jamais ſous celui de Poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers Poëmes; je ne dis pas ſeulement parce que les avantures qu'on y raconte, ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtile, tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſeroit trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la meſure, la rime, les inverſions; en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la Poëſie, art qui n'a pas plus de rapport avec la proſe, que la Muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur l'ortographe qu'on a ſuivie dans cette édition; c'eſt celle de l'Auteur, il l'a juſtifiée lui-même; & puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux-mêmes qui le ſuivent; il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre Poëſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

(1) Attaquons dans leurs murs ces Conquérans ſi fiers,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Ma colére revient & je me reconnois,
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

(2) Je ne fais que recueillir les voix,
Et dirois vos défauts, ſi je vous en ſavois.

Il eſt ſûr qu'une ortographe conforme à la prononciation eut obvié à ces défauts, & que ces deux Poëtes, ſi exacts & ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci que parce qu'elles ſatisfaiſoient les yeux. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavais*, avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

Dans ces deux vers de Boileau,

(3) La Diſcorde en ces lieux menace de *s'acroître*,
Demain avant l'aurore un Lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'acraître* pour la rime, & cela

---

(1) Mithridate.
(2) Le Flâteur.
(3) Lutrin. *Chant II.*

eſt aſſez uſité. Madame Deshouliéres dit :

(1) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune Amant,
Comme feront ſur ce hêtre
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de quoi on prononce *s'acraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *Cloître*.

(2) L'honneur & la vertu n'oſérent plus paroître,
La piété chercha les Déſerts & le *Cloître*.

Une bizarrerie ſi marquée, vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation ſans changer l'ortographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eut été une affaire d'éclat Mr. de Voltaire n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devoit rimer pour l'oreille, & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et pour ſatisfaire en même-tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi*, la diph-

(1) Céliméne, *Eglogue*.
(2) Epître IV. *Boil*.

tongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans bienfaits, ſouhaits, &c. Mr. de Voltaire a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'ortographe, qu'il lui falloit diſtinguer dans ſon Poëme certains mots, qui écrits partout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, &c. des Courtiſans *Français*, &c.

C'eſt-là ce que j'avois à dire ſur cette nouvelle édition de la Henriade. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce Poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment ; & que ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques Critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entiérement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.

TRADUCTION
D'UNE LETTRE

De Mr. ANTOINE COCCHI, Lecteur de Piſe, à Mr. RINUCCINI, Secrétaire d'Etat de Florence, ſur la HENRIADE.

SELON moi, Monſieur, il y a peu d'Ouvrages plus beaux que le Poëme de la Henriade, que vous avez eu la bonté de me prêter.

J'oſe vous dire mon jugement avec d'autant plus d'aſſurance, que j'ai remarqué qu'ayant lû quelques pages de ce Poëme à gens de différente condition & de différent génie, & adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché la Henriade de plaire également à tous; ce qui eſt la preuve la plus certaine que l'on puiſſe rapporter de ſa perfection réelle.

Les actions chantées dans la Henriade regardent, à la vérité, les Français plus particuliérement que nous; mais comme elles ſont véritables, grandes, ſimples, fondées ſur la juſti-

ce, & entremêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui eſt celùi qui ne ſe plairoit point à voir une rébellion étouffée, & l'Héritier légitime du Trône s'y maintenir, en aſſiégeant ſa Capitale rebelle, en donnant une ſanglante Bataille, & en prenant toutes les meſures dans leſquelles la force, la valeur, la prudence & la généroſité brillent à l'envi ?

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le Poëme ; mais outre que les véritables ſont notoires & récentes, ces changemens étant ajuſtés à la vraiſemblance, ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un Lecteur tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un Poëme comme l'imitation du poſſible & de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un Poëme pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la Henriade, d'autant plus que par une ſuite naturelle il a été néceſſaire de raconter le Maſſacre de la Saint Barthélemi, le Meurtre de Henri III. la Bataille d'Yvri & la Famine de Paris : événemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, & tous

repréſentés avec cette admirable vivacité qui excite dans le Spectateur & de l'horreur & de la compaſſion : effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de Maître.

Le nombre d'Acteurs dans la Henriade n'eſt pas grand ; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, & extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractére du Héros Henri IV. eſt d'autant plus incomparable que l'on y voit la valeur, la prudence militaire, l'humanité & l'amour, s'entre-diſputer le pas, & ſe le céder tour-à-tour, & toujours à propos pour ſa gloire.

Celui de Mornay, ſon ami intime, eſt certainement rare ; il eſt repréſenté comme un Philoſophe ſavant, courageux, prudent & bon.

Les Etres inviſibles, ſans l'entremiſe deſquels les Poëtes n'oſeroient entreprendre un Poëme, ſont bien ménagés dans celui-ci, & aiſés à ſuppoſer : tels ſont l'Ame de S. Louis & quelques Paſſions humaines perſonnifiées ; encore l'Auteur les a-t'il employées avec tant de jugement & d'économie, que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce Poëme ſoutient toujours ſa beauté, ſans être farci, comme tous les autres, d'une infinité d'agens ſurnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que ſi l'on retranchoit de la Poëſie Epique ces perſonnages imaginaires, inviſibles & tout-puiſſans & qu'on les remplacât comme dans les Tragédies, par des perſonnages réels, le Poëme n'en deviendroit que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette penſée, c'eſt d'avoir obſervé que dans Homére, Virgile, le Dante, l'Arioſte, le Taſſe, Milton, & en un mot, dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux endroits de leurs Poëmes ne ſont pas ceux où ils font agir ou parler les Dieux, le Diable, le Deſtin & les Eſprits; au contraire, tout cela ſouvent fait rire, ſans jamais produire dans le cœur ces ſentimens touchans qui naiſſent de la repréſentation de quelque action inſigne, proportionnée à la capacité de l'homme, notre égal, & qui ne paſſe point la ſphére ordinaire des paſſions de notre ame.

C'eſt pourquoi j'ai admiré le jugement de ce Poëte, qui, pour enfermer ſa fiction dans les bornes de la vrai-ſemblance & des facultés humaines, a placé le tranſport de ſon Héros

au

au Ciel & aux Enfers, dans un ſonge dans lequel ces ſortes de viſions peuvent paroître naturelles & croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que ſur la conſtitution de l'Univers, ſur les loix de la Nature, ſur la morale, & ſur l'idée qu'il faut ſe former du mal & du bien, des vertus & du vice, le Poëte ſur tout cela a parlé avec tant de force & de juſteſſe, que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître en lui un génie ſupérieur & une connoiſſance parfaite de tout ce que les Philoſophes modernes ont de plus raiſonnable dans leur ſyſtême.

Il ſemble rapporter toute ſa ſcience à inſpirer au monde entier une eſpéce d'amitié univerſelle, & une horreur générale pour la cruauté & pour le fanatiſme.

Egalement ennemi de l'irréligion, le Poëte dans les diſputes que notre raiſon ne ſauroit décider, qui dépendent de la révélation, adjuge avec modeſtie & ſolidité la préférence à notre Doctrine Romaine, dont il éclaircit même pluſieurs obſcurités.

Pour juger de ſon ſtile, il ſeroit néceſſaire de connoître toute l'étendue & la force de la Langue, habileté à laquelle il eſt preſque im-

poſſible qu'un Etranger puiſſe atteindre, & ſans laquelle il n'eſt pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-deſſus, c'eſt qu'à l'oreille ſes vers paraiſſant aiſés & harmonieux, & que dans tout le Poëme je n'ai trouvé rien de puéril, rien de languiſſant, ni aucune fauſſe penſée; défauts dont les plus excellens Poëtes ne ſont pas tout-à-fait exempts.

Dans Homére & Virgile on en voit quelques-uns, mais rares: on en trouve beaucoup dans les principaux, ou pour mieux dire, dans tous les Poëtes de Langues modernes, ſur-tout dans ceux de la ſeconde claſſe de l'antiquité.

A l'égard du ſtile, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à préſumer en ſa faveur.

Ayant traduit ce Poëme couramment, en le liſant à différentes perſonnes, je me ſuis aperçu qu'elles en ont ſenti toute la grace & la majeſté: indice infaillible que le ſtile en eſt très-excellent. Auſſi l'Auteur ſe ſert-il d'une noble ſimplicité & briéveté pour exprimer des choſes difficiles & vaſtes, ſans néanmoins rien laiſſer à déſirer pour leur entiére intelligence; talent bien rare, & qui fait l'eſſence du vrai ſublime.

Après avoir fait connoître en général le prix & le mérite de ce Poëme, il eſt inutile d'entrer dans un détail particulier de ſes beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, pluſieurs dont je crois reconnoître les originaux dans Homére, & ſur-tout dans l'Iliade, copiés depuis avec différens ſuccès par tous les Poëtes poſtérieurs; mais on trouve auſſi dans ce Poëme une infinité de beautés qui ſemblent neuves & appartenir en propre à la Henriade.

Telle eſt, par exemple, la nobleſſe & l'allégorie de tout le Chant V. l'endroit où le Poëte repréſente l'infame Meurtre de Henri III. & ſa juſte réflexion ſur ce miſérable aſſaſſin, *p.* 92. de cette édition.

C'eſt encore quelque choſe de nouveau dans la Poëſie, que le Diſcours ingénieux qu'on lit au milieu de la *p.* 117. *& ſuiv.* ſur les châtimens à ſubir après la mort.

Il ne me ſouvient pas non plus d'avoir vû ailleurs ce beau trait qu'il met *page* 144. dans le caractére de Mornay: *qu'il combat, ſans vouloir tuer perſonne.*

La mort du jeune d'Ailly, *page* 145. *& ſuiv.* maſſacré par ſon pere ſans en être connu, m'a fait verſer des larmes, quoique j'euſſe lû une

avanture un peu ſemblable dans le Taſſe ; mais celle de Mr. de Voltaire étant décrite avec plus de préciſion, m'a paru nouvelle & plus ſublime.

Les vers des *pages* 148. & 149. ſur l'amitié, ſont d'une beauté inimitable, & rien ne les égale, ſi ce n'eſt la deſcription de la modeſtie de la belle d'Eſtrées, *page* 161. & 162.

Enfin, dans ce Poëme ſont répandues mille graces, qui démontrent que l'Auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'eſt perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes ſortes de Sciences, afin de devoir ſa réputation moins à la nature qu'à lui-même.

Plus il y a réuſſi, plus il eſt obligeant à lui envers notre Italie, d'avoir dans un Diſcours à la ſuite de ſon Poëme, préféré notre Virgile & notre Taſſe à tout autre Poëte, quoique nous n'oſions nous-mêmes les égaler à Homére, qui a été le premier Fondateur de la belle Poëſie.

Une legére indiſpoſition & de petites affaires m'ont empêché, Monſieur, d'obéïr plûtôt à l'ordre que vous m'avez donné de vous rendre compte de cet Ouvrage. J'eſpére que vous m'en pardonnerez le délai, en vous ſuppliant de me croire avec reſpect, Monſieur, votre, &c.

HISTOIRE ABREGÉE

Des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du Poëme de la Henriade.

LE feu des guerres civiles, dont François II. vit les premiéres étincelles, avoit embraſé la France ſous la minorité de Charles IX. La Religion en étoit le ſujet parmi les Peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine Mere, Catherine de Médicis, avoit plus d'une fois hazardé le ſalut du Royaume, pour conſerver ſon autorité, armant le parti Catholique contre le Proteſtant, & les Guiſes contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres.

La France avoit alors pour ſon malheur beaucoup de Seigneurs trop puiſſans, & par conſéquent factieux; des Peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inſpire le faux-zéle des Rois enfans, aux noms deſquels on ravageoit l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, avoient ſignalé le malheureux régne de Charles IX. Les plus grandes villes

étoient priſes, repriſes, ſaccagées tour à tour par les partis oppoſés. On faiſoit mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les Egliſes étoient miſes en cendres par les Réformés, les Temples par les Catholiques; les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la Saint Barthélemi. Henri *le Grand*, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, Chef du Parti Réformé, dans le ſein duquel il étoit né, fut attiré à la Cour avec les plus puiſſans Seigneur du parti. On le maria à la Princeſſe Marguerite, ſœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouiſſances de ces nôces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que Catherine de Médicis ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de Religion, voient à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour qui ſe piquoit de politeſſe, une femme célébre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang-froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation, qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport & avec zéle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes; & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le Préſident Jeanin, le Marquis de Saint-Herem, *&c.* la moitié des Français égorgeoit l'autre.

Charles IX. ne vécut pas long-tems après la Saint Barthélemi. Son frere Henri III. quitta le trône de la *Pologne* pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par Henri IV. ſi juſtement ſurnommé *le Grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France y trouva deux partis dominans. L'un étoit celui des Réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête le même Henri *le Grand*, alors Roi de Navarre. L'autre étoit

celui de la Ligue, faction puiſſante, formée peu à peu par les Princes de Guiſe, encouragée par les Papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des Moines, conſacrée en apparence par le zéle de la Religion Catholique; mais ne tendant qu'à la rébellion. Son Chef étoit le Duc de Guiſe, ſurnommé *le Balafré*, Prince d'une réputation éclatante, & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſembloit né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux partis ſous le poids de l'autorité Royale, les fortifia par ſa faibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le Chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de Guiſe qui le vouloit détrôner, contre le Roi de Navarre ſon beaufrere, ſon héritier préſomptif, qui ne penſoit qu'à rétablir l'autorité Royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour Henri III. à qui il devoit ſuccéder, il agiſſoit pour lui-même.

L'armée que Henri III. envoya contre le Roi ſon beaufrere, fut battue à Coutras, ſon fa-

vori Joyeuſe y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire que de ſe réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il étoit, il demanda la paix, & le Roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignoit le Duc de Guiſe & la Ligue. Guiſe dans ce tems-là même venoit de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humiliérent encore davantage le Roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de Guiſe enflé de ſa gloire, & fort de la faibleſſe de ſon Souverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des Barricades, où ce Peuple chaſſa les Gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de ſa Capitale.

Guiſe fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats généraux du Royaume à Blois, & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il étoit prêt de partager l'autorité Royale, du conſentement de ceux qui repréſentoient la Nation, & ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. Henri III. réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au Château de Blois cet ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frere le Cardinal, plus

violent & plus ambitieux encore que le Duc de Guiſe.

Ce qui étoit arrivé au parti Proteſtant, après la Saint Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti. Les Ligueurs leverent le maſque, Paris ferma ſes portes. On ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda Henri III. comme l'aſſaſſin des défenſeurs de la Religion, & non comme un Roi qui avoit puni des ſujets coupables.

Il fallut que Henri III. preſſé de tous côtés, ſe réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris; & c'eſt-là que commence la HENRIADE.

Le Duc de Guiſe laiſſoit encore un frere, c'étoit le Duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agiſſant; qui ſe vit tout d'un coup à la tête d'une faction inſtruite de ſes forces, & animée par la vengeance & par le fanatiſme.

Preſque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célébre Elizabeth, Reine d'Angleterre, qui étoit pleine d'eſtime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême paſſion de le voir, le ſecourut pluſieurs fois d'hommes,

dargent, de vaiſſeaux ; & ce fut Dupleſſis-Mornay qui alla toujours en Angleterre ſolliciter ces ſecours.

D'un autre côté la branche d'Autriche qui régnoit en Eſpagne, favoriſoit la Ligue dans l'eſpérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattoient le Roi de Navarre, non-ſeulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits ſecours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III. alloit ſe rendre maître de Paris, lorſqu'il fut aſſaſſiné à Saint-Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la ſeule idée qu'il obéiſſoit à Dieu, & qu'il couroit au martyre ; & ce meurtre ne fut pas ſeulement le crime de ce Moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, étoit qu'il falloit tuer ſon Roi, s'il étoit mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le crioient dans leurs mauvais ſermons ; on l'imprimoit dans tous ces livres pitoyables qui inondoient la France, & qu'on trouve à peine

aujourd'hui dans quelques Bibliothéques, comme des monumens curieux d'un ſiécle également barbare & pour les lettres & pour les mœurs.

Après la mort de Henri III. le Roi de Navarre, (Henri *le Grand*) reconnu Roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, & ſon Royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'uſage dans ce Poëme, on compte les Maréchaux d'Aumont & de Biron, le Duc de Bouillon, &c. Dupleſſis-Mornay fut dans ſa plus intime confidence juſqu'au changement de Religion de ce Prince; il le ſervoit de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des Papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les Princes Proteſtans.

Le principal Chef de la Ligue étoit le Duc de Mayenne; celui qui avoit le plus de réputation après lui, étoit le Chevalier d'Aumale, jeune Prince, connu par cette fierté & ce cou-

rage brillant qui diſtinguoient particuliérement la Maiſon de Guiſe. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne ; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Comte d'Egmont, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze cens lances au Duc de Mayenne.

On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour Henri IV. fut la bataille d'Ivry, où le Duc de Mayenne fut vaincu, & le Comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi étoit devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Eſtrées ; mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la Bibliotéque du Roi, dans laquelle il dit à ſa Maîtreſſe : » Si je ſuis vaincu, vous » me connaiſſez aſſez pour croire que je ne » fuirai pas ; mais ma derniére penſée ſera à » Dieu, & l'avant-derniére à vous.

Au reſte, on obmet pluſieurs faits conſidérables, qui n'ayant pas de place dans le Poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la

Ligue, ni de ce Cardinal de Bourbon qui fut quelque-tems un fantôme de Roi ſous le nom de Charles X.

Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs & de déſolation, Henri IV. ſe fit Catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſoient ſa Religion & révéroient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur Roi.

IDÉE DE LA HENRIADE.

LE ſujet de la HENRIADE eſt le ſiége de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri *le Grand*, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcéne ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille qui décida du ſort de la France & de la Maiſon Royale.

Le Poëme eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été ou retranchés ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une gazette empoulée, & on a pour garant ces vers de Mr. Deſpréaux.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'eſprit flegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique :
- - - - - - - - - - - - - - - - -
Pour prendre Lille, il faut que Dôle ſoit rendu :
- - - - - - - - - - - - - - - - -
Et que leur vers exact, ainſi que Mezeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les Tragédies, où les événemens ſont pliés aux régles du Théâtre.

Au reſte, ce Poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le Camouens, qui eſt le Virgile des Portugais, a célébré un événement dont il avoit été témoin lui-même. Le Taſſe a chanté une Croiſade connue de tout le monde, & n'en a obmis ni l'Hermite Pierre, ni les proceſſions. Virgile n'a conſtruit la fable de ſon Enéïde que des fables reçues de ſon tems, & qui paſſoient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'Enée en Italie.

Homére, contemporain d'Héſiode, & qui par conſéquent vivoit environ cent ans après la priſe de Troye, pouvoit aiſément avoir vû dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avoient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homére, c'eſt que le fond de ſon Ouvrage n'eſt point un Roman, que les caractéres ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étoient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon Livre eſt le monument des mœurs de ces tems reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le Syſtême du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de Henri IV. la protection que lui donne Saint Louis, ſon apparition, le feu du Ciel détruiſant ces opérations magiques qui étoient alors ſi communes, *&c.*

Les autres ſont purement allégoriques. De ce nombre ſont le voyage de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme perſonifiés, le Temple de l'Amour; enfin, les Paſſions & les Vices,

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces Paſſions perſonifiées les mêmes attributs que leur donnoient les Payens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des fléches, la Juſtice a une balance dans nos ouvrages les plus Chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aient la moindre teinture de Paganiſme. Le mot d'*Amphitrite*,

dans notre Poëſie, ne ſignifie que la *Mer* & non l'*Epouſe* de Neptune. Les *Champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, &c.

S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. Deſpréaux, qui dit :

C'eſt d'un ſcrupule vain s'allarmer ſottement ;
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,
Et le tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Et par-tout des diſcours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux-zéle iront chaſſer l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet Ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé.

On n'a voulu ni flâter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaiſes actions de leurs ancêtres n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les ayeux y ſont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaiſſance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; & le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retran-

ché quelques vers qui contenoient des vérités dures contre les Papes qui ont autrefois deshonoré le Saint Siége par leurs crimes, ce n'eſt pas qu'on faſſe à la Cour de Rome l'affront de penſer qu'elle veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français qui condamnent les méchancetés de Louis XI. & de Catherine de Médicis, peuvent parler ſans doute avec horreur d'Alexandre VI. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il étoit trop long, & qu'il y avoit des vers dont il n'étoit pas content.

C'eſt dans cette ſeule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui ſe trouvent dans les premiéres éditions, ſelon qu'il les a trouvés plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un Poëme doit être de faire de bons vers.

On a retranché la mort d'un jeune Bouflers, qu'on ſuppoſoit tué par Henri IV. parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune homme ſembloit rendre Henri IV. un peu odieux, ſans le rendre plus grand.

On a fait paſſer Dupleſſis-Mornay en Angle-

terre auprès de la Reine Elizabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation.

On s'eſt ſervi de ce même Dupleſſis-Mornay dans le reſte du Poëme; parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les Chants ſuivans : de même qu'il ſeroit impertinent dans une Tragédie, (dans Berenice, par exemple,) que Titus ſe confiât à Paulin au premier acte, & à un autre au cinquiéme. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il ſait que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la Religion, qui fait en grande partie le ſujet du Poëme, & qui en eſt le ſeul dénouement.

L'Auteur ſe flâte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une préciſion rigoureuſe qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure : Tel eſt par exemple ce morceau ſur la Trinité :

La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence,

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours Une, & par-tout étendue,
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés Victime renaiſſante,
De ſes Elus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raiſonnable y doit ſuppléer.

Il y auroit une extrême injuſtice à examiner tout l'Ouvrage comme une Théſe de Théologie. Ce Poëme ne reſpire que l'amour de la Religion & des Loix. On y déteſte également la rebellion & la perſécution. Il ne faut pas juger ſur un mot, un Livre écrit dans un tel eſprit.

LA
HENRIADE.

... Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoie ſecrétement Henri de Bourbon demander du ſecours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une Iſle, où un vieillard Catholique lui prédit ſon changement de Religion, & ſon avénement au trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon Gouvernement.*

Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1760.*

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce Héros, qui régna ſur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui par le malheur même apprit à gouverner;
Perſécuté long-tems, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibére,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le pere.

Deſcend du haut des Cieux, auguſte vérité,
Répand ſur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.

C'eſt à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs diviſions.
Di comment la diſcorde a troublé nos Provinces ;
Di les malheurs du peuple & les fautes des Princes ;
Vien, parle ; & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altiére,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiére ;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

Valois régnoit encore, & ſes mains incertaines, (*a*)
De l'Etat ébranlé, laiſſoient floter les rênes :
Les loix étoient ſans force, & les droits confondus,
Ou plûtôt en effet Valois ne régnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire, (*b*)
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les peuples à ſes piés mettoient les diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier ;

(*a*) Henri III. Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce Poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la Branche Royale dont il étoit.

(*b*) Henri III. (*Valois*) étant Duc d'Anjou, avoit commandé les armées de Charles IX. ſon frere, contre les Proteſtans, & avoit gagné à dix-huit ans les Batailles de Jarnac & de Moncontour.

Endormi ſur le trône au ſein de la moleſſe,
Le poids de ſa couronne accabloit ſa faibleſſe.
Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon, (c)
Jeunes voluptueux qui régnoient ſous ſon nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaiſirs ſes langueurs létargiques.

Des Guiſes cependant le rapide bonheur,
Sur ſon abaiſſement élevoit leur grandeur;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De ſa faible puiſſance orgueilleuſe rivale.
Les peuples aveuglés, vils eſclaves des Grands,
Perſécutoient leur Prince, & ſervoient des Tyrans.
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnérent,
Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſérent,
Dans Paris révolté l'Etranger accourut,
Tout périſſoit enfin, lorſque Bourbon parut. (d)
Le vertueux Bourbon plein d'une ardeur guerriére,
A ſon Prince aveuglé vint rendre la lumiére:
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancérent,
Rome s'en allarma, les Eſpagnols tremblérent.
L'Europe intéreſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.

(c) C'étoient les *Mignons* de Henri III, il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition. Quélus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut aſſaſſiné près du Louvre. *Voyez* les Remarques ſur Joyeuſe au troiſiéme Chant.

(d) Henri IV. le Héros de ce Poëme, y eſt appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il nâquit à Pau en Bearn le 13. Décembre 1553.

On voyoit dans Paris la diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Egliſe ; & du haut de ces tours,
De la ſuperbe Eſpagne appellant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins :
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où ſe plaît la nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſembloit ſes ſoldats.
Là ſont mille Héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Egliſe.

Le pere des Bourbons, du ſein des immortels, (e)
Louis, fixoit ſur lui ſes regards paternels,
Il préſageoit en lui la ſplendeur de ſa race ;
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace ;

(e) Saint Louis, neuvième du nom, Roi de France, eſt la tige de la Branche des Bourbons.

De ſa couronne un jour il devoit l'honorer ;
Il vouloit plus encore, il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins cachés, inconnus à lui-même :
Louis du haut des Cieux lui prêtoit ſon appui ;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,
De peur que ce Héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déja les deux partis aux piés de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déja juſqu'aux deux mers avoit porté ſa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompoient le cours :

Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie ;
Mon injure eſt la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux :
Paris nous méconnaît ; Paris ne veut pour Maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils ſavent que les loix, le mérite & le ſang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang,
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penſent nous exclure.
De la Religion, terrible en ſon courroux, (*f*)
Le fatal anathême eſt lancé contre vous.

(*f*) Henri IV. Roi de Navarre, avoit été ſolemnellement excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585. trois ans

Rome qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre.
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger :
Des Anglais en ſecret, gagnez l'illuſtre Reine.
Je ſai qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtére
De mes ſecrets Agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon bonheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion, que votre renommée
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée ;

avant l'événement dont il eſt ici queſtion. Le Pape dans ſa Bulle l'appelle, *génération bâtarde & déteſtable de la Maiſon de Bourbon* ; le prive, lui & toute la Maiſon de Condé, à jamais de tous leurs Domaines & Fiefs ; & les déclare ſurtout incapables de ſuccéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fuſſent en armes à la tête des Proteſtans, le Parlement, toujours attentif à conſerver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette Bulle les remontrances les plus fortes, & Henri IV. fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, ſoi-diſant Pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique, &c.

Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit, & le Héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettoit ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui ſeul avec Condé faiſoit trembler la Ligue. (g)
Mais il fallut d'un Maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit les coups qui partoient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la Ville criminelle,
Le croit toujours préſent prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du Trône eſt le plus ferme appui,
Semoit encor la crainte & combattoit pour lui.

Déja des Neuſtriens il franchit la campagne :
De tous ſes Favoris, Mornay ſeul l'accompagne ;

(g) C'étoit Henri Prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'eſpérance du Parti Proteſtant. Il mourut à Saint-Jean-d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de la Trimouille, fut accuſée de ſa mort. Elle étoit groſſe de trois mois lorſque ſon mari mourut, & accoucha ſix mois après de Henri de Condé ſecond du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon pere.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon Hiſtoire de Louis XIV. Hiſtoire où le ſtile, la vérité & le bon ſens ſont également négligés.

Mornay, ſon confident, mais jamais ſon flâteur, (*b*)
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui ſignalant toujours ſon zéle & ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe & la France.
Cenſeur des Courtiſans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.

A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux Port:
Les Matelots ardens s'empreſſent ſur le bord;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etoient prêts à voler ſur les plaines profondes:
L'impétueux Borée enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphire abandonnoit les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvroit déja les bords de l'Angleterre;
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit;
L'air ſiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit;

(*b*) Dupleſſis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti Proteſtant, nâquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il ſavoit le Latin & le Grec parfaitement, & l'Hébreu autant qu'on le peut ſavoir, ce qui étoit un prodige alors dans un Gentilhomme. Il ſervit ſa Religion & ſon Maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri, IV. étant Roi de Navarre, envoya à Elizabeth Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon Maître, qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il étoit un vrai politique & non un intriguant. Ses Lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſque Henri IV. eut changé de Religion, Dupleſſis-Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa Cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractére dans le Poeme eſt conforme à l'Hiſtoire.

Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues,
La foudre étincellante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montroient par-tout la mort aux pâles Matelots;
Le Héros qu'aſſiégeoit une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſ-
ſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'Univers il diſputoit l'empire,
Confiant ſur les flots aux aquilons mutins,
Le deſtin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée & Neptune,
Céſar à la tempête oppoſoit ſa fortune. (*i*)

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable & profonde,
Forme, éleve & détruit les Empires du monde,
De ſon Trône enflâmé qui luit au haut des Cieux,
Sur le Héros Français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Gerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots;
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

(*i*) Jules-Céſar étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba ſecrettement, & s'embarqua ſur la petite riviére de Bolina, qui s'appelloit alors l'*Anius*. Il ſe jetta ſeul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ſes troupes qui étoient au Royaume de Naples. Il eſſuya une furieuſe tempête.
Voyez Plutarque.

Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquile,
Sous des ombrages frais préſente un doux azile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſoit ſon étude;
C'eſt-là qu'il regrettoit ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours;
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquile, il attendoit qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe,
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoûtumé:
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avoit dépoſé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans ſa ſecte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calviniſme un appui redoutable;
Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
Qu'un rayon de clarté vint deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſoit-il, la vérité ſacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui menent juſqu'à lui?
Hélas! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi s'il avoit voulu l'être.

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calviniſme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance;
Je l'ai vû ſans ſupport, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vû du ſein de la pouſſiére,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altiére;
Se placer ſur le Trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obſcure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure;
Là quelque eſpoir au moins conſole mes vieux jours,
Un culte ſi nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être:
On le verra périr ainſi qu'on l'a vû naître.

Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable. En vain notre malice
De ſa ſainte Cité veut ſaper l'édifice ;
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.
C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connaître ;
Vous ferez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main dans les combats,
Au Trône de Valois va conduire vos pas.
Déja ſa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais ſi ſa vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe,
Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez par un effort ſuprême,
Triomphé des Ligueurs, & ſur-tout de vous-même,
Lorſqu'en un ſiége horrible, & célébre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos Etats finiront les miſéres,
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui ;
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.

Chaque mot qu'il diſoit étoit un trait de flâme
Qui pénétroit Henri juſqu'au fond de ſon ame.

Il ſe crut tranſporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains converſoit avec eux,
Où la ſimple vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.
Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux,
Des pleurs en l'embraſſant coulerent de ſes yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ſes dons, de lui s'étoit caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le Vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince & parloit à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaiſerent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmerent.
Bien-tôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon:
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant Empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages loix
Fit long-tems le malheur & du peuple & des Rois;
Sur ce ſanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce Trône gliſſant dont cent Rois deſcendirent,
Une femme à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon régne étonnoit les humains.
C'étoit Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pancher la balance,

Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples ſous ſon régne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds, leurs plaines ſont couvertes ;
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux.
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londres jadis barbare eſt le centre des Arts,
Le magazin du Monde, & le temple de Mars.
Aux murs de Weſtminſter on voit paraître enſemble (*l*)
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble.
Les Députés du Peuple, & les Grands, & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la Loi ;
Tous trois Membres ſacrés de ce Corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant qu'il doit le ſouverain pouvoir!
Plus heureux lorſqu'un Roi, doux, juſte & politique,
Reſpecte autant qu'il doit la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix!
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre ;

(*l*) C'eſt à Weſtminſter que s'aſſemble le Parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs, & le conſentement du Roi, pour faire les Loix.

Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette Ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du Vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour. (*m*)
Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine.
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine,
Dont les Grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle; ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la priére humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois! dit la Reine ſurpriſe:
C'eſt lui qui vous envoie au bord de la Tamiſe!
Quoi! de ſes ennemis, devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur!
Des rives du Couchant, aux portes de l'Aurore,
De vos longs différends l'Univers parle encore;
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois étoit eſclave, il briſe enfin ſes chaînes;
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eut cherché d'appui que ſon courage & moi;

(*m*) La Tour de Londres eſt un vieux Château bâti près de la Tamiſe, par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

Mais il employa trop l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte ;
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger ;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

Elizabeth alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement,
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée ;
Mais ſa bouche indiſcrette en ſa legéreté
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ſes récits peu fidéles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois, le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire !
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !

Pourquoi

Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir :
Un autre, en vous parlant, pourroit avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en Soldat plus qu'en Ambaſſadeur.

ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : Il remonte à leur origine, & entre dans le détail des Maſſacres de la Saint Barthélemi.*

Ch. Eisen Inv. Gravé par Noël le Mire 1762.

LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

REINE, l'excès des maux où la France
est livrée,
Eſt d'autant plus affreux, que leur
ſource eſt ſacrée.
C'eſt la Religion, dont le zéle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève & Rome. (*a*)
De quelque nom divin que leur Parti les nomme,
J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur,

(*a*) Pluſieurs Hiſtoriens ont peint Henri IV. flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il étoit, cherchant de bonne-foi à s'éclairer; ami de la vérité, ennemi de la perſécution, & déteſtant le crime par-tout où il ſe trouve.

Si dans les différends où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui de l'Etat embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux Cieux le ſoin de leur vengeance;
On ne m'a jamais vu, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrette main profaner l'encenſoir.
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les Autels,
Et ſuivant un faux zéle, où l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la Loi,
Que la Cour des Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule. (*b*)
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,

(*b*) François, Duc de Guiſe, appellé communément alors le grand Duc de Guiſe, étoit pere du *Balafré*; ce fut lui, qui avec le Cardinal ſon frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Préſident de Thou, ce grand Hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, pere d'Henri IV. dans la chambre de François II. Il avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi, quoique l'eſprit faible. Il fut informé du complot, & ne laiſſa pas d'entrer dans la chambre où on devoit l'aſſaſſiner. „ S'ils me tuent, dit-il à Reinſy, „ Gentilhomme à lui, prenez ma chemiſe toute ſanglante, „ portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon „ ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'oſa pas, dit M. de Thou, ſe ſouiller de ce crime, & le Duc de Guiſe en ſortant de la chambre, s'écria: (*Le pauvre Roi que nous avons!*)

Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux;
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vû nos Citoyens s'égorger avec zéle,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connaiſſez le peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du Ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
Vos ſoins l'avoient prévû, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londre eſt libre, & vos loix floriſſantes. (c)
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis?
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé; mais peu l'ont bien connue;
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vit les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

(c) M. de Caſtelnau, Envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth, parle ainſi d'elle.

„ Cette Princeſſe avoit toutes les grandes qualités qui ſont „ requiſes pour régner heureuſement. On pourroit dire de „ ſon régne ce qui advint au tems d'Auguſte, lorſque le „ Temple de Janus fut fermé „ &c.

Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle (*d*)
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du Trône avec confuſion
Semoient la jalouſie & la diviſion:
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence
Les Guiſes aux Condés, & la France à la France, (*e*)
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis;
Eſclave des plaiſirs; mais moins qu'ambitieuſe: (*f*)
Infidelle à ſa Secte, & ſuperſtitieuſe: (*g*)
Poſſédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,

(*d*) Catherine de Médicis ſe brouilla avec ſon fils Charles IX. ſur la fin de la vie de ce Prince, & enſuite avec Henri III. Elle avoit été ſi ouvertement mécontente du Gouvernement de François II. qu'on l'avoit ſoupçonnée, quoiqu'injuſtement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

(*e*) Dans les Mémoires de la Ligue, on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

(*f*) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Baſtille, & avec un Gentilhomme Breton, nommé Moſcouet.

(*g*) Quand elle crut la Bataille de Dreux perdue & les Proteſtans vainqueurs: (*Eh bien*, dit-elle, *nous prierons Dieu en Français.*)

Ibid. Elle étoit aſſez faible pour croire à la Magie, témoin les Taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François Second, par un ſort imprévu,
Avoit rejoint ſon pere au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encore avoit le nom de Roi.
Médicis régnoit ſeule; on trembloit ſous ſa loi.
D'abord ſa politique aſſurant ſa puiſſance,
Sembloit d'un fils docile éterniſer l'enfance;
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon empire nouveau.
Elle arma le courroux de deux Sectes rivales:
Dreux qui vit déployer leurs enſeignes fatales, (*h*)
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci près du tombeau des Rois, (*i*)
D'un plomb mortel atteint par une main guerriére,
De cent ans de travaux termina la carriére.
Guiſe auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné. (*l*)

(*h*) La Bataille de Dreux fut la premiére Bataille rangée qui ſe donna entre le parti Catholique & le parti Proteſtant. Ce fut en 1562.

(*i*) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de ſon tems, fait priſonnier à Pavie & à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II. fut enfin bleſſé à mort à la Bataille de Saint-Denis par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avoit pris à la Bataille de Dreux.

(*l*) C'eſt ce même François de Guiſe, cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre Charles-Quint. Il aſſiégeoit les Proteſtans dans Orléans en 1563. lorſque Poltrot de Meré, Gentilhomme Angoumois, le tua par derriére d'un

Mon pere malheureux à la Cour enchaîné, (*m*)
Trop faible, & malgré lui ſervant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine ;
Et toujours de ſa main préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frere, (*n*)
M'adopta, me ſervit & de maître & de pere ;
Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déjà mourant, tomba ſous ta furie !
J'ai vû porter le coup, j'ai vû trancher ſa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne pût ni prévenir, ni venger ſon trépas.

coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

(*m*) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere de Henri IV. étoit un eſprit faible & indécis. Il quitta la Religion Proteſtante où il étoit né, dans le tems que ſa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne ſut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au ſiége de Rouen, où il ſervoit le parti des Guiſes qui l'opprimoient, contre les Proteſtans qu'il aimoit. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guiſe.

(*n*) Le Prince de Condé, dont il eſt ici queſtion, étoit frere du Roi de Navarre, & oncle de Henri IV. Il fut longtems le Chef des Proteſtans & le grand ennemi des Guiſes. Il fut tué après la Bataille de Jarnac par Monteſquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le Comte de Soiſſons, fils du mort, chercha par-tout Monteſquiou & ſes parens, pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV. etoit à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la Bataille.

Le

Le Ciel qui de mes ans protégeoit la faibleſſe,
Toujours à des Héros confia ma jeuneſſe.
Coligny, de Condé le digne Succeſſeur, (o)
De moi, de mon parti devint le défenſeur;
Je lui dois tout, Madame; il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu, ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſois ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage;
Il m'inſtruiſoit d'exemple au grand art des Héros;
Je voyois ce guerrier blanchi dans les travaux,
Soûtenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.

Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis qui voyoit nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avoit crû détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,

(o) Gaſpard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, & de Louiſe de Montmorenci, ſœur du Connétable, né à Châtillon le 16. Février 1516.
Voyez les Remarques ſuivantes.

Voulut ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles :
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pû nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu ! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins !

Coligny dans ſon cœur à ſon Prince fidéle,
Aimoit toujours la France en combattant contr'elle :
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion
Qui ſembloit de l'Etat aſſurer l'union.
Rarement un Héros connaît la défiance :
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance,
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mere,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincére,
Vouloit par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornoit de dignités, le combloit de bienfaits,
Montroit à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flateuſe apparence.
Hélas ! nous eſpérions en jouir plus long-tems.

Quelques-uns ſoupçonnoient ces perfides préſens,
Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre,
Plus ils ſe défioient, plus le Roi ſavoit feindre.
Dans l'ombre du ſecret, depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon fils,

Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux Prince à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible myſtére,
Il me donna ſa ſœur, il m'appella ſon frere. (*p*)
O nom qui m'a trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier ſignal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colére,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere. (*q*)
Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas
A Médicis encor imputer ſon trépas:
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénouement la Reine a réſervée.

Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit.
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit:
De ce mois malheureux l'inégale courriére (*r*)
Sembloit cacher d'effroi ſa tremblante lumiére;

(*p*) Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX. fut mariée à Henri IV. en 1572, peu de jours avant les maſſacres.

(*q*) Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV. attirée à Paris avec le reſte des Huguenots, mourut preſque ſubitement entre le mariage de ſon fils & la Saint Barthélemi; mais Caillart ſon Médecin, & Deſnœuds ſon Chirurgien, Proteſtans paſſionnés, qui ouvrirent ſon corps, n'y trouverent aucune marque de poiſon.

(*r*) Ce fut la nuit du 23. au 24. Août, Fête de Saint Bar-

Coligny languiſſoit dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſoit ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable :
Il ſe leve, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son Palais embraſé, tout un peuple en allarmes ;
Ses ſerviteurs ſanglans dans la flâme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : » Qu'on n'épargne perſonne ;
» C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le Roi qui l'or-
» donne.
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Téligny, (*s*)
Téligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandoit vengeance, & lui tendoit les bras.

Le Héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu.

thélemi, en 1572. que s'exécuta cette ſanglante tragédie.
L'Amiral étoit logé dans la rue Bétizy, dans une Maiſon qui eſt à préſent une Auberge, appellée *l'Hôtel-Saint-Pierre* où on voit encore ſa chambre.

(*s*) Le Comte de Téligny avoit épouſé, il y avoit dix mois, la fille de l'Amiral. Il avoit un viſage ſi agréable & ſi doux, que les premiers qui étoient venus pour le tuer, s'étoient laiſſés attendrir à ſa vue ; mais d'autres plus barbares le maſſacrérent.

Déja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſalon qui l'enferme alloit briſer la porte;
Il leur ouvre lui-même, & ſe montre à leurs yeux
Avec cet œil ſerain, ce front majeſtueux,
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquile il arrêtoit, ou preſſoit le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne....
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux;
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds, qu'il trempe de ſes larmes;
Et de ſes aſſaſſins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.

Beſme qui dans la cour attendoit ſa victime, (t)
Monte, accourt indigné qu'on différe ſon crime.
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros il les voit trembler tous.

(t) Beſme étoit un Allemand, domeſtique de la Maiſon de Guiſe. Ce miſérable étant depuis pris par les Proteſtans, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur Place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible ;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remord il ſe ſentoit ſurpris.
A travers les ſoldats, il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un viſage intrépide ;
Et bien-tôt dans le flanc, ce monſtre furieux,
Lui plonge ſon épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fit trembler ſon bras & glacât ſon courage.

Du plus grand des Français, tel fut le triſte ſort ;
On l'inſulte, on l'outrage encor après ſa mort. (*u*)
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !

(*u*) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Charles IX. alla avec ſa Cour jouir de ce ſpectacle horrible. Un des Courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentoit mauvais, le Roi répondit comme Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.*

Les Proteſtans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'eſt point aſſuré ; mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels étoit l'Hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny.

La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs;
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zéle, au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres ſanglans.
Guiſe étoit à leur tête, & bouillant de colére, (x)
Vengeoit ſur tous les miens les mânes de ſon pere.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main, (y)
Echauffoient les tranſports de leur zéle inhumain;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſoient au meurtre, & marquoient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon pere,
Le frere avec la ſœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans ſous leurs toîts embraſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés:

(x) C'étoit Henri Duc de Guiſe, ſurnommé le *Balafré*, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois. Il étoit fils de François, aſſaſſiné par Poltrot.

(y) Frédéric de Gonzague, de la Maiſon de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint Barthélemi.

Ibid. Albert de Gondi, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

Ibid. Gaſpard de Tavanne, élevé Page de François Premier. Il couroit dans les rues de Paris la nuit de Saint Barthélemi, criant: *Saignez, ſaignez; la ſaignée eſt auſſi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.* Son fils qui a écrit des Mémoires, rapporte que ſon pere étant au lit de la mort, fit une confeſſion générale de ſa vie, & que le Confeſſeur lui ayant dit d'un air étonné: *Quoi! vous ne me parlez point de la Saint Barthélemi?* Je la regarde, *répondit le Maréchal*, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.

Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez :
Ces monſtres furieux de carnage altérez,
Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres ;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſoient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de Héros indignement périrent !
Renel & Pardaillan chez les morts deſcendirent, (ז)
Et vous brave Guerchy, vous ſage Lavardin, (*aa*)
Digne de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac & Soubiſe au trépas condamnés, (*bb*)
Défendent quelque-tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre on les pouſſe, on les traîne;

(ז) Antoine de Clermont-Renel ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le fils du Baron des Adrets, & par ſon propre couſin Buſſy d'Amboiſe.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(*aa*) Guerchy ſe défendit long-tems dans la rue, & tua quelques meurtriers, avant d'être accablé par le nombre ; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

(*bb*) Marſillac, Comte de la Rochefoucault, étoit favori de Charles IX. & avoit paſſé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avoit eu quelque envie de le ſauver, & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre ; mais enfin il le laiſſa aller en diſant : *Je vois bien que Dieu veut qu'il périſſe.*

Ibid. Soubiſe portoit ce nom, parce qu'il avoit épouſé l'héritiére de la Maiſon de Soubiſe. Il s'appelloit Dupont-Quellenec. Il ſe défendit très-long-tems, & tomba percé de coups ſous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allérent voir ſon corps nud & tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette Cour abominable.

Ils teignent de leur ſang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemploit cette fête;
Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voyoient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux, (*cc*)
Pourſuivant des proſcripts les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouilloit ſes mains ſacrées:
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit ſa colére.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain:
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même étoit une faibleſſe.

Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompérent les efforts.
De Caumont, jeune enfant, l'étonnante avanture, (*dd*)
Ira de bouche en bouche à la race future.

(*cc*) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Teſſé, qu'il avoit connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avoit été Page de Charles IX, & lui avoit dit pluſieurs fois, qu'il avoit chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré ſur ſes ſujets Proteſtans la nuit de la Saint Barthélemi.

(*dd*) Le Caumont qui échappa à la Saint Barthélemi, eſt le

Son vieux pere accablé ſous le fardeau des ans,
Se livroit au ſommeil entre ſes deux enfans ;
Un lit ſeul enfermoit & les fils & le pere.
Les meurtriers ardens qu'aveugloit leur colére,
Sur eux à coups preſſés enfoncent leur poignard ;
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées,
Il ſait quand il lui plaît veiller ſur nos années.
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers déroboit ſon enfance ;
Son pere à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de ſon corps expirant ;
Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſois-je en ces affreux momens!
Hélas ! trop aſſuré ſur la foi des ſermens ;
Tranquile au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtoient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable, ô funeſte ſommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil :
On avoit maſſacré mes plus chers domeſtiques ;
Le ſang de tous côtés inondoit mes portiques ;

fameux Maréchal de la Force, qui vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maiſon de la Force. Il dit dans ces Mémoires, que ſon pere & ſon frere furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs ; mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venoit d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancérent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levérent;
Je touchois au moment qui terminoit mon ſort;
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs Maîtres,
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux,
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux;
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de ſa part on m'apporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous ſurprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal.
Tout imita Paris; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime il eſt trop obéi:
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves Français les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

ARGUMENT
DU TROISIÉME CHANT.

LE Hêros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Régne de Henri III. Son caractére : Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré : *Bataille de Coutras : Meurtre du Duc de Guiſe : Extrémités où Henri III. eſt réduit : Mayenne eſt le Chef de la Ligue : d'Aumale en eſt le Héros : Reconciliation de Henri III. & de Henri Roi de Navarre : Secours que promet la Reine Elizabeth : Sa réponſe à Henri de Bourbon.*

La Henriade Chant III.

Ch. Eisen Inv. Gravé par Nod le Mire

LA HENRIADE.

CHANT TROISIÈME.

QUAND l'arrêt des deſtins eût durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquérent de victimes;
Le peuple, dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccéde à ſa furie;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture
N'avoit que trop en lui corrompu la nature;

Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le Trône épouvante les Rois.
Par ſa mere élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crime
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours.
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévére,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colére;
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effrayante (*a*)
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang Français par ſes ordres verſé;
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible,
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettoit à la France
D'un Empire plus doux quelque faible eſpérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frere infortuné le ſanglant héritage.

La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix, (*b*)
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;

(*a*) Il fut toujours malade depuis la Saint Barthélemi, & mourut environ deux ans après, le 30. Mai 1574. tout baigné dans ſon ſang qui lui ſortoit par les pores.

(*b*) La réputation qu'il avoit acquiſe à Jarnac & à Mon-

Son nom plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop-tôt fameux :
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juſtifie,
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité, que je préfére à lui.
Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui.

Sa gloire avoit paſſé comme une ombre legére;
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa Cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais faible, & moins Roi que Soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flâtant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernoient l'inconſtance;
Au fond de ſon Palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictoient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipoient les reſtes;
Et le peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſoit de leur luxe & payoit leurs plaiſirs.

contour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avoir fait élire Roi de Pologne en 1573. Il ſuccéda à Sigiſmond II. dernier Prince de la race des Jagellons.

Tandis que ſous le joug de ces Maîtres avides,
Valois preſſoit l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe, & le peuple inconſtant (c)
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la miſére,
Déteſtoit des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux.
Il ſavoit prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence.
Il ſe faiſoit aimer des Grands qu'il haïſſoit :
Terrible & ſans retour lorſque l'on l'offenſoit :
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand Prince, & mauvais citoyen.

Quand il eût quelque-tems eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,

(c) Henri de Guiſe, le *Balafré*, né en 1550. de François de Guiſe & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine ſon oncle, au Concile de Trente, & entamé par François ſon pere.

Il ne ſe cacha plus & vint ouvertement
Du Trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reſte;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en Tyrans.

La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques;
L'un n'en poſſédoit plus que les frivoles marques;
L'autre portant par-tout l'eſpérance & l'effroi,
A peine avoit beſoin du vain titre de Roi.

Valois ſe réveilla du ſein de ſon yvreſſe;
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis;
Mais du jour importun ſes regards éblouis,
Ne diſtinguérent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient ſur ſa tête;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes Favoris, au milieu des délices,
Tranquile il s'endormit au bord des précipices.

Je lui reſtois encore, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui put le ſecourir.
Héritier, après lui, du Trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armoit pour ſa défenſe;
J'offrois à ſa faibleſſe un néceſſaire appui,
Je courois le ſauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire ;
Que dis-je ! il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvoit ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myſtére.
Par ſa feinte vertu tout un peuple échauffé
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentoit le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des Sectes étrangéres,
Me peignoit ennemi de l'Egliſe & de Dieu.
» Il porte, diſoit-il, ſes erreurs en tout lieu ;
» Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos temples détruits, il va fonder ſes temples ;
» Vous verrez dans Paris ſes Prêches criminels.

Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes Autels.
Juſqu'au Palais du Roi l'allarme en eſt portée.
La Ligue qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop faible obéit ſans murmure ;
Et lorſque je volois pour venger ſon injure,
J'apprens que mon beau-frere à la Ligue ſoumis,
S'uniſſoit pour me perdre avec ſes ennemis ;
De ſoldats malgré lui couvroit déja la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.

De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées
Contre moi dans la France enfantoient des armées ;
Joyeuſe, avec ardeur, venoit fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi.
Guiſe dont la prudence égaloit le courage,
Diſperſoit mes amis, leur fermoit le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe.
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe.
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.

Non, je ne reçois point vos modeſtes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros à ce diſcours flâteur
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire :

De tous les Favoris qu'idolâtroit Valois, (*d*)
Qui flâtoient ſa moleſſe, & lui donnoient des loix,

(*d*) Anne, Duc de Joyeuſe, avoit épouſé la ſœur de la femme de Henri III. Dans ſon Ambaſſade à Rome, il fut traité comme frere du Roi. Il avoit un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux Secrétaires d'Etat dans l'antichambre du Roi, il leur en fit ſes excuſes en leur abandonnant un don de cent mille

Joyeuſe né d'un ſang chez les Français inſigne ;
D'une faveur ſi haute étoit le moins indigne.
Il avoit des vertus ; & ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eut abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée,
Auroit de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour ;
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtiſans en foule, attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes ;
Traçoient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur ſuperbe imprudence ;
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappoit leur vûe.
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,

écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la Bataille de Coutras contre Henri IV. alors Roi de Navarre, le 20. Octobre 1587. On comparoit ſon armée à celle de Darius, & l'armée de Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuſe fut tué dans la Bataille par deux Capitaines d'Infanterie, nommés Bordeaux & Deſcentiers.

Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures,
Leur fer & leurs mouſquets compoſoient leurs parures.
Comme eux vétu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſois aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés;
A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eut été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poſte, & tous inébranlables;
Ils voyoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des Courtiſans Français tel eſt le caractére:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flâteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe;
Je l'apperçus bien-tôt porté par des ſoldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas:
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baiſers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeller cette triſte victoire ?
Que ne puis-je plûtôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux ſuccès !
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois vouloit en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace,
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe dans Vimori, d'une main plus heureuſe, (e)
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes Alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abbatu,
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage ;
Il voulut d'un ſujet, réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité.

(e) Dans le même-tems que l'armée du Roi étoit battue à Coutras, le Duc de Guiſe faiſoit des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuſe de Réitres venus au ſecours d'Henri IV. & après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

Il n'en étoit plus tems, la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes ;
Tout Bourgeois eſt Soldat, tout Paris eſt en armes ;
Mille remparts naiſſans qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les Gardes enfermés.

Guiſe tranquile & fier au milieu de l'orage, (*f*)
Précipitoit du peuple, ou retenoit la rage,
De la ſédition gouvernoit les reſſorts,
Et faiſoit à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au Palais couroit avec furie ;
Si Guiſe eût dit un mot, Valois étoit ſans vie :
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler ;
Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quel que fut ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins, dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoît plus tems d'offenſer à demi ;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montoit au Trône, il marchoit au ſupplice.

(*f*) Le Duc de Guiſe à cette journée des Barricades, ſe contenta de renvoyer à Henri III. ſes Gardes, après les avoir déſarmés.

Enfin maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibéres,
Adoré des Français, ſecondé de ſes freres,
Ce ſujet orgueilleux crut ramener ces tems, (g)
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans,
Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachoient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un Cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.

Valois qui cependant différoit ſa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On propoſa des Loix qu'on n'exécuta pas;
De mille Députés l'éloquence ſtérile,
Y fit de nos abus un détail inutile;

(g) Le Cardinal de Guiſe, frere du Duc, avoit dit ſouvent qu'il eſpéroit tenir bien-tôt la tête de Henri III. entre ſes jambes pour lui faire une couronne de Moine. Ce deſſein étoit ſi public, qu'on afficha ces deux vers Latins aux portes du Louvre.

QUI DEDIT ANTE DUAS, UNAM ABSTULIT, ALTERA NUTAT.
TERTIA TONSORIS EST FACIENDA MANU.

On a trouvé dans la Bibliotéque de feu M. le Premier-Préſident de Meſme, cette traduction de ce diſtique.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes poſſéda.
Bien-tôt ſa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ſes heureux travaux:
Une paire de ciſeaux
Lui baillera la troiſiéme.

Car

Car de tant de conſeils l'effet le plus commun
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.

Au milieu des Etats, Guiſe avec arrogance
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du Trône, & ſûr de ſes projets,
Crut dans ces Députés voir autant de ſujets.
Déja leur troupe indigne, à ſon tyran vendue,
Alloit mettre en ſes mains la puiſſance abſolue;
Lorſque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.
Son rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit ſa colére;
Ne ſoupçonnant pas même en ce Prince irrité
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveugloit; ſon heure étoit venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vûe;
De cent coups de poignard indignement percé, (*b*)
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé;
Et ce front que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant ſembloit braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout-puiſſant,
De vices, de vertus, aſſemblage éclatant;
Le Roi dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement & s'en vengea de même.

(*b*) Il fut aſſaſſiné dans l'antichambre du Roi au Château de Blois, un Vendredi 23. Décembre 1588. par Lognac Gentilhomme Gaſcon, & par quelques-uns des Gardes de Henri III. qu'on nommoit les Quarante-cinq. Le Roi leur avoit diſtribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les aſſaſſins étoient la Baſtide, Montſivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, avec Lognac, Capitaine des Quarante-cinq.

Bien-tôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris ;
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris ;
Les vieillards déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatues.
Tout Paris croit avoir en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoutenir, & ſon pere à venger.
De Guiſe au milieu d'eux le redoutable frere,
Mayenne à la vengeance anime leur colére,
Et plus par intérêt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.

Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes, (i)
Sous le ſuperbe Guiſe avoit porté les armes ;
Il ſuccéde à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins.
Le Sceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes déſirs ſi chére,
Le conſole aiſément de la perte d'un frere,
Qu'il ſervoit à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.

(i) Le Duc de Mayenne, frere-puîné du *Balafré*, tué à Blois, avoit été long-tems jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avoit toutes les grandes qualités de ſon frere à l'activité près.

Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altiére eſpére en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale au cœur préſomptueux, (*l*)
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du Parti le bouclier terrible,
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'Invincible.
Mayenne qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.

Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique,
Ce Voiſin dangereux, ce TYRAN CATHOLIQUE,
Ce Roi, dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi, votre ennemi, mais encor plus le mien,
Philippe, de Mayenne embraſſant la querelle, (*m*)
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux, (*n*)
Rome de la diſcorde allume les flambeaux;
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le pere,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.

(*l*) *Voyez* la Remarque (*b*) au quatriéme Chant.

(*m*) Philippe II. Roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint. On l'appelloit le Démon du Midi, DEMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la Ligue, dans le deſſein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire-Eugénie, ou à quelque Prince de ſa famille.

(*n*) La Cour de Rome, gagnée par les Guiſes & ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII. ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent; & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles contre la Maiſon Royale, comme on peut voir aux Remarques ſur le premier Chant.

Enfin Roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé.
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colére.
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere.
Mon devoir l'ordonnoit ; j'en ai ſubi la loi ;
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui, ſans traité, ſans ôtage : (o)
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits.
Je ne me flâte point d'avoir pu dans ſon ame
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme ;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu ;
Il gémit du repos qui l'avoit abattu ;
Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.

Tels étoient de Henri les ſincéres diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours.
Déja du haut des murs de la Ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rappelle.
Mille jeunes Anglais vont bien-tôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers & chercher les combats.

(o) Henri IV. alors Roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir Henri III. ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les priéres de ſes vieux Officiers, qui craignoient pour lui une ſeconde Saint Barthélemi.

Eſſex eſt à leur tête ; Eſſex dont la vaillance (*p*)
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croyoit pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis ſa main.

Henri ne l'attend point ; ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à ſon départ s'apprête.
Allez, lui dit la Reine ; allez, digne Héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots ;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre,
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bien-tôt la Ligue expirer ſous vos coups !
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous ;
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté.
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.

(*p*) Robert d'Evreux, Comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadix ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'Elizabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avoit pris Cadix ſur les Eſpagnols, & les avoit battus plus d'une fois ſur mer. La Reine Elizabeth l'envoya effectivement en France en 1590. au ſecours d'Henri IV. à la tête de cinq mille hommes.

Philippe de ſon pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon Palais croit dompter l'Univers.

Sixte au Trône élevé du ſein de la pouſſiére, (q)
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fiére;
Le Paſtre de Montalte eſt le rival des Rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix.
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſérent s'élever;
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan ſa fuite & ſes naufrages, (r)

(q) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre Vigneron nommé Péretti) homme dont la turbulence égala la diſſimulation. Etant Cordelier, il aſſomma de coups le neveu de ſon Provincial, & ſe brouilla avec tout l'Ordre. Inquiſiteur à Veniſe, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal, il compoſa en Latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elizabeth; cependant il eſtimoit cette Reine, & l'appelloit UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(r) Cet événement étoit tout récent; car Henri IV. eſt ſuppoſé voir ſecrétement Elizabeth en 1589. & c'étoit l'année précédente que la grande flotte de Philippe II. deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un Journal de Trévoux une critique ſpé-

Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint ;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.

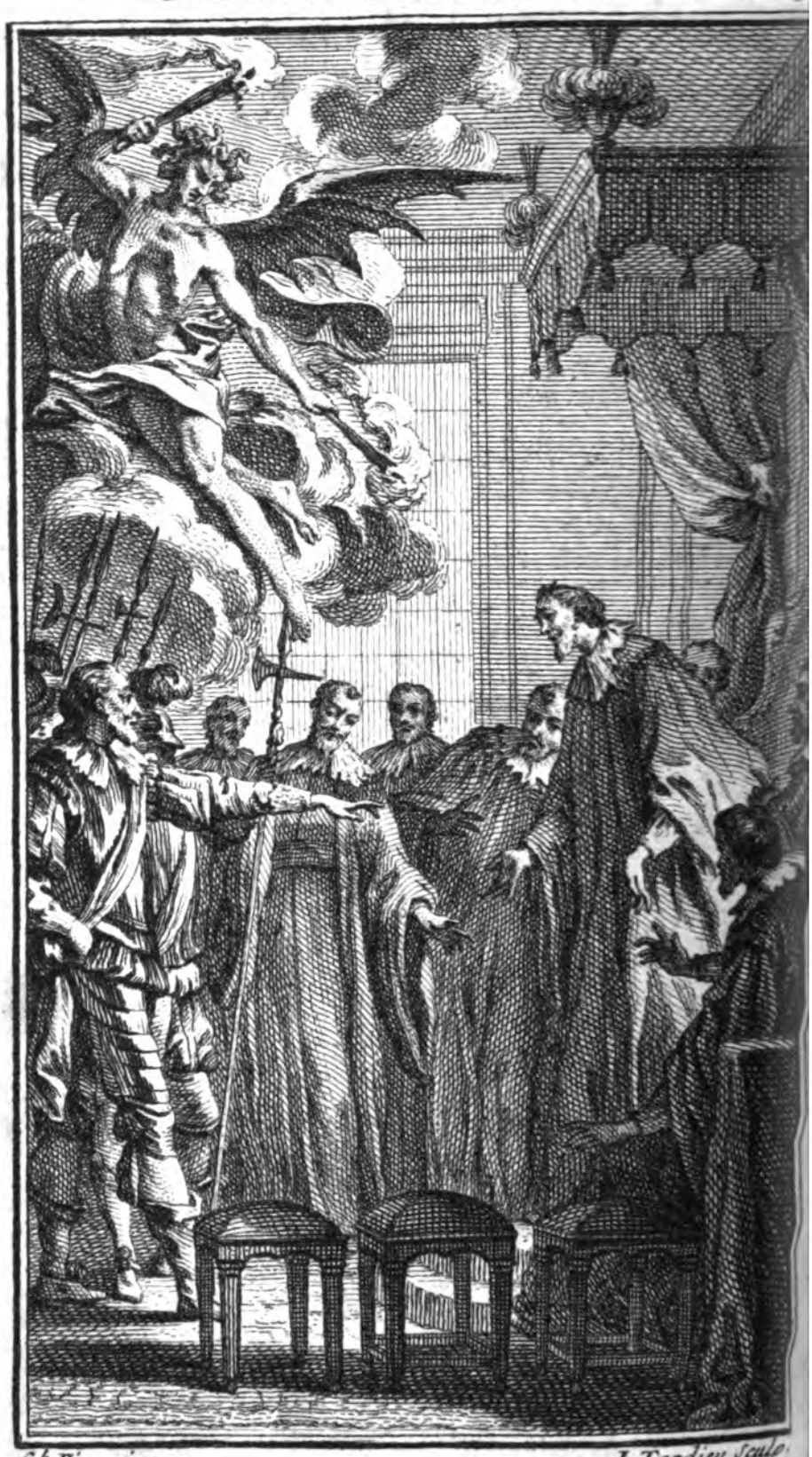
Suivez donc à leurs yeux votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoumiſe.
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs,
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs ;
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre ſa foudre.

cieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Elizabeth de croire que Rome eſt complaiſante pour les Puiſſances, puiſque Rome avoit oſé excommunier ſon pere.

Mais le Critique ne ſongeoit pas que le Pape n'avoit excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII. que parce qu'il craignoit davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'eſt pas la ſeule faute qui ſoit dans cet extrait de Trévoux, dont l'Auteur déſavoué & condamné par la plûpart de ſes Confreres, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſons.

ARGUMENT
DU QUATRIÉME CHANT.

D'AUMALE *étoit prêt de ſe rendre maître du camp d'Henri III. lorſque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune. La Diſcorde conſole Mayenne & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnoit alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique : Elle revient avec elle à Paris : Souléve la Sorbonne : Anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du Bourreau des Magiſtrats qui tenoient pour le parti des Rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris.*



Ch.h Eisen inv. J. Tardieu Sculp.

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIÈME.

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſoient tous deux la ſcience profonde,
De combattre, de vaincre & de régir le monde;
La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignoit l'incertitude.
A ſes deſſeins flottans il falloit un appui,
Il attendoit Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent,
Des portes de Paris leurs Légions ſortirent;

Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs ſuccès rapides;
Et ce Roi trop ſouvent ſujet au repentir
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frere de Joyeuſe oſa long-tems paraître. (*a*)
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour à tour,
Du ſiécle au fond d'un Cloître, & du Cloître à la Cour;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
Du pied des ſaints Autels arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avoit conſacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,

(*a*) Henri, Comte de Bouchage, frere-puîné du Duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſoit à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient les Matines dans le Convent. Frappé de cette idée, il ſe fit Capucin ſous le nom de Frere Ange. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le Roi; mais un jour ce Prince étant avec lui ſur un balcon, au-deſſous duquel beaucoup de peuple étoit aſſemblé: *Mon couſin*, lui dit Henri IV. *ces gens-ci me paraiſſent fort aiſes de voir enſemble un Apoſtat & un Renégat.* Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuſe dans ſon Couvent, où il mourut.

Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous jeune Prince, impétueux d'Aumale; (*b*)
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des Loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne,
Avec eux, ſans relâche, il fond dans la campagne:
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant par-tout la guerre,
Du ſang des Aſſiégeans ſon bras couvroit la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots;
Les aigles, les vautours, aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux:
Dans le bois, ſur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ces combats, de ſa gloire enyvré,
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentoient les allarmes.
Tout plioit, tout trembloit, tout cédoit à ſes armes.
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux alloit tout inonder.

(*b*) Le Chevalier d'Aumale, frere du Duc d'Aumale, de la Maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avoit des qualités brillantes, qui étoit toujours à la tête des ſorties pendant le ſiége de Paris, & inſpiroit aux habitans ſa valeur & ſa confiance.

L'étoile du matin commençoit à paraître ;
Mornay qui précédoit le retour de ſon Maître,
Voyoit déja les tours du ſuperbe Paris ;
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris.
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même :
» Juſte Ciel ! Eſt-ce ainſi que vous nous attendiez ?
» Henri va vous défendre ; il vient, & vous fuyez.
» Vous fuyez, compagnons ! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter atrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient ;
La honte les enflâme, ils marchent, ils s'écrient :
Qu'il vienne, ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête :
Il combat, on le ſuit, il change les deſtins ;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreſſent,
La victoire revient, les Ligueurs diſparaiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouventés les troupes fugitives ;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas :

De ſon front menaçant la terreur les renverſe ;
Leur Chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné,
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nues.

Mais que dis-je ! il s'arrête, il montre aux Aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi long-tems.
Des ſiens qui l'entraînoient fougueux il ſe dégage,
Honteux de vivre encore, il revole au carnage,
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bien-tôt il eſt environné.
La mort alloit punir ſon audace fatale.

La Diſcorde le vit & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours :
Elle s'éleve en l'air & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vûe inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer ! Diſcorde inexorable !
Pour la premiére fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes ;
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avoit point ſentis,

Elle applique à ſes maux une main ſalutaire,
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle,
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage;
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris:
Il veut que les aſſauts ſuccédent aux batailles:
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les allarmes;
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccéde à leurs vœux,
Et bien-tôt la terreur qui marche devant eux,
Des Aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant.
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere:
Là le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere:
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir;
Ce grand corps allarmé ne peut ſe réunir.

On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir, ou ſe rendre,
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.
Tant le faible vulgaire avec legéreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité!

Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue;
Cent deſſeins partageoient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots:

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entend ta Protectrice, & reconnai ma voix.
Ne crain rien de ce peuple imbécile & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains;
Tu les verra bien-tôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace & mourir avec joie.

La Diſcorde auſſi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les allarmes,
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent,
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent,

Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes piés,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels,
Rome, dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leurs Trônes ſanglans enchaîner tous les Rois.
L'Univers fléchiſſoit ſous ſon aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible.
Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs;
Ses avis ſont ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes.

Près de ce Capitole où régnoient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le Trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir.

Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante:
Là, ſon premier Apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque-tems l'imitérent,
D'autant plus reſpectés, que plus ils s'abaiſſérent.

Leur

Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté ſoutint leur auſtére vertu,
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien déſire,
Du fond de leur chaumiére ils voloient au martyre.
Le tems qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs mœurs.
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome depuis ce tems puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement,
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les Succeſſeurs du Chriſt au fond du Sanctuaire,
Placérent ſans rougir l'inceſte & l'adultére,
Et Rome qu'opprimoit leur empire odieux,
Sous ces Tyrans ſacrés regretta ſes faux-Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes,
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes,
De l'Egliſe & du Peuple, on régla mieux les droits. (c)
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois;
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême,
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains,
Eſt ſur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors étoit Roi de l'Egliſe & de Rome. (d)
Si pour être honoré du titre de grand-homme,

(c) *Voyez* l'Hiſtoire des Papes.
(d) Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécile près de quinze années, qu'on l'appelloit communément l'*Aſne d'Ancône*. On ſait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna

Il ſuffit d'être faux, auſtére & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devoit ſa grandeur à quinze ans d'artifices.
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paraît ſimple & tranquile;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavors;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe;
Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours,
Le menſonge ſubtil régne en tous ſes diſcours,
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

A peine la Diſcorde avoit frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux,
Avec un ris malin la flatte, la careſſe,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe;
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples ſéduits me préſentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondoit dans mes loix, les loix de ſon Egliſe.

Je parlois, & ſoudain les Rois humiliés,
Du Trône en frémiſſant deſcendoient à mes piés;
Sur la terre à mon gré ma voix ſoufflоit les guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres;
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas,
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat de la France (*e*)
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Egliſe, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur;
C'eſt lui qui le premier démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntois l'image.
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;
Que ſes ſuperbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.

(*e*) On ſait que pendant les guerres du treiziéme ſiécle, entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX. eut la hardieſſe non-ſeulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II. mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert frere de Saint Louis. Le Parlement de France aſſemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'étoit point au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape une Couronne ſur laquelle ni lui, ni le Saint Pere n'avoient aucun droit. En 1570. le Parlement ſédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ſes remontrances célébres ſous Louis XI. au ſujet de la *Pragmatique-Sanction*. Celles qu'il fit à Henri III. contre la Bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui appelloit la Maiſon régnante, *génération bâtarde*, *&c.* & ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines,
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'Univers,
L'humble Religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage.
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes Autels adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûloit d'un ſaint amour.
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime.
Elle l'en croyoit digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtoient cet heureux tems, trop lent pour ſes déſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle léve à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs.
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.

D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique.
C'eſt-là que s'aſſembloient ces ſages révérés,
Des vérités du Ciel interprêtes ſacrés,
Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modéles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidéles,
Conſervoient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fléches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe!
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe,
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flâteurs;
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une mître elle éblouit leur vûe;
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le ſavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité;
Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie:
» L'Egliſe fait les Rois, les abſout, les châtie;
» En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi;
» Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.
» Sermens jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne! (f)

A peine a-t'il parlé, la Diſcorde inhumaine

(f) Le 17. de Janvier de l'an 1589. la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Décret, par lequel il fut déclaré que les ſujets étoient déliés de leur ſerment de fidélité, & pouvoient légitimement faire la guerre au Roi. Le Evêque

Trace en lettres de ſang ce Décret odieux.
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.

Soudain elle s'envole, & d'Egliſe en Egliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, ſous le froc de FRANÇOIS,
Dans les Cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtéres,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la Religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle;
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos Temples,
Allez d'un zéle ſaint répandre les exemples,
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée,
Du miniſtére ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſrael.

Doyen, & quelques-uns des plus ſages, refuſerent de ſigner. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Décret, que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de ſon Corps. Tous les Ordres Religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étoient déclarés contre la Maiſon Royale, ſe rétracterent depuis comme elle. Mais ſi la Maiſon de Lorraine avoit eu le deſſus, ſe ſeroit-on rétracté?

Que dis-je ! où ſont ces tems, où ſont ces jours
proſpéres,
Où j'ai vû les Français maſſacrés par leurs freres ?
C'étoit vous ; Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs
bras,
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang. Que le ſang coule encore !
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal ;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;
L'étendart de la Croix flottoit au milieu d'elle ; (g)
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux priéres publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe ;

(g) Dès que Henri III. & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des Moines endoſſérent la cuiraſſe, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme déſigne la Proceſſion de la Ligue, où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Roſe, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne ſoit arrivé qu'après la mort de Henri III.

Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion,
Confond le Fanatiſme & la Religion ;
Il connaît ce grand art, aux Princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit ;
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit :
Mais le peuple excité, juſques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joie,
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur ;
Ainſi l'Ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

La Diſcorde a choiſis ſeize ſéditieux, (*h*)
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle ;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés ;

(*h*) Ainſi nommés à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences, & à la tête deſquels ils avoient mis d'abord ſeize des plus factieux de leur corps. Les principaux étoient Buſſy-le-Clerc, Gouverneur de la Baſtille, ci-devant Maître en fait d'armes ; la Bruyére, Lieutenant Particulier ; le Commiſſaire Louchard ; Emmonot, & Morin, Procureurs ; Oudinet, Paſſart, & Sénaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui développa le premier cette queſtion obſcure & dangereuſe du pouvoir qu'une Nation peut avoir ſur ſon Roi.

Des

Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend compli-
ces. (*i*)
Ainſi lorſque les vents fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens
Qui changent les Cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amoliſſent,
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obſcurciſſent.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtoit ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher ſa balance.
Son Temple étoit ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchoit ſa ſûreté.

Il eſt dans ce ſaint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France.
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il hait la tyrannie & la rébellion;

(*i*) Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc: (*Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire.*)

Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

Des Tyrans de la Ligue une fiére cohorte
Du Temple de Thémis environne la porte:
Buſſy les conduiſoit; ce vil Gladiateur, (*l*)
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguſte Aſſemblée,
Par qui des Citoyens la fortune eſt réglée:
» Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébéiens, qui penſez être tuteurs des Rois,
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vé-
» nales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéiſſez au peuple, écoutez ſes Décrets.
» Il fut des Citoyens avant qu'il fût des Maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos
» ancêtres.
» Ce peuple fut long-tems par vous-même abuſé,
» Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.

(*l*) Le 16. Janvier 1589. Buſſy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de Tireur-d'armes étoit devenu Gouverneur de la Baſtille, & le Chef de cette Faction, entra dans la Grand-Chambre du Parlement, ſuivi de cinquante Satellites; il préſenta au Parlement une Requête, ou plûtôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maiſon Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étoient oppoſés à ſon parti; il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plûtôt de ſes mains. Voilà pourquoi on l'appelloit, (*le grand Pénitencier du Parlement.*)

» Effacez ces grands noms qui vous gênoient ſans
» doute,
» Ces mots de *plein-pouvoir*, qu'on hait & qu'on
» redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés ſous le fardeau des ans,
Attendoient fiérement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Buſſy plein de fureur, & non pas ſans effroi,
Obéiſſez, dit-il, Tyrans, ou ſuivez-moi....
Alors Harlay ſe leve, Harlay ce noble guide,
Ce chef d'un Parlement, juſte autant qu'intrépide:
Il ſe préſente aux Seize; il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuſes mains.

Muſes, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou (*m*), Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous jeune Longueil,

(*m*) De Thou, Auguſtin de Thou Préſident, oncle de ce célébre Hiſtorien. Scarron étoit le biſayeul de Scarron, connu par ſes Poëſies & par l'enjoûment de ſon eſprit.
Nicolas Potier de Novion, ſurnommé de Blanc-Ménil,

Vous, en qui pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançoient les années.
Tout le Sénat enfin par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené,
Dans cet affreux Château, Palais de la vengeance, (*n*)
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence?
Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat:
La Sorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables?
Qui ſont ces Magiſtrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon, Larcher, Tardif, honorables victimes, (*o*)
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux vous n'en rougiſſez pas;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Diſcorde au milieu des mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;

parce qu'il poſſédoit la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Baſtille avec les autres, mais empriſonné au Louvre, & près d'être condamné à être pendu par les Seize.

(*n*) La Baſtille.

(*o*) En 1591. un Vendredi 15. Novembre, Barnabé Briſſon, homme très-ſavant, & qui faiſoit les fonctions de Premier Préſident en l'abſence d'Achilles de Harlay, Claude Larcher, Conſeiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conſeiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet, par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Côme, furieux Ligueur, étoit venu prendre lui-même Tardif dans ſa maiſon, ayant avec lui des Prêtres qui ſervoient d'Archers.

D'un air fier & content ſa cruauté tranquile,
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout ſanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout le débris, le carnage & les morts.

ARGUMENT
DU CINQUIÉME CHANT.

LES Aſſiégés ſont vivement preſſés. La Diſcorde excite Jacques Clément à ſortir de Paris pour aſſaſſiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatiſme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Eſprits infernaux. Henri III. eſt aſſaſſiné. Sentimens de Henri IV. Il eſt reconnu Roi par l'armée.

C. Eisen. inv.

F. A. aveline

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIÉME.

CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur ſein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyoient leurs remparts.

Les Seize & leur courroux, Mayenne & ſa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche inſolence,
Des Docteurs de la Loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le grand Henri n'étoient qu'un vain ſecours ;
La victoire à grands pas s'approchoit ſur ſes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces ;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers :
Ses foudres impuiſſans ſe perdoient dans les airs ;

Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privoit les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses ſoldats dans la France errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuiſée,
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée:
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié:
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié,
Lorſque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque-tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos ayeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Egliſe a de tout tems produit des Solitaires,
Qui raſſemblés entr'eux ſous des régles ſévéres,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacroient à Dieu par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pu ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les Chaires;
Mais ſouvent enyvrés de ces talens flâteurs,
Répandus dans le ſiécle, ils en ont pris les mœurs.

Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues.
Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.

Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vû long-tems leur gloire en Eſpagne établie ;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois,
Ont paſſé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zéle & bien moins de puiſſance,
Cet Ordre reſpecté fleuriſſoit dans la France,
Protégé par les Rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.

Clément dans la retraite avoit, dès ſon jeune âge, (*a*)
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit faible & crédule, en ſa dévotion,
Il ſuivoit le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout ſouillé de cendre & de pouſſiére,
Un jour il prononça cette horrible priére :

» Dieu qui venge l'Egliſe & punis les Tyrans,
» Te verra-t'on ſans ceſſe accabler tes enfans ;

(*a*) Jacques Clément, de l'Ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, étoit âgé de vingt-quatre ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de Prêtriſe lorſqu'il commit ce parricide.

» Et d'un Roi qui t'outrage, armant les mains im
» pures,
» Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures ?
» Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver;
» Contre tes ennemis daigne enfin t'élever,
» Détourne loin de nous la mort & la miſére ;
» Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colére.
» Viens, des Cieux enflâmés abaiſſe la hauteur,
» Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,
» Viens, deſcends, arme-toi, que ta foudre enflâmée,
» Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilége armée,
» Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
» Tombent comme la feuille. éparſe au gré des vents ;
» Et que ſauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
» Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs can-
» tiques.

La Diſcorde attentive, en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
Elle amene à l'inſtant de ſes Royaumes ſombres,
Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.
Il vient, le FANATISME eſt ſon horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion ;
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.

C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon, (*b*)
Guidoit les deſcendans du malheureux Ammon,

(*b*) Pays des Ammonites, qui jettoient leurs enfans dans les flâmes, au ſon des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoroient, ſous le nom de *Moloc*.

Quand à *Moloc* leur Dieu, des meres gémiſſantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de *Calcas* ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems.
A l'affreux *Teutâtes* il offrit ton encens. (*c*)
Tu n'as pas oublié ces ſacrés hommicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentoient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux Payens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorſqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;
Et dans les cœurs Chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étoient, les fit perſécuteurs.
Dans Londres il a formé la Secte turbulente, (*d*)
Qui ſur un Roi trop faible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Liſbonne, il alluma ces feux,
Ces buchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revétoit dans ſes déguiſemens
Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens ;

(*c*) Teutâtes étoit un des Dieux Gaulois. Il n'eſt pas ſûr que ce fût le même que Mercure ; mais il eſt conſtant qu'on lui ſacrifioit des hommes.

(*d*) Les Entouſiaſtes, qui étoient appellés INDE'PENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I. Roi d'Angleterre.

Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'Etat, & le Roi de ſon Maître,
Et qui toujours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête :
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même eſt percé des coups, dont autrefois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la Cabale inquiéte,
Le faux-zéle enflâmé d'un courroux éclatant,
Veilloient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.
Il entre, & d'une voix majeſtueuſe & fiére ; (e)
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priére ;
Mais n'aura-t'il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuiſſans ?

(e) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589. une Relation du martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſuroit qu'un Ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nue, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran.
Cet Ecrit ſe trouve dans la Satyre MENIPPÉE.

Au Dieu que ſert la Ligue, il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois pour ſauver ſon pays, (*f*)
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris ;
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter ;
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée ....
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie ;
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie ;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prend aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe :
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je ? Il le commande ; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux ſi tu pouvois, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France ;
Et ſi de ces deux Rois tes Citoyens ſauvés,
Te pouvoient ... mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encore, & Dieu qu'il perſécute,
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.

(*f*) Frere Jacques Clément étant déja à Saint-Cloud, quelques perſonnes qui ſe défioient de lui, l'épiérent pendant la nuit : ils le trouvérent dormant d'un profond ſommeil, ſon Bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſein:
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.

Trop aiſément trompé, le jeune Solitaire,
Des intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiſſant;
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur!
Clément goûtoit alors un paiſible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence,
Sa tranquile fureur marche les yeux baiſſés;
Ses ſacriléges vœux au Ciel ſont adreſſés; (g)
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtére,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect aux portes le conduiſent,
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déja ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés;

(g) Il jeûna, ſe confeſſa & communia avant de partir pour aller aſſaſſiner le Roi.

Le nomment à grands cris le Vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs peres,
Au martyre autrefois accompagnoient leurs freres,
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſoient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le Chrétien ſincére,
Ont porté trop ſouvent le même caractére;
Ils ont même courage, ils ont mêmes déſirs,
Le crime a ſes Héros, l'erreur a ſes Martyrs;
Du vrai zéle & du faux, vains Juges que nous ſommes!
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands-hommes.

Mayenne dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice:
Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe hommicide
Aux portes de Paris conduiſoit le perfide;
Des Seize en même-tems le ſacrilége effort,
Sur cet événement interrogeoit le ſort.
Jadis de Médicis l'audace curieuſe (*h*)
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,

(*h*) Catherine de Médicis avoit mis la Magie ſi fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Séchelles, qui fut brûlé en Gréve ſous Henri III, pour *Sorcellerie*, accuſa douze

Approfondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit, ſous une voute obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil autel dreſſé ſur un tombeau;
C'eſt là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacriléges mains ont mêlé ſur l'Autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées;
Appareil menaçant de leur myſtére affreux.
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſére profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.

cens perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étoient pouſſées ſi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendoit parler que d'exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvoit par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire Magiciens, & des Juges ſuperſtitieux qui les puniſſoient de bonne foi comme tels.

Leurs

Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang,
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image;
Et penſent que la mort, fidéle à leur courroux, (*i*)
Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la priére au blaſphême: (*l*)
Il invoque l'abîme, & les Cieux, & Dieu même,
Tous ces eſprits impurs qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes Dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophêtes menteurs tonnoit la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'infléxible Atéïus, (*m*)
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.

(*i*) Pluſieurs Prêtres Ligueurs avoient fait faire de petites images de cire, qui repréſentoient Henri III. & le Roi de Navarre. Ils les mettoient ſur l'Autel, les perçoient pendant la Meſſe quarante jours conſécutifs, & le quarantiéme jour les perçoient au cœur.

(*l*) C'étoit pour l'ordinaire des Juifs que l'on ſe ſervoit pour faire des opérations magiques. Cette ancienne ſuperſtition vient des ſecrets de la Cabale, dont les Juifs ſe diſoient ſeuls dépoſitaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, emploierent des Juifs à ces prétendus ſortiléges.

(*m*) Atéïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Craſſus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brazier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortoit, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus, en invoquant des Divinités infernales.

Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe,
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature,
De ces antres muets ſort un triſte murmure,
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux ſur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerain,
Et le ſceptre des Rois éclatoit dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre ;
L'autel couvert de feux tombe & fuit ſous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon Trône avoit compté ſes jours,
Il avoit loin de lui retiré ſon ſecours ;
La mort impatiente attendoit ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.
Clément au camp royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi ;
Il dit que dans ces lieux, amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême
Et révéler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-tems ;

On craint ſous cet habit un funeſte myſtére.
Il ſubit ſans allarme un examen ſévére.
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité.
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.

L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux :
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups ;
Et le menſonge adroit qui conduiſoit ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

» Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,
» S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois ;
» Permettez avant tout que mon cœur le beniſſe
» Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
» Le vertueux Potier, le prudent Villeroi, (*n*)
» Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
» Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zéle (*o*)
» Fut toujours formidable à ce peuple infidéle,
» Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
» Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.
» Dieu qui bravant toujours les puiſſans & les ſages,
» Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,

(*n*) Potier, Préſident du Parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi qui avoit été Secrétaire d'Etat ſous Henri III. & qui avoit pris le parti de la Ligue, pour avoir été inſulté en préſence du Roi par le Duc d'Epernon.

(*o*) Achilles de Harlay, qui étoit alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc.

Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre étoit contrefaite ou non.

» Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit ;
» Rempli de ſa lumiére, & par ſa bouche inſtruit,
» J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,
» Qu'à mes fidéles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſoit les Cieux d'un ſi doux changement.
» Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
» Récompenſer ton zéle & payer ton ſervice ?
En lui diſant ces mots, il lui tendoit les bras ;
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie ;
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin :
Lui, ſans baiſſer les yeux, les voit avec dédain :
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible ; affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du Roi, moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible Solitaire égara la raiſon.

Déja Valois touchoit à ſon heure derniere ;
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reſte de lumiére ;

Ses Courtiſans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs, ou ſincéres, ou feintes.
Quelques-uns que flattoit l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient faiblement;
Les autres, qu'occupoit leur crainte intéreſſée;
Pleuroient, au lieu du Roi, leur fortune paſſée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié.
En vain ſon intérêt combattoit ſa pitié:
Ce Héros vertueux ſe cachoit à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadême.

Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'alloit fermer la mort;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes;
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes;
L'Univers indigné doit plaindre votre Roi.
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi.
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon Trône vous attend, mon Trône vous eſt dû,
Jouiſſez de ce bien par vos mains défendu;
Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.

Puiſſiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon Autel.
Adieu, régnez heureux; qu'un plus puiſſant génie,
Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
Vous connaiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups;
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juſte Ciel! épargnez une vertu ſi rare.
Permettez!.... A ces mots, l'impitoyable mort
Vient fondre ſur ſa tête & termine ſon ſort. (p)

Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie:
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs;
Les travaux ſont ceſſés, les Temples ſont ouverts,
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.
Inſenſés qu'ils étoient! ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds qu'ils creuſoient ſous leurs pas;
Ils devoient bien plûtôt, prévoyant leurs miſéres,
Changer ce vain triomphe en des larmes améres;
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils oſoient défier,
Henri du haut du Trône alloit les foudroyer.

(p) Henri III. mourut de ſa bleſſure le troiſiéme d'Août à deux heures du matin à Saint-Cloud; mais non point dans la même maiſon où il avoit pris avec ſon frere la réſolution de la Saint Barthélemi, comme l'ont écrit pluſieurs Hiſtoriens; car cette maiſon n'étoit point encore bâtie du tems de la Saint Barthélemi.

Le Sceptre dans ſa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable ;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux ;
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains déſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

ARGUMENT
DU SIXIÉME CHANT.

APRE'S la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'aſſemblent dans Paris pour choiſir un Roi. Tandis qu'ils ſont occupés de leurs délibérations, Henri IV. livre un aſſaut à la Ville ; l'Aſſemblée des Etats ſe ſépare : Ceux qui la compoſoient vont combattre ſur les remparts : Deſcription de ce combat : Apparition de Saint Louis à Henri IV.

HENRIADE Chant VI.

C. Eisen inv. *P. Chenu Sculp.*

n inv.

LA HENRIADE.

CHANT SIXIÈME.

C'EST un uſage antique & ſacré parmi nous,
Quand la mort juſqu'au Trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des Rois ſi chers à la patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits,
Il peut choiſir un Maître, il peut changer ſes loix;
Les Etats aſſemblés, organes de la France,
Nomment nn Souverain, limitent ſa puiſſance;
Ainſi de nos Ayeux les auguſtes Decrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuſe, inquiéte, aveuglée,
Oſe de ces Etats ordonner l'Aſſemblée, (a)
Et croit avoir acquis par un aſſaſſinat,
Le droit d'élire un Maître & de changer l'Etat.
Ils penſoient, à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyoient qu'un Monarque uniroit leurs deſſeins;
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeroient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'étoit beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, tel qu'il ſoit, le Français veut un Maître.

Bien-tôt à ce Conſeil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient inſulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des miſéres publiques
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes ſucceſſeurs,
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.
Là de nos Parlemens, les ſages Députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.

(a) Comme on a plus d'égard dans un Poëme Epique à l'ordonnance du deſſein qu'à la Chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les Etats de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire.
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangére.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſoit ces mots épouvantables :
» Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner !

On s'aſſemble, & déja les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare
Qu'il eſt tems que les lys rampent ſous la Thiare,
Qu'on érige à Paris ce ſanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir Monacal, (*b*)
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle même abhorre,
Qui venge les Autels & qui les deshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flâmes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré ;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adoroit des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiſer par le ſang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait, veut vendre ſa patrie.

(*b*) L'INQUISITION, que les Ducs de Guiſe voulurent établir en France.

Mais un parti puiſſant d'une commune voix,
Plaçoit déja Mayenne au Trône de nos Rois.
Ce rang manquoit encore à ſa vaſte puiſſance,
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévoroit en ſecret dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier ſe léve, & demande audience; (c)
La rigide vertu faiſoit ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avoit vû par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il éléve ſa voix, on murmure, on s'empreſſe;
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des Matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéiſſante.
Tel paraiſſoit Potier, dictant ſes juſtes loix,
Et la confuſion ſe taiſoit à ſa voix.

» Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême.
» Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.

(c) Potier de Blanc-Ményy, Préſident du Parlement, dont il eſt queſtion dans le quatriéme & cinquiéme Chants.
Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. *Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaicteur*, lui dit-il; *mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.*

» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
» Et je le choiſirois, ſi je pouvois choiſir.
» Mais nous avons nos loix, & ce Héros inſigne,
» S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne.

Comme il diſoit ces mots, Mayenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Potier le voit entrer ſans changer de viſage :
„ Oui, Prince, pourſuit-il, d'un ton plein de courage,
„ Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
„ Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.
„ En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
„ La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
„ Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
„ Pour ſoutenir leur Trône & non pour l'uſurper.
„ Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre,
„ Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre.
„ S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
„ Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
„ Périſſe avec Valois votre juſte colére ;
„ Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frere.
„ Le Ciel, ce juſte Ciel, qui vous chérit tous deux,
„ Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
„ Mais j'entends le murmure, & la clameur pu-
„ blique.
„ J'entends ces noms affreux, de relaps, d'hérétique :
„ Je vois d'un zéle faux nos Prêtres emportés,
„ Qui le fer à la main . . . Malheureux, arrêtés !
„ Quelle Loi, quel exemple, ou plûtôt quelle rage
„ Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?

„ Le fils de Saint Louis parjure à ſes ſermens,
„ Vient-il de nos Autels briſer les fondemens ?
„ Aux pieds de ces Autels il demande à s'inſtruire ;
„ Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'empire.
„ Il ſait dans toute Secte honorer les vertus,
„ Reſpecter votre culte, & même vos abus.
„ Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous
„ ſommes,
„ Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.
„ Comme un Roi, comme un pere, il vient vous
„ gouverner ;
„ Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
„ Tout eſt libre avec lui. Lui ſeul ne peut-il l'être ?
„ Quel droit vous a rendu Juges de votre Maître ?
„ Infidéles Paſteurs, indignes Citoyens !
„ Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens,
„ Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
„ Marchoient ſans murmurer ſous un Maître idolâtre,
„ Expiroient ſans ſe plaindre, & ſur les échaffauts,
„ Sanglans, percés de coups, béniſſoient leurs bour-
„ reaux !
„ Eux ſeuls étoient Chrétiens ; je n'en connais point
„ d'autres.
„ Ils mouroient pour leurs Rois, vous maſſacrez les
„ vôtres,
„ Et Dieu que vous peignez implacable & jaloux,
„ S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.

A ce hardi diſcours aucun n'oſoit répondre.
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentoient confondre.

Ils repouſſoient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitoient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir avec un bruit confus :
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.

Des nuages épais que formoit la pouſſiére,
Du ſoleil dans les champs déroboient la lumiére.
Des tambours, des clairons, le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit, étoit l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord, échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre, obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſoit entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſoit la campagne & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.
Ses mains ne chargeoient point ces rives déſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains Mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.
Il vouloit à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,

Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoumis.

Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des Etats conſternés le Conſeil ſe ſépare.
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts.
Le Soldat raſſemblé vole à ſes étendarts.
Il inſulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.

Paris n'étoit point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermoient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe Cité ſuperbes avenues,
Où ſes Palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etoient de longs hameaux, d'un rempart entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance,
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages.
On voit les bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés.
Ce que le fer atteint, tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroyables, (*d*)
Des troubles de la Flandre, enfans abominables.
Dans des globes d'airain le ſalpêtre enflammé,
Vole avec la priſon qui le tient renfermé;
Il la briſe, & la mort en ſort avec furie.

Avec plus d'art encore, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abîmes ouverts,
De noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir.
C'eſt par-là qu'à ſon Trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes;
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.

(*d*) C'eſt dans les guerres de Flandre, ſous Philippe II. qu'un Ingénieur Italien fit uſage des bombes pour la premiére fois. Preſque tous nos Arts ſont dûs aux Italiens.

Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme & ſtoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maître & le ſuit.

Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendoit inacceſſible.
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts.
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts.
Sur ces morts entaſſés, ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité ſur la brêche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte. Il a déja de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lys les enſeignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,
Ils ſembloient reſpecter leur Vainqueur & leur Roi.
Ils cédoient; mais Mayenne à l'inſtant les ranime.
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime.
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſoient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle,
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccéde avec horreur,
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine.
Les Aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés ;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.

Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre Rival,
N'avoient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même-tems,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchoit ſous nos drapeaux pour la premiére fois,
Et ſembloit s'étonner de ſervir ſous nos Rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts & dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.

Eſſex monte à la brêche où combattoit d'Aumale ;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient enſemble.

Ange, qui conduiſiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle ?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Eſſex & ſon Rival,
Aſſiégeans, Aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage.
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes conſternées ;
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux,
Soutiennent quelque-tems ſon choc impétueux ;
Mais bien-tôt renverſant ſa barriére impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hyvers, & qui touchoient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
Tel Bourbon deſcendoit à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés :

Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,
Il moiſſonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effréné la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flâmes, au pillage.
Henri ne les voit point; ſon vol impétueux
Pourſuivoit l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflâme, & ſa valeur l'emporte,
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux;
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainſi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vûe.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendoit vers Bourbon ſur les aîles des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etaloient ſur ſon front des beautés immortelles:
Ses yeux ſembloient remplis de tendreſſe & d'horreur:
Arrête, cria-t'il, trop malheureux Vainqueur!
Tu vas abandonner aux flâmes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage;
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, & régner ſur des morts.

Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
Que le combat encore enflâmoit dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaiſe & qui gronde,
O fatal habitant de l'inviſible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je ſuis cet heureux Roi que la France révére,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere:
Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime,
Dieu ſur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie.
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée.
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée :
Trois fois ſon pere échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un Peuple innombrable,
Etrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.

La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triſte & tranquille:
Français, s'écria-t'il, & toi fatale Ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainſi que l'aſtre, auteur de la lumiére,
Après avoir rempli ſa brûlante carriére,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le cœur plein du ſaint Roi, plein du Dieu qui l'inſpire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne aſſis dicta ſes juſtes loix.
Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable!
Vincenne tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,
Qu'une priſon d'Etat, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bien-tôt de l'Occident où ſe forment les ombres,
La nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux mortels en ce ſanglant ſéjour,
Ces morts & ces combats qu'avoit vû l'œil du jour.

ARGUMENT

DU SEPTIÉME CHANT.

SAINT LOUIS *tranſporte Henri IV. en eſprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Deſtins, ſa poſtérité & les Grands-Hommes que la France doit produire.*

La Henriade Chant VII.

C. Eisen inv. J. Aliamet Sculp.

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIÈME.

DU Dieu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous des Etres bienfaiſans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, tréſors dans l'indigence;
L'un eſt le doux ſommeil, & l'autre eſt l'eſpérance:
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon faible corps
Les organes vaincus, ſans force & ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflâme nos deſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs:

Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidel joie;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui,
Elle eſt inébranlable & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle.
Approchez vers mon fils; venez couple fidéle.
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du Vainqueur il le poſa lui-même:
Régne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils,
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis.
Mais le Trône, ô Bourbon! ne doit point te ſuffire;
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi;
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenſer bien moins que pour t'inſtruire;
Vien, obéi, ſui-moi par de nouveaux chemins,
Vole au ſein de Dieu même, & rempli tes deſtins.

L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiére,
Des Cieux en un moment traverſent la carriére.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un Pôle à l'autre & diviſer les airs:
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le Maître d'Eliſée,
Dans un céleſte char de flâme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflâmé.
De lui partent ſans fin des torrens de lumiére;
Il donne en ſe montrant la vie à la matiére,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur cours & s'évitent ſans ceſſe, (*a*)
Et ſervant l'un à l'autre & de régle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours & loin de cet eſpace,
Où la matiére nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre, & des mondes ſans fin;
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces Cieux, le Dieu des Cieux réſide.

C'eſt-là que le Héros ſuit ſon céleſte guide;

(*a*) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t'il certain que les Globes céleſtes s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paraiſſent s'attirer & s'éviter.

C'eſt-là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps & peuplent l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiére à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y raſſemble à ſes piés
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.

La mort auprès de lui, fille affreuſe du tems,
De ce triſte Univers conduit les habitans.
Elle améne à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets ſucceſſeurs,
De Zoroaſtre encore aveugles ſectateurs; (*b*)
Les pâles habitans de ces froides contrées
Qu'aſſiégent de glaçons les mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le Dervis étonné, d'une vûe inquiéte,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon Prophête.

(*b*) En Perſe, les Guébres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroaſtre, & qui paraît moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au Soleil, comme à une image du Créateur.

Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens.

Eclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence,
Attendent en tremblant l'éternelle ſentence.
Dieu qui voit à la fois, entend & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abſout.
Henri n'approcha point vers le Trône inviſible,
D'où part à chaque inſtant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle eſt, diſoit Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle eſt de Dieu ſur eux la juſtice ſuprême?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux?
» Pourrait-il les juger tel qu'un injuſte Maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pû con-
» naître?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous ſauver tous.
» Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous.
» Il grave en tous les cœurs la Loi de la nature,
» Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure.
» Sur cette Loi, ſans doute, il juge les Payens,
» Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros, la raiſon confondue,
Portoit ſur ce myſtére une indiſcrette vûe,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit.
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit;
Ses accens reſſembloient à ceux de ce tonnerre,
Quand du Mont-Sinaï Dieu parloit à la terre.

Le chœur des Immortels ſe tut pour l'écouter,
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
A ta faible raiſon garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Inviſible à tes yeux, qu'il régne dans ton cœur,
Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur :
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand ſon Soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité,
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique cahos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaiſans.
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuſe mort, & la confuſion,
Y ſemblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée, & quels feux effroyables !
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflâmés s'entr'ouvrent ſous mes pas !
O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme,
Creuſé par la juſtice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts.
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des Enfers. (c)

(c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi que l'Enfer fut au centre de la terre, ainſi qu'il étoit dans la Théologie Payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil : on l'a mis ici dans un Globe deſtiné uniquement à cet uſage.

Là gît la ſombre envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans.
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'orgueil qui ſe plaît & s'admire.
La faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au crime & détruit les vertus.
L'ambition ſanglante, inquiéte, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;
La tendre hypocriſie, aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'Enfer eſt dans ſon cœur.)
Le faux-zéle étalant ſes barbares maximes,
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus, ces Tyrans effrénés
A l'aſpect de Henri paraiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vû; jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame à la vertu nourrie:
Quel mortel, diſoient-ils, par ce juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit?

Le Héros au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançoit à pas lents ſous ces voutes profondes.
Louis guidoit ſes pas: Ciel! qu'eſt-ce que je voi?
L'aſſaſſin de Valois! Ce monſtre devant moi,
Mon pere! Il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels;

Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue ; (*d*)
Ici dans les tourmens l'Enfer les déſavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſévéres loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie ;
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagéres,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flâteurs mercenaires,
De qui la complaiſance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs ſupplices ;
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à ſa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écraſe ;
Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuiſſans.
Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres ;
Il remarque ſur-tout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,

(*d*) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la Chaire, où l'on auroit dû prononcer l'Oraiſon funébre de Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'Euchariſtie. Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis XIV. il vit un Bourgeois portant un hauſſe-col ſur lequel étoit gravé ce Moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

Qui

Qui mirent les premiers à d'indignes enchéres,
L'ineſtimable prix des vertus de nos peres.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaiſirs & couchés ſur les fleurs,
Sans fiel & ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe ?
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaiſans; vous, amis des vertus,
Qui par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe ?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie,
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur mere,
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévére,
A l'homme, hélas ! trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir !

Ne croi point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains.
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes;
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans;
Mais ici c'eſt un Pere, il punit ſes enfans.

Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne fait point punir des momens de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. (e)

Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité ;
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vûe
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue :
Les ſoins, les paſſions, n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire !
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire,
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des Cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils déſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regret, du repos ſans langueur.
Là, régnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;
Là, ſont les vrais Héros ; là vivent les vrais Sages ;
Là, ſur un trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des freres.

(e) Il eſt aiſé d'entendre par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettoient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

Le ſage Louis douze, au milieu de ces Rois, (*f*)
S'éleve comme un cédre & leur donne des loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice :
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuya les pleurs.
D'Amboiſe eſt à ſes pieds ; ce Miniſtre fidéle, (*g*)
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle ;
Tendre ami de ſon Maître, & qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire ;
De ſes aimables loix chacun goûtoit les fruits.
Revenez heureux tems ſous un autre Louis !

Plus loin ſont ces Guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflâma leur devoir & non pas leur furie,
La Trimouille, Cliſſon, Montmorency, de Foix, (*h*)
Gueſclin, le deſtructeur & le vengeur des Rois ; (*i*)

(*f*) Louis XII. eſt le ſeul Roi qui ait eu le ſurnom de *Pere du Peuple*.

(*g*) Sur ces entrefaites mourut Georges d'Amboise, qui fut juſtement aimé de la France & de ſon Maître, parce qu'il les aimoit tous deux également. (Mezerai, *grande Hiſtoire.*)

(*h*) Parmi pluſieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vûe Guy de la Trimouille, ſurnommé le Vaillant, qui portoit l'Oriflâme, & qui refuſa l'épée de Connétable ſous Charles VI.

Ibid. Clisson, (le Connétable de) ſous Charles VI.

Ibid. Montmorency. Il faudroit un Volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'Etat par cette Maiſon.

Ibid. Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII. fut tué de quatorze coups à la célébre Bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée.

(*i*) Guesclin. (le Connétable du Gueſclin.) Il ſauva la France ſous Charles V. conquit la Caſtille, mit Henri de

Le vertueux Bayard, & vous brave Amazône, (*l*)
La honte des Anglais & le ſoutien du Trône.

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chére,
Mais, enfans de l'Egliſe, ils ont chéri leur Mere:
Leur cœur ſimple & docile aimoit la vérité:
Leur culte étoit le mien, pourquoi l'as-tu quitté?

Comme il diſoit ces mots d'une voix gémiſſante,
Le Palais des Deſtins devant lui ſe préſente:
Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.

Le Tems, d'une aîle prompte & d'un vol inſenſible,
Fuit & revient ſans ceſſe à ce Palais terrible,
Et de-là ſur la terre il verſe à pleines mains,
Et les biens & les maux deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un Livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.

Tranſtamare ſur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Caſtille.

(*l*) BAYARD, (Pierre du Terrail, ſurnommé le Chevalier ſans peur & ſans reproche.) Il arma FRANÇOIS PREMIER Chevalier, à la Bataille de Marignan; il fut tué en 1523. à la retraite de Rébec en Italie.

Ibid. JEANNE D'ARC, connue ſous le nom de la Pucelle d'Orléans, ſervante d'hôtellerie, née au village de Domremy ſur Meuſe, qui ſe trouvant une force de corps & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le Comte de Dunois pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiégne en 1430. conduite à Rouen, jugée comme ſorciére par un Tribunal Eccléſiaſtique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auroient dû honorer ſon courage.

La main de l'Eternel y marqua nos déſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaiſirs.
On voit la Liberté, cette eſclave ſi fiére,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonniére.
Sous un joug inconnu que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer;
A ſes ſuprêmes loix, d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée;
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux deſtins penſe donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la grace
Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace;
C'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans!
Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe?
Elle entre à tout moment & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Des ſiécles à venir, ces vivantes images,
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.

Tous les jours des humains comptés avant les tems
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
Le deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Approchons-nous, le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît, c'eſt ton auguſte fils,
Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibére,
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon pere.

Henri dans ce moment voit ſur les fleurs-de-lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tous deux ſont revétus de la pourpre Romaine,
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats;
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas;
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre,
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami:

L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage; (*m*)
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage,
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,
Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple, ardent à t'outrager,
En le rendant heureux, tu ſauras t'en venger;
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême. (*n*)

Ciel! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce Roi (*o*) qui les fait trembler tous?
Quels honneurs! quels reſpects! jamais Roi dans la France
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéiſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes,

(*m*) Le Cardinal Mazarin fut obligé de ſortir du Royaume en 1651. malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit; mais le Cardinal de Richelieu ſe maintint toujours, malgré ſes ennemis, & même malgré le Roi qui étoit dégoûté de lui.

(*n*) Le Peuple, ce monſtre féroce & aveugle, déteſtoit le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer ſon corps; mais la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chére & reſpectable.

(*o*) LOUIS XIV.

De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siécle heureux de Louis, ſiécle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure;
C'eſt toi qui dans la France aménes les beaux Arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire,
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels ſages raſſemblés dans ces auguſtes lieux, (p)
Meſurent l'Univers & liſent dans les Cieux,
Et dans la nuit obſcure apportant la lumiére,
Sondent les profondeurs de la nature entiére!
L'erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puiſſante harmonie,
Art charmant qui polis la Gréce & l'Italie,
J'entens de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous ſavez vaincre & chanter vos conquêtes:
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de Héros va naître en ces climats.
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paraître, (q)
Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître;

(p) L'ACADE'MIE DES SCIENCES, dont les Mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

(q) LOUIS DE BOURBON, appellé communément le Grand Condé, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems: tous deux ont gagné de grandes victoires & acquis de la gloire, même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé ſembloit, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de Bataille, & celui de Mr. de Turenne pour toute une campagne. Au moins eſt-il

Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.
Catinat réunit, par un rare aſſemblage, (r)
Les talens du guerrier & les vertus du ſage.
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'ami des vertus & des arts. (s)
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre. (t)

Regardez dans Denain l'audacieux Villars, (u)
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,

certain que Mr. de Turenne remporta des avantages ſur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la Bataille des Dunes; cependant on n'oſe point décider quel étoit le plus grand homme.

(r) Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gagna les Batailles de Staffarde & de la Marſaille, & obéit enſuite ſans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyoit des ordres ſans le conſulter. Il quitta le commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au Roi, & mourut en Philoſophe, dans une petite maiſon de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué ſon bien, & n'ayant jamais démenti un moment ſon caractére de modération.

(s) Le Maréchal DE VAUBAN, né en 1633. le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, ſelon ſa nouvelle maniére, trois cens Places anciennes, & en a bâti trente-trois. Il a conduit cinquante-trois ſiéges, & s'eſt trouvé à cent quarante actions. Il a laiſſé douze Volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que perſonne, en faiſant ſervir les Mathématiques à l'avantage de ſa Patrie.

(t) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la Bataille de Caſſel, ſous les ordres de MONSIEUR, frere de Louis XIV. & remporta en chef les fameuſes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nervvinde, conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Baſtille & reçut mille dégoûts des Miniſtres.

(u) On s'étoit propoſé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant: on ne s'eſt écarté de cette régle qu'en faveur du Maréchal Duc de VILLARS.

Il a gagné la Bataille de Fredlingue, & celle du premier

Arbitre de la paix que la victoire améne,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugéne.
Quel eſt ce jeune Prince (*) en qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y monter.
O mon fils! des Français vous voyez le plus juſte;
Les Cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagére, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eut point fait cette ame vertueuſe!
La France ſous ſon régne eût été trop heureuſe;
Il eût entretenu l'abondance & la paix,
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'allarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes!

Hocſteth. Il eſt à remarquer qu'il occupa dans cette Bataille le même terrain où ſe poſta depuis le Duc de Marlboroug, lorſqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du ſecond Hocſteth, ſi fatale à la France. Depuis le Maréchal de Villars, ayant repris le commandement des Armées, donna la fameuſe Bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut bleſſé.

Enfin en 1712. lorſque les ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on délibéroit ſi Louis XIV. quitteroit Verſailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugéne à *Denain*, s'empara du dépôt de l'Armée ennemie à *Marchiennes*, fit lever le ſiége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Queſnoy*, *Bouchain*, &c. à diſcrétion, & fit enſuite la paix à Radſtad, au nom du Roi, avec le même Prince Eugéne, Plénipotentiaire de l'Empereur.

(*) Feu Monſieur le Duc de Bourgogne.

Quand ſous la même tombe ils verront réunis,
Et l'époux, & la femme, & la mere & le fils !

Un faible rejetton (y) ſort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé, douce & frêle eſpérance.
O toi prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,
Condui ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connaître :
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt Maître :
Qu'aimé de ſes ſujets, il ſoit cher à ſes yeux :
Appren-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, repren ſous lui ta majeſté premiére,
Perce la triſte nuit qui couvroit ta lumiére ;
Que les arts, qui déja vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottoient ſur ſes ondes ?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes Ports,
Le commerce t'appelle & t'ouvre ſes tréſors.
Maintien l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois ; c'eſt aſſez pour ta gloire :
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur

(y) Ce Poëme fut compoſé dans l'enfance de Louis XV.

Un Héros que de loin pourſuit la calomnie; (z)
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée & tranquile.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens;
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître,
Il n'eſt pas Roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs,
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerriére
De l'aigle des Germains briſoit la tête altiére.
O mon pere! quel eſt ce ſpectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau:
Adorons du Très-haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois:
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître!
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.

(z) Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

O Rois nés de mon ſang ! ô Philippe ! ô mes fils !
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis !
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques, (*aa*)
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques ?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermérent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipſérent.

L'aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſombres,
Les ſonges voltigeans fuyoient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inſpiroient le reſpect & la crainte,
Dieu rempliſſoit ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi quand le Vengeur des peuples d'Iſrael,
Eut ſur le Mont-Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſiére,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumiére.

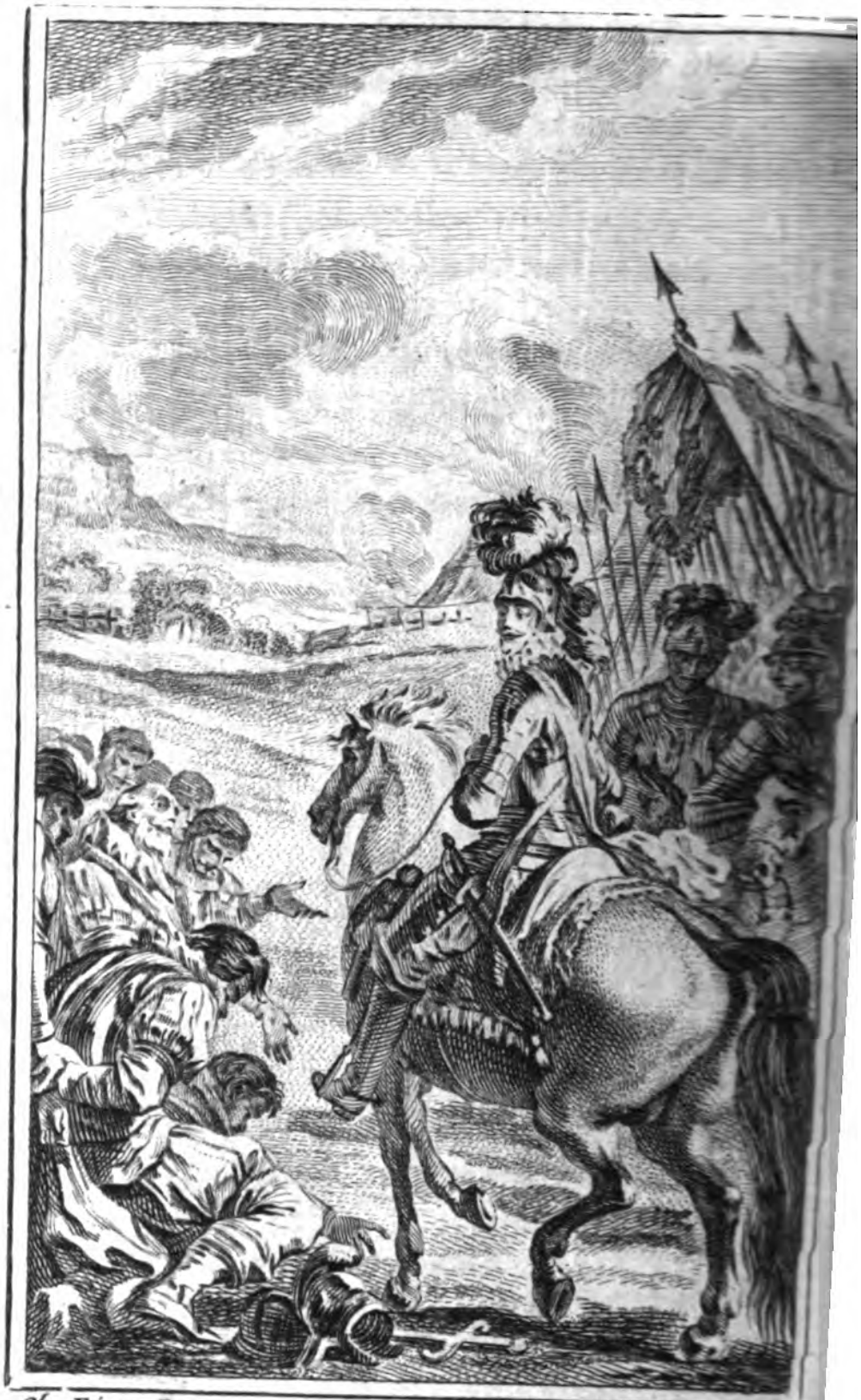
(*aa*) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Eſpagne ſembloient déſunies.

ARGUMENT

DU HUITIÉME CHANT.

LE Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Eſpagne au ſecours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eſt défait & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

La Henriade Chant VIII.me



Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1760.*

LA HENRIADE.

CHANT HUITIÉME.

DES Etats dans Paris la confuſe Aſſemblée,
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au ſeul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine;
Et n'oſant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadême, (a)
Toujours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprême.

(a) Il ſe fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.

Un peuple obéiſſant, dont il ſe dit l'appui,
Lui promet de combattre & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au Conſeil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de ſa querelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac, (*b*)
Et l'inconſtant Joyeuſe, & Saint-Paul, & Briſſac: (*c*)
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſembloient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur ſang & leurs bleſſures,
Les excitoient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,

(*b*) LES LORRAINS. Le Chevalier d'Aumale, dont il eſt ſi ſouvent parlé, & ſon frere le Duc, étoient de la Maiſon de Lorraine.

Ibid. CHARLES-EMANUEL, DUC DE NEMOURS, frere utérin du Duc de Mayenne.

Ibid. LA CHATRE étoit un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelloit des Bâtards, qui ſe feroient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet, la Châtre fit ſa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

(*c*) JOYEUSE, eſt le même dont il eſt parlé dans la remarque ſur le vingtiéme vers du quatriéme Chant.

Ibid. SAINT-PAUL, Soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guiſe, fils du *Balafré*.

Ibid. BRISSAC, s'étoit jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III. qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni ſur terre ni ſur mer. Il négocia depuis ſecrettement avec Henri IV. & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le Bâton de Maréchal de France.

Entaſſant

Entaſſant des rochers, & menaçant les Cieux,
Yvre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vûe :
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir ;
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe leve à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles :
Le voilà, cria-t'il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-tems, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſoit vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les champs les rayons du ſoleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie.
Ils béniſſent le Chef que Madrid leur envoie.
C'étoit ce jeune Egmont, ce guerrier obſtiné, (*d*)
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;

(*d*) Le Comte D'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelle avec le Comte de Horn.

Le fils étant reſté dans le parti de Philippe II. Roi d'Eſpagne, fut envoyé au ſecours du Duc de Mayenne à la tête de dix-huit cens lances. A ſon entrée dans Paris, il reçut les complimens de la Ville. Celui qui le haranguoit ayant mêlé dans ſon diſcours les louanges de l'Amiral d'Egmont ſon pere : *Ne parlez pas de lui*, dit le Comte, *il méritoit la mort ; c'étoit un rebelle.* Paroles d'autant plus condamnables,

Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
Son pere qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut ſur l'échaffaut, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
Le fils, Courtiſan lâche & guerrier téméraire,
Baiſa long-tems la main qui fit périr ſon pere,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.
Philippe l'envoyoit ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au ſecours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à ſon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyois cette audace!
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat,
Où ſembloient attachés les deſtins de l'Etat!

Près des bords de l'Iton, & des rives de l'Eure, (e)
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avoit long-tems reſpecté les tréſors
Dont Flore & les Zéphirs embelliſſoient ces bords.
Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquiles,
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles:
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils ſembloient des Soldats braver l'avidité;
Et ſous leurs toîts de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.

que c'étoit à des rebelles qu'il parloit, & dont il venoit défendre la cauſe.

(e) Ce fut dans une plaine, entre l'Iton & l'Eure, que ſe donna la Bataille d'Ivry, le 14. Mars 1590.

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux,
La déſolation par-tout marche avant eux :
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmerent ;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cacherent,
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémiſſans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix :
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits :
Il veut finir vos maux ; il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux plus léger que les vents,
Qui fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.

On voyoit près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont qui ſous cinq Rois avoit porté les armes; (*f*)
Biron, dont le ſeul nom répandoit les allarmes, (g)

(*f*) JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la Bataille d'Ivry, étoit fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la Chambre, & de Françoiſe de Sully, héritiére de l'ancienne Maiſon de Sully. Il ſervit ſous les Rois Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV.

(*g*) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, Grand-Maître de l'Artillerie, étoit un grand homme de guerre : il commandoit à Ivry le corps de réſerve, & contribua au gain de la Bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : *Sire, vous avez fait ce que devoit faire Biron, & Biron ce que devoit faire le Roi.* Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au ſiége d'Epernay.

Et ſon fils, jeune encore, ardent impétueux, (*h*)
Qui depuis.... mais alors il étoit vertueux.
Sully, Nangis, Grillon, ces ennemis du crime, (*i*)
Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime.
Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon (*l*)
Mérita dans Sédan la puiſſance & le nom:
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée.
Eſſex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altiére,
Paraît s'enorgueillir de ſa tige étrangére.

(*h*) CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, Duc & Pair, fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV. & fut décapité dans la cour de la Baſtille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui ſervirent à l'échaffaut.

(*i*) ROSNY, depuis Duc de SULLY, Surintendant des Finances, Grand-Maître de l'Artillerie; fait Maréchal de France après la mort de Henri IV. reçut ſept bleſſures à la Bataille d'Ivry.

Ibid. NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu. Il avoit conſeillé à Henri III. de ne point faire aſſaſſiner le Duc de Guiſe, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les Loix. GRILLON étoit ſurnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III. de ſe battre contre ce même Duc de Guiſe. C'eſt à ce Grillon que Henri le Grand écrivit: „ Pends-toi, brave „ Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois „ pas.... Adieu, brave Grillon. Je vous aime à tort & à „ travers.

(*l*) HENRI DE LA TOUR D'OLIERGUES, Vicomte DE TURENNE, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Marck, Princeſſe de Sédan, en 1591. La nuit de ſes nôces le Maréchal alla prendre Stenay d'aſſaut.

Cette Souveraineté acquiſe par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, ſon fils; qui ayant trempé dans la conſpiration de Cinqmars contre Louis XIII. ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sédan pour conſerver ſa vie. Il eût en échange de ſa Souveraineté, de très-grandes terres, plus conſidérables en revenu, mais qui donnoient plus de richeſſes & moins de puiſſance.

Son caſque étinceloit des feux les plus brillans
Qu'étaloient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fiére maîtreſſe
Honora ſon courage, ou plûtôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre Reine, & le ſoutien des Rois.
Plus loin ſont la Trimouille, & Clermont, & Feuquiéres, (*m*)
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguiéres; (*n*)
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Heros en foule attendoient le ſignal,
Et rangés près du Roi, liſoient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu:
Soit que de ſon Parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crut point le Ciel à ſes armes propice;
Soit que l'ame en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens:
Ce Héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſoit ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.

(*m*) CLAUDE, Duc de la TRIMOUILLE, étoit à la Bataille d'Ivry. Il avoit un grand courage & une ambition démeſurée, de grandes richeſſes, & étoit le Seigneur le plus conſidérable parmi les Calviniſtes. Il mourut à trente-huit ans.

Ibid. BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuſe Marquiſe de Verneuil, fut tué à la Bataille d'Ivry. Feuquiéres & de Neſle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués auſſi.

(*n*) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être ſimple Soldat, & finit par être Connétable ſous Louis XIII.

Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſoit la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe;
Tel paraiſſoit Egmont : une noble fureur
Eclate dans ſes yeux & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire,
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire:
Hélas ! il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens qu'enflâmoit ſa préſence,
» Vous êtes nés Français, & je ſuis votre Roi, (o)
» Voilà nos ennemis, marchez, & ſuivez-moi;
» Ne perdez point de vûe, au fort de la tempête,
» Ce pannache éclatant qui flotte ſur ma tête;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en vainqueur,

(o) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV. à la journée d'Ivry : *Ralliez-vous à mon pannache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.*

Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflâmées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même-tems,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chûte du monde.

Au mouſquet réuni, le tanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre, (p)
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Raſſemble en même-tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flâme & le fer.

On ſe mêle, on combat; l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire;
Là le frere en fuyant meurt de la main d'un frere;
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur ſang malheureux.

Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,

(p) La bayonnette au bout du fuſil ne fut en uſage que long-tems après. Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premiéres bayonnettes.

Henri pouſſe, s'avance & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay le ſuit, toujours calme & ſerain. (q)
Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie,
Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre & des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les Miniſtres terribles,
Ces Puiſſances des cieux, ces Etres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable, ébranlent l'Univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin.
Aux Chefs des Légions il les porte ſoudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps.
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revole au Prince; il le ſuit, il l'eſcorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte;
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée;
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée,
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort & ne la donne pas.

(q) Du Pleſsis-Mornay eut deux chevaux tués ſous lui à cette Bataille. Il avoit effectivement dans l'action le ſang-froid dont on le loue ici.

De Turenne déja la valeur indomptée
Repouſſoit de Némours la troupe épouvantée.
D'Ailly portoit par-tout la crainte & le trépas ;
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une fureur nouvelle ;
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans :
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans,
Qui dans cette journée, illuſtre & meurtriére,
Commençoit des combats la fatale carriére ;
D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas ;
Favori des amours, il ſortoit de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes,
Avide de la gloire, il voloit aux allarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe en accuſant le Ciel,
En déteſtant la Ligue & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit, en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace & ſi cher à ſes yeux.

Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerriére ;
Parmi des tourbillons de flâme, de pouſſiére,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans,
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs,
Tous deux ſur l'herbe unie & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frappent ſoudain.

La terre en retentit, leurs lances ſont rompues ;
Comme en un ciel brûlant, deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs & volent ſur les vents ;
De leur mêlange affreux les éclairs rejailliſſent.
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent :
Mais loin de leurs courſiers, par un ſubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Diſcorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & ſanglante étoient à ſes côtés :
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités ;
Mais un deſtin funeſte enflâme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas,
Le fer qui les couvroit brille & vole en éclats,
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle,
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectoit ſon rival, admiroit ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumiére,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiére.
D'Ailly voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe ; hélas ! c'étoit ſon fils.
Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre ſon ſein ſes parricides armes ;

On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'Univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du Héros expirant, la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue;
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vûe.
Eſt-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.

Pere, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres!

Mais qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés ?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés ?
C'eſt le jeune Biron ; c'eſt lui dont le courage
Parmi les bataillons s'étoit fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous ?
Vous, fuir ! vous, compagnons de Mayenne & de Guiſe !
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe !
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide ;
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabére expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiére ;
Neſle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la pouſſiére ;
Percé de coups lui-même, il eſt prêt de périr....
C'étoit ainſi, Biron, que tu devois mourir !
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon ſut bien-tôt le danger
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître ſévère,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,

Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup-d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flâmes :
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames !
Amitié ! que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le ſecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant & ſon vol plus rapide.
Biron qu'environnoient les ombres de la mort, (r)
A l'aſpect de ſon Roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à ſa voix les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie ;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidéle.

Un bruit affreux s'entend. La diſcorde cruelle
Aux vertus du Héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embraſe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité ;
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchoit le Héros, ſur lui ſeul il s'élance.
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,

(r) Le Duc de Biron fut bleſſé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine-Françaiſe que Henri le Grand lui ſauva la vie. On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aiſément déplacé.

Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage;
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux.
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent;
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible;
Il eſt comme un rocher qui menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourroit exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage?
O vous, Mânes ſanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon eſprit & parlez par ma voix!
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidéle;
Elle meurt pour ſon Roi; ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit; la mort ſuivoit ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux.

Long-tems cet Etranger trompé par ſon courage,
Avoit chetché le Roi dans l'horreur du carnage:
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit ſon orgueil.
Vien, Bourbon, crioit-il, vien augmenter ta gloire:
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſoit ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre.
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.

D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent ſa cauſe & combattent pour lui,
Que la nature entiére attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçoit ſa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc.
Il triomphoit déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi qu'il a bleſſé voit ſon péril ſans trouble,
Ainſi que le danger ſon audace redouble.
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite.
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain,
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs piés teints de ſang les chevaux le foulérent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppérent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon pere excita ſes remords.
Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fiére,
Sa mort anéantit votre vertu guerriére,
Pour la premiére fois vous connûtes la peur!

L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée.
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée.
Les Chefs ſont effrayés, les Soldats éperdus.
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent,

Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers;
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquile, & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui la fureur dans les yeux,
Accuſoit les Flamans, la fortune & les Cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine,
Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur.
Que vous & Bois-Dauphin dans ce moment funeſte,
De nos Soldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi l'un & l'autre, aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris,
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui docile à ſon Maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flâte en rugiſſant,
Et paraît menacer même en obéiſſant.

Mayenne cependant par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte.

Henri victorieux voyoit de tous côtés
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés.
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent.
Les Mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il ſauroit uſer de la victoire,
Et s'il acheveroit de mériter ſa gloire.

Ses ſoldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en ſa préſence,
Attendoient leur arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace,
Où régnoient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis, ou vivre mes ſujets.
Entre Mayenne & moi reconnaiſſez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être.
Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi.
Choiſiſſez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne,

Et s'honorant déja du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime, ils marchent ſur ſes pas.
Le tranquile vainqueur a ceſſé le carnage,
Il eſt maître de tout, il l'eſt de ſon courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui tout couvert de ſang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumiére étoit preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie,
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un pere attentif il étendoit ſes ſoins.

Du vrai comme du faux la prompte meſſagére,
Qui s'accraît dans ſa courſe, & d'une aîle légére,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,
Paſſe d'un Pôle à l'autre, & remplit l'Univers;
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célébre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De ſa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçoit la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'allégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de triſteſſe.
O malheureux Paris, infidéles Ligueurs!
O Citoyens trompés, & vous Prêtres trompeurs,

De quels cris douloureux vos Temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flâter vos eſprits.
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſoit ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer,
En cachant ſa diſgrace, il croit la réparer.
Par cent bruits menſongers il ranimoit leur zéle;
Mais malgré tant de ſoins, la vérité cruelle
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous les cœurs.

La Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pû le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui faît pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

ARGUMENT
DU NEUVIÉME CHANT.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour. La Diſcorde implore ſon pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros eſt retenu quelque-tems auprès de Madame D'ESTRÉES, *ſi célébre ſous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à ſon amour, & le Roi retourne à ſon Armée.*

La Henriade Chant IX.

C. Bisen inv. J. Aliamet Sculp.

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIÉME.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie,
S'éléve un vieux Palais reſpecté par les tems : (a)
La nature en poſa les premiers fondemens,
Et l'art ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la nature.

(a) Cette Deſcription du TEMPLE DE L'AMOUR, & la peinture de cette paſſion perſonnifiée, ſont entiérement allégoriques. On a mis en Chypre le lieu de la Scène, comme on a placé à Rome la demeure de la Politique, parce que les peuples de l'Iſle de Chypre ont de tout tems paſſé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable ; mais comme une paſſion repréſentée avec tous les plaiſirs & tous les déſordres qui l'accompagnent.

Là, tous les champs voiſins peuplés de mirthes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hyvers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les préſens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
L'homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſerains,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes,
Qui célébrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flâteuſe eſpérance, au front toujours ſerain,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtére en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,

Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.

De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour, un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide.
La haine & le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe hommicide.
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.

C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes,

Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Diſcorde ſoudain conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang & les yeux enflâmés :
Mon frere, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes fléches invincibles?
Ah ! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature;
Vien, vole ſur mes pas, vien venger mon injure.
Un Roi victorieux écraſe mes ſerpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquile,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendarts, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encor une victoire, & mon trône eſt en poudre;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre;
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe abattu;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.

Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers,
Fuyant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde?
Henri te reſte à vaincre après tant de Guerriers.
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers;
Va du mirthe amoureux ceindre ſa tête altiére;
Endors entre tes bras ſon audace guerriére;
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien;
Vien, ma cauſe eſt la tienne, & ton régne eſt le mien.

Ainſi parloit ce monſtre; & la voûte tremblante
Répétoit les accens de ſa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes fléches dorées.
Il fend des vaſtes cieux les voûtes azurées,
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs Français ſur l'aîle des Zéphirs.

Dans ſa courſe d'abord il découvre avec joie,
Le faible Simoïs, & les champs où fut Troye.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des Palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.

Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,

Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bien-tôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe,(*b*)
Azile encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlaſſés,
Les chiffres de Diane y ſont encor tracés. (*c*)
Sur ſa tombe en paſſant, les plaiſirs & les graces,
Répandirent les fleurs qui naiſſoient ſur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſoit pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes Guerriers à travers les guérêts,
Pourſuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vûe une joie inhumaine;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit ſoudain les élémens armés,
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,

(*b*) VAUCLUSE, *Valliſclauſa*, près de Gordes en Provence, célébre par le ſéjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de ſa ſource une maiſon, qu'on appelle la maiſon de Pétrarque.

(*c*) ANET fut bâti par Henri II. pour Diane de Poitiers, dont les chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce Château, lequel n'eſt pas loin de la plaine d'Ivry.

De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les aquilons à ſes ordres fidéles,
Dans les cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles ;
La plus affreuſe nuit ſuccéde au plus beau jour ;
La nature en gémit, & reconnaît l'Amour.

Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide.
L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le Roi dans ces bois ſombres
Suit cet aſtre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & paſſagére
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un Château, tranquile & ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendoit ſon pere,
Qui fidéle à ſes Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri ſuivi les étendarts.
D'Eſtrées étoit ſon nom ; la main de la nature (*d*)
De ſes aimables dons la combla ſans meſure :

(*d*) GABRIELLE D'ESTRE'ES, d'une ancienne Maiſon de Picardie, fille & petite-fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Ducheſſe de Beaufort, &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il ſe déroboit quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en Payſan, paſſa au travers des Gardes

Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante & moins belle, à Tharſe on vit paraître,
Celle qui des Romains avoit dompté le Maître, (e)
Lorſque les habitans des rives du Cydnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entroit dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.
Semblable en ſon printemps à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre ;
Il paraît ſans flambeau, ſans fléches, ſans carquois ;
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.

ennemies, & arriva chez elle, non ſans courir riſque d'être pris.

On peut voir ces détails dans L'HISTOIRE DES AMOURS DU GRAND ALCANDRE, écrite par une Princeſſe de Conty.

(e) CLE'OPATRE allant à Tharſe, où Antoine l'avoit mandée, fit ce voyage ſur un vaiſſeau brillant d'or & orné des plus belles peintures ; les voiles étoient de pourpre, les cordages d'or & de ſoie. Cléopatre étoit habillée, comme on repréſentoit alors la Déeſſe Vénus ; ſes femmes repréſentoient les Nymphes & les Graces : la poupe & la proue étoient remplies des plus beaux enfans, déguiſés en Amours. Elle avançoit dans cet équipage ſur le fleuve Cydnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tharſe la prit pour la Déeſſe. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperduement amoureux. (PLUTARQUE.)

On a vû, lui dit-il, ſur la rive prochaine
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſoit dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un déſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſoit en la voyant ſi belle;
Que n'eſpéroit-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la nature;
L'or de ſes blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendoit plus aimable:
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les amours & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflâme les déſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirthes enlaſſés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t'on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.

On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les Amans fortunés pleins d'une douce yvreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé ; tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent qui court avant l'aurore
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiéte, & pouſſe des ſoupirs.
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux déſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui la Bergére oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pû faire d'Eſtrée?
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros, & l'Amour.

Quelquefois de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle.
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu premiére il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée.

Loin de lui cependant tous ſes Chefs étonnés
Se demandent leur Prince & reſtent conſternés.

Ils trembloient pour ſes jours. Hélas ! qui l'eût pû
croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire?
On le cherchoit en vain ; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſembloient déja vaincus.

Mais le Génie heureux qui préſide à la France
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphére,
Pour y trouver un ſage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay ; c'étoit pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez des peuples Payens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que philoſophe auſtére,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire.
Son exemple inſtruiſoit bien mieux que ſes diſcours ;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours ;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſouffle infecté,
N'altéra de ſon cœur l'auſtére pureté.

Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay conduit par la ſageſſe,
Part & vole en ces lieux, où la douce moleſſe
Retenoit dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colére,
A côté de Mornay la ſageſſe ſévére;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur;
Mais Mornay mépriſoit ſa colére & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ces lieux le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un mirthe amoureux, azile du myſtére,
D'Eſtrée à ſon Amant prodiguoit ſes appâs;
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altéroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des Amans.
Ils ſentoient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,

Ces

Ces tranſports, ces fureurs qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres plaiſirs dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmoient ce Héros:
L'un tenoit ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des humains.

La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe;
Sa fiére activité ménage ces inſtans.
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens.
Et tandis que Bourbon ſe repoſe & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.

Enfin dans ces jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître; il le voit & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignoient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même & ſes regards baiſſés
Se font entendre au Prince & s'expliquent aſſés.
Sur ce viſage auſtére où régnoit la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin.
Cher ami, dit le Roi, ne crain point ma colére;
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Vien, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi.
Je t'ai vû, ç'en eſt fait, & tu me rends à moi.

Je reprens ma vertu que l'amour m'a ravie.
De ce honteux repos fuyons l'ignominie.
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre eſt déſormais ma plus grande victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire;
Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut ſon Maître.
C'eſt vous, s'écria-t'il, que je revois paraître;
Vous, de la France entiére auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même & Roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre,
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.

Il dit: le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux;
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs, il en verſoit encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part: en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts.
L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs.
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enléve à ſon Empire une Nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.

Il la prend dans ſes bras ; & bien-tôt cette Amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupiére mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rappelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.

Mornay, toujours ſévére & toujours inflexible,
Entraînoit cependant ſon Maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colére & ſa honte.

ARGUMENT

DU DIXIÉME CHANT.

RETOUR du Roi à ſon Armée. Il recommence le Siége. Combat ſingulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiége. Le Ciel récompenſe enfin ſes vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

TAYLOR INST.
OXFORD

Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noel le Mire 1764.*

LA HENRIADE.

CHANT DIXIÉME.

CES momens dangereux perdus dans la moleſſe,
Avoient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enyvré.
Leur eſpoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendarts.
Le Héros reparut aux pieds de ces remparts,
De ces mêmes remparts où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'Ange de la France appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur & ſuſpendit ſes coups.

Déja le camp du Roi jette des cris de joie,
D'un œil d'impatience il dévoroit ſa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étoient tous raſſemblés;
Là, d'Aumale ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenoit fiérement ce langage intrépide :
» Nous n'avons point encore appris à nous cacher;
» L'ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher;
» C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
» Je connais des Français la fougue impétueuſe.
» L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu,
» Le Français qu'on attaque eſt à demi-vaincu.
» Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles.
» J'attens tout de nous ſeuls & rien de nos murailles.
» Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
» Peuples qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos rem-
» parts.

Il ſe tut à ces mots : les Ligueurs en ſilence
Sembloient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
» Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
» Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
» Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir,
» Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte.
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte.
Il s'avance : un Hérault, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,

Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend ; ennemis paraiſſez.

Tous les Chefs à ces mots d'un beau zéle pouſſez,
Vouloient contre d'Aumale eſſayer leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illuſtre avantage ;
Tous avoient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence.
Combats pour ton pays, pour ton Prince & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros à ces mots lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit : le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale avec impatience
Attendoit qu'à ſes yeux un combattant parut.
Le peuple de Paris aux remparts accourut.
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangerent.
Sur les deux combattans tous les yeux s'attacherent.
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitoit ſa valeur.

Cependant ſur Paris s'élevoit un nuage
Qui ſembloit apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des Enfers,

Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enyvrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs.
Aux remparts de la Ville, ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiére,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carriére,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenoit d'une main cette olive ſacrée,
Ce préſage charmant d'une paix déſirée;
Dans l'autre étinceloit ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive, interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe infléxible;
Ainſi de ſon autel teint du ſang des humains,
Tomba ce fier *Dagon*, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du Dieu des Dieux en ſon Temple apportée
A ſes yeux éblouis l'Arche fut préſentée.

Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer & les Cieux,
Sur ce combat illuſtre avoient fixé les yeux.

Bien-tôt les deux Guerriers entrent dans la carriére.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriére ;
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier ;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûe, aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée ; & ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Deſcend, juge ſa cauſe & combats avec moi ;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice,
J'attend peu de moi-même & tout de ta juſtice.
D'Aumale répondit : J'attens tout de mon bras ;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
Tranquile au haut du Ciel, il nous laiſſe à nous-mêmes ;
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit, & d'un regard enflâmé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.

Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pû jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés & parés à l'inſtant.

Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite ;
L'autre d'un pas léger ſe détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir,
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir ;
On ſe plaît à les voir s'obſerver, & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du ſoleil la lumiére éclatante
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne eſt plus adroit & moins impétueux.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colére,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur ;
Bien-tôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne qui l'obſerve apperçoit ſa faibleſſe ;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent.
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
» De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé ;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre régne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,

Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe léve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.

Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris, (a)
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple, interdit, égaré.
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots, & retiennent leur plainte;
Tout ſe tait & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bien-tôt de ce ſilence augmenta la terreur.

(a) Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denis, & ſa mort affaiblit beaucoup le Parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction; mais ces combats ſinguliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un célébre derriére les Chartreux, entre le Sieur de Mativaux, qui tenoit pour les Royaliſtes, & le Sieur Claude de Marolles, qui tenoit pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat de Henri III. mais ce fut Marolles qui fut le vainqueur.

Les cris des Aſſiégeans juſqu'au Ciel s'élevérent.
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'aſſemblérent.
Ils demandoient l'aſſaut. Le Roi dans ce moment
Modéra ſon courage & leur emportement.
Il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate Patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes ſujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls vouloient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace.
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir,
Il laiſſe à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes, (*b*)
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreroient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendroit à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux-zéle, hélas! qui ne ſauroit céder,
Enſeigne à tout ſouffrir comme à tout hazarder.

Les mutins qu'épargnoit cette main vengereſſe
Prenoient d'un Roi clément la vertu pour faibleſſe.
Et fiers de ſes bontés, oublians ſa valeur,
Ils défioient leur Maître, ils bravoient leur vainqueur.
Ils oſoient inſulter à ſa vengeance oiſive.

Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive,

(*b*) Henri IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille hommes.

Ceſſérent d'apporter dans ce vaſte ſéjour
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort qui marchoit après elle,
Alors on entendit des hurlemens affreux.
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante & la voix affaiblie,
Demandoient vainement le ſoutien de leur vie.
Bien-tôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'étoit plus ces jeux, ces feſtins & ces fêtes,
Où de mirthe & de roſes ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi des plaiſirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la moleſſe,
De leur goût dédaigneux irritoient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés & la mort dans les yeux,
Périſſans de miſére au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entiére.
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſiére,
Se diſputoient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageans la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.

Que n'oſent point tenter les extrêmes miſéres !
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs peres.
Ce déteſtable mets avança leur trépas ; (c)
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſéres publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des autels, (d)
Du Dieu qu'ils offenſoient atteſtant la ſouffrance,
Alloient par-tout du peuple animer la conſtance.
Aux uns à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvroient déja les Cieux.
Aux autres, ils montroient d'un coup-d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un Prince hérétique,
Paris bien-tôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas ! ces vains appas, ces promeſſes ſtériles,
Charmoient ces malheureux, à tromper trop faciles ;
Par les Prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contens, ils mouroient à leurs piés ;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'Etrangers la Ville étoit remplie ;

(c) Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts : conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers de perſonnes ; ſur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. Ces Aſſiégés n'auroient pas oſé manger la chair de leurs Compatriotes qui venoient d'être tués, mais ils mangeoient volontiers les os.

(d) On fit la viſite, dit Mezerai, dans les logis des Eccléſiaſtiques & dans les Couvents, qui ſe trouverent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Tigres que nos Ayeux nourriſſoient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étoient venus des campagnes Belgiques;
Les autres des rochers & des monts Helvétiques;
Barbares, dont la guerre eſt l'unique métier, (e)
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes,
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir d'une main adultére,
Une fille éplorée à ſa tremblante mere;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, grand Dieu! faut-il à la memoire (f)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire!
Une femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtoit, prêt à périr comme elle;

(e) Les Suiſſes qui étoient dans Paris à la ſolde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Hiſtoriens du tems; c'eſt ſur eux ſeuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non ſur leur Nation, pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables Nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

(f) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les Mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivérent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras :
Son enfance, ſa voix, ſa miſére, & ſes charmes,
A ſa mere en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié.
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte ; & d'une voix tremblante
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les Tyrans ou la faim l'auroient bien-tôt ravie:
Et pourquoi vivrois-tu? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſére ;
Rend-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mere;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils, ſa main déſeſpérée,
Enfonce en frémiſſant le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie.

A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils ; oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mere & le fils vous ſervent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur à mes yeux ſemble vous glacer tous ?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés.
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte ;
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte ;
Et le peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levoit les mains au Ciel & demandoit la mort.

Juſqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent ;
Sur ce peuple infidéle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t'il, Dieu qui lis dans les cœurs ;
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains ;
Tu le ſais, je tendois les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes ;

Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands,
A la néceſſité, l'excuſe des Tyrans;
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la miſére;
Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le pere.
Je le ſuis; c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même;
Dûſſai-je en le ſauvant perdre mon diadême;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis.
Et ſi trop de pitié me coute mon Empire,
Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire:
» Henri, de ſes ſujets ennemi généreux,
» Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux.

Il dit, & dans l'inſtant il veut que ſon armée (*g*)
Approche ſans éclat de la Ville affamée;
Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent.
Les murs en ce moment de peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignoit jadis que des Royaumes ſombres
Les Mages à leur gré faiſoient ſortir les ombres;

(*g*) HENRI IV. fut ſi bon, qu'il permettoit à ſes Officiers d'envoyer, comme le dit Mezeray, des rafraîchiſſemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les Soldats en faiſoient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avoit de plus la générosité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe préſentoient: par-là il arriva effectivement que les Aſſiégeans nourrirent les Aſſiégés.

Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelloit les enfers & les mânes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſembloient incroyables.
Ils voyoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances, qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, diſoient-ils, ces monſtres ſi cruels?
Eſt-ce là ce Tyran ſi terrible aux mortels;
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant, c'eſt la brillante image.
C'eſt un Roi bienfaiſant, le modéle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance!
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours qu'il nous a conſervés.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours!
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumoient la France,

Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abattu.
» Combattans ſans courage & Chrétiens ſans vertu,
» A quel indigne appas vous laiſſez-vous ſéduire?
» Ne connaiſſez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la
» couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous par-
» donne.
» Dans ſa coupable Secte il veut nous réunir.
» De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.
» Sauvons nos Temples ſaints de ſon culte héré-
» tique.
C'eſt ainſi qu'ils parloient; & leur voix fanatique,
Maîtreſſe du vil peuple & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faiſoit taire la voix,
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accuſoient en ſecret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis, qui du plus haut de la voute divine,
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit ſon fils.
Auſſi-tôt de ſon cœur il chaſſa les allarmes.
La foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes,
Et la douce eſpérance & l'amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems ſon trône inébranlable.
Le Ciel eſt ſous ſes pieds. De mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix
D'un torrent de plaiſirs enyvrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa Majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins
A qui de l'Univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des Puiſſances du ſiécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux, dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout Peuple eut ſes Tyrans.
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence.
Quelquefois ſa bonté favorable aux humains
Met le ſceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le Pere des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante:
» Pere de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois
» Honorent d'un regard les peuples & les Rois,

» Voi le peuple Français à ſon Prince rebele ;
» S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidele.
» Aveuglé par ſon zéle, il te déſobéit,
» Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
» Voi ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
» L'exemple, la terreur & l'amour de la terre ;
» Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
» Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
» Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
» A ſon Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage ?
» Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
» Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
» Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître ;
» Donne à l'Egliſe un Fils, donne à la France un
» Maître,
» Des Ligueurs obſtinés confond les vains projets,
» Rend les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets.
» Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
» Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.

L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlérent,
La terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblérent.
Le Roi qui dans le Ciel avoit mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſoit pour lui.

Soudain la vérité, ſi long-tems attendue,
Toujours chére aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi deſcend du haut des Cieux ;
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux ;

De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cédent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent;
Bien-tôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumiére immortelle.
Il avoue avec foi que la Religion
Eſt au-deſſus de l'homme & confond la raiſon.
Il reconnaît l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue;
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés, victime renaiſſante,
De ſes Elus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.
Son cœur obéiſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces Myſtéres ſaints dont ſon eſprit s'étonne.

Louis dans ce moment qui comble ſes ſouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix;
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois. (*h*)

(*h*) Ce blocus & cette famine de Paris, ont pour époque l'année 1590. & Henri IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 1593. mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivoit un Poëme & non une Hiſtoire.

Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les Prêtres ſont muets; les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnaît ſon vrai Roi, ſon vainqueur & ſon pere.

Dès-lors on admira ce régne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop-tôt terminé.
L'Eſpagnol en trembla. Juſtement déſarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juſte des Princes.

FIN DE LA HENRIADE.

VARIANTES.

VARIANTES
DE LA
HENRIADE.

AVERTISSEMENT.

ON donne ici les VARIANTES *qui ſe trouvent dans les différentes éditions de la* HENRIADE. *Elles ont été recueillies par Mr. l'Abbé Lenglet du Freſnoy, qui les fit imprimer en 1740. Il les mit à la ſuite de l'édition* in-4°. *dite de Londre, & y joignit des* REMARQUES. *Mr. de Voltaire en a ajouté depuis quelques-unes de lui, en réponſe à celles de Mr. l'Abbé Lenglet, où il paraît que cet Editeur s'eſt mépris.*

VARIANTES
DE LA
HENRIADE,
AVEC DES REMARQUES.

CHANT PREMIER.

LA premiére édition, donnée *in*-8°. en 1723, commence tout autrement que les autres. En voici les vers :

Je chante les combats & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui diſſipa la Ligue & fit trembler l'Ibére,
Qui fut de ſes ſujets le vainqueur & le pere,
Dans Paris ſubjugué fit adorer ſes Loix,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des Rois.

Muſe, raconte-moi quelle haine obſtinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos Ayeux, à leur perte courans,
Au plus juſte des Rois préféroient des Tyrans.

Valois régnoit encor, & ſes mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laiſſoient flotter les rênes ;
Les Loix étoient ſans force, & les droits confondus,
Ou pour en mieux parler, Valois ne régnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince, *&c.*

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni moins exact ; il eſt même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

N. B. Mr. l'Abbé Lenglet ſe trompe évidemment, de l'aveu de tous les gens de bon goût, qui ont préféré la noble ſimplicité des derniéres éditions à ce vers qui paraiſſoit trop recherché.

Qui força les Français à devenir heureux.

Page 2. vers 20.

Les Peuples à ſes pieds, &c.] Le Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna Jean de *Montluc*, Evêque de Valence, Ambaſſadeur de France en Pologne ; & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette Couronne : mais ayant appris en 1574. la mort de ſon frere, il ne tarda point à revenir en France.

Page 3. vers 3.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

La Note de l'édition de 1723. eſt très-étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curioſités hiſtoriques.

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

C'étoient eux qu'on appelloit les Mignons de Henri III. Saint-Luc, Livarot, Villequier, Duguaſt, & ſur-tout Quélus, eurent part auſſi & à ſa faveur & à

ſes débauches. Il eſt certain qu'il eut pour ce dernier une paſſion capable des plus grands excès. Dans ſa premiére jeuneſſe on lui avoit déja reproché ſes goûts; il avoit eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guiſe qu'il fit depuis tuer à Blois.

Le Docteur Boucher, dans ſon livre, *De juſta Henrici Tertii abdicatione*, oſe avancer que la haine de Henri III. pour le Cardinal de Guiſe, n'avoit d'autre fondement que les refus qu'il en avoit eſſuyés dans ſa jeuneſſe; mais ce conte reſſemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher eſt rempli.

Henri III. mêloit avec ces Mignons la Religion à la débauche; il faiſoit avec eux des retraites, des pélerinages, & ſe donnoit la diſcipline. Il inſtitua la *Confrérie de la Mort*, ſoit pour la mort d'un de ſes Mignons, ſoit pour celle de la Princeſſe de Condé ſa Maîtreſſe. Les Capucins & les Minimes étoient les Directeurs des Confréres, parmi leſquels il admit quelques Bourgeois de Paris. Ces Confréres étoient vétus d'une robe d'étamine noire, avec un capuchon. Dans une autre Confrérie, toute contraire, qui étoit celle des *Pénitens Blancs*, il n'admit que ſes Courtiſans. Il étoit perſuadé, auſſi-bien que certains Théologiens de ſon tems, que ces momeries expioient les péchés d'habitude. On tient que les *Statuts de ces Confréres*, leurs habits, leurs régles, étoient des emblêmes de ſes amours, & que le Poëte Deſportes, Abbé de Tyron, l'un des plus fins courtiſans de ce tems-là, les avoit expliqués dans un livre qu'il jetta depuis au feu.

Henri III. vivoit d'ailleurs dans la moleſſe & dans

l'afféterie d'une femme coquette; il couchoit avec des gants d'une peau particuliére, pour conſerver la beauté de ſes mains, qu'il avoit effectivement plus belles que toutes les femmes de ſa Cour; il mettoit ſur ſon viſage une pâte préparée, & une eſpéce de maſque par-deſſus: c'eſt ainſi qu'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonſtancie les moindres détails ſur ſon coucher, ſur ſon lever, & ſur ſes habillemens. Il avoit une exactitude ſcrupuleuſe ſur la propreté dans la parure: il étoit ſi attaché à ces petiteſſes, qu'il chaſſa un jour le Duc d'Eſpernon de ſa préſence, parce qu'il s'étoit préſenté devant lui ſans eſcarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, Baron d'Ampus, dont il eſt ici queſtion, étoit l'un des Mignons pour qui Henri III. eut le plus de faibleſſe. C'étoit un jeune homme d'un grand courage & d'une grande eſpérance; il avoit fait de fort belles actions au ſiége d'Iſſoire, où il avoit eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſſoit encore aſſez de charmes pour être infiniment du goût du Roi. On le comparait à la Princeſſe d'Eboli, qui étant borgne comme lui, étoit dans le même-tems Maîtreſſe de Philippe II. Roi d'Eſpagne. On dit que ce fut pour cette Princeſſe, & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers, renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos;
Parve puer lumen, quod habes, concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27. d'Avril 1578. en ſervant Quélus dans ſa querelle.

Paul Stuart de Cauſſade de Saint-Maigrin, Gentilhomme d'auprès de Bourdeaux, fut aimé de Henri III. autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une maniére auſſi tragique; il fut aſſaſſiné le 21. Juillet de la même année, dans la rue Saint-Honoré, ſur les onze heures du ſoir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même Hôtel de Boiſſy, où étoient morts ſes deux amis, & il y mourut le lendemain de trente-quatre bleſſures qu'il avoit reçues la veille. Le Duc de Guiſe le balafré fut ſoupçonné de cet aſſaſſinat; parce que Saint-Maigrin s'étoit vanté d'avoir couché avec la Ducheſſe de Guiſe. Les Mémoires du tems rapportent que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les aſſaſſins à ſa barbe large & à ſa main faite en épaule de mouton.

Le Duc de Guiſe ne paſſoit pourtant point pour un homme trop ſévére ſur la conduite de ſa femme, & il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne, qui n'avoit jamais fait aucune action de lâcheté, ſe fût avili juſqu'à ſe mêler dans une troupe de vingt aſſaſſins pour tuer un ſeul homme.

Le Roi baiſa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort, les fit raſer, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de ſa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avoit attachées lui-même. Mr. de l'Etoile dit que ces trois Mignons moururent ſans aucune religion; Maugiron en blaſphémant; Quélus en diſant à tous momens : Ah! mon Roi, mon

Roi ! *ſans dire un ſeul mot de Jeſus-Chriſt ni de la Vierge.*

Ils furent enterrés à Saint Paul; le Roi leur fit élever dans cette Egliſe trois tombeaux de marbre, ſur leſquels étoient leurs figures à genoux. Leurs tombeaux furent chargés d'Epitaphes en proſe & en vers, en latin & en français; on y comparoit Maugiron à Horatius-Coclés & à Annibal, parce qu'il étoit borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces Epitaphes, quoiqu'elles ne ſe trouvent que dans les *Antiquités de Paris*, imprimées ſous le régne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces Monumens; ce qu'il y a de meilleur eſt l'Epitaphe de Quélus.

Non injuriam, ſed mortem patienter tulit.

Il ne put ſouffrir un outrage,
Et ſouffrit conſtamment la mort.
(*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 3. vers. 7.

Des Guiſes cependant.] C'étoient deux freres; l'un Henri Duc de Guiſe, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III. en 1588. l'autre étoit Louis de Lorraine Cardinal de Guiſe, tué à Blois auſſi-bien que ſon frere. Le Duc de Guiſe ſur-tout étoit le Chef de la Ligue, il contraignit Henri III. d'abandonner & le Louvre & Paris à la journée des Barricades. C'eſt ce qui eſt exprimé par le quatorziéme vers de cette page, *Du Louvre*, &c.

Page 3. vers 10.

De ſa faible puiſſance orgueilleuſe rivale.
Les Peuples aveuglés, vils eſclaves des Grands,
Perſécutoient leur Prince & ſuivoient des Tyrans.

L'édition de 1723. met :

De ſon faible pouvoir inſolente rivale.
Cent partis oppoſés du même orgueil épris,
De ſon Trône à ſes yeux diſputoient les débris.

Page 4. vers 3.

Et le Peuple & l'Egliſe, &c.] Ce vers, & les quinze ſuivans, ne ſont pas ainſi dans les éditions, ſoit de 1723, ſoit de 1737, ſoit des ſuivantes. Voici ce qu'on trouve dans la premiére :

Troublant tout dans Paris, & du haut de ſes tours
De Rome & de l'Eſpagne appellant les ſecours ;
De l'autre paraiſſoient les ſoutiens de la France,
Diviſés par leur Secte, unis par la vengeance.
Henri de leurs deſſeins étoit l'ame & l'appui,
Leurs cœurs impatiens voloient tous après lui.
On eût dit que l'armée à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſoit qu'un Chef & n'avoit qu'une Egliſe.
Vous le vouliez ainſi, grand Dieu, dont les deſſeins
Par de ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des Ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinoient aux Bourbons l'Empire de la France.
Déja les deux Partis, *&c.*

Page 6. vers 9.

Des Anglais en ſecret, gagnez l'illuſtre Reine.

L'édition de 1723. avoit mis :

Des Anglais en ſecret, allez fléchir la Reine.

Mais l'édition de Londre a parlé plus exactement ; il s'agiſſoit de gagner Elizabeth en faveur des deux Rois, & non pas de la *fléchir*, parce qu'elle n'avoit aucun ſujet de mécontentement de la part de ces Princes.

Ibid. vers 16.

Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.

Au lieu que l'édition de 1723. met :

Et qui peut me venger, eſt Français à mes yeux.

Mais la différence eſt peu conſidérable.

Ibid. vers 21.

Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défenſe, & m'y leve une armée.

Ces deux Vers ſont autrement dans l'édition de 1723. les voici :

L'Angleterre vous aime, & votre renommée
Sur vos pas en ces lieux conduira ſon armée.

On trouve dans l'édition de 1723. ces quatre Vers ſupprimés dans les autres éditions.

Les momens nous ſont chers, & le vent nous ſeconde,
Allez, qu'à mes deſſeins votre zéle réponde ;
Partez, je vous attens pour ſignaler mes coups ;
Qui veut vaincre & régner, ne combat point ſans vous.
Il dit, & le Héros, *&c.*

Mais ces Vers, quoique beaux, faiſoient languir l'action, & l'Auteur a bien fait de les ſupprimer, même pour d'autres raiſons.

Page 7. Vers 19.

Déja des Neuſtriens, &c.] Voici de quelle maniére

ce Vers, & les ſept qui ſuivent, ſont mis dans l'édition de 1723.

Déja des Neuſtriens il franchit la campagne,
De tous ſes Favoris Sully ſeul l'accompagne;
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide Soldat, Courtiſan vertueux,
Dans les plus grands emplois ſignalant ſa prudence,
Servit également & ſon Maître & la France.
Heureux, ſi mieux inſtruit de la divine Loi,
Il eut fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon Roi.
A travers deux rochers, *&c.*

Comme le nom de Mr. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723. Mr. de Voltaire y avoit joint une Remarque fort curieuſe ſur ce Seigneur, que je mettrai ici, pour ne rien omettre de ce qui ſe trouve dans les éditions différentes de ce beau Poëme.

On a choiſi, dit Mr. de Voltaire, le Duc de Sully, parce qu'il étoit de la Religion Prétendue-Réformée, qu'il fut toujours inſéparablement attaché à ſa Religion & à ſon Maître, & que depuis même il alla Ambaſſadeur en Angleterre. Il nâquit à Roſny en 1559. & mourut à Villebon en 1641. Ainſi il avoit vû Henri II. & Louis XIV. Il fût Grand-Voyer & Grand-Maître de l'Artillerie, Grand-Maître des Ports de France, Sur-Intendant des Finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le Bâton de Maréchal comme une marque de diſgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, que la Reine Régente lui ôta en 1614. Il étoit très-brave homme de guerre, & encore meilleur Miniſtre, incapable

de tromper le Roi ; & d'être trompé par les Financiers. Il fut inflexible pour les Courtiſans, dont l'avidité eſt inſatiable, & qui trouvoient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appelloient le *Négatif*, & l'on diſoit que le mot de *oui* n'étoit jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévére, il ne plût jamais qu'à ſon Maître ; & le moment de la mort de Henri IV. fut celui de ſa diſgrace. Le Roi Louis XIII. le fit revenir à la Cour quelques années après, pour lui demander ſes avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes Courtiſans qui gouvernoient Louis XIII. voulurent, ſelon l'uſage, donner des ridicules à ce vieux Miniſtre, qui reparaiſſoit dans une jeune Cour, avec des habits & des airs de mode paſſés depuis long tems. Le Duc de Sully qui s'en apperçut, dit au Roi : » Sire, quand » le Roi votre pere, de glorieuſe mémoire, me faiſoit l'honneur de me conſulter, nous ne commençions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût » fait paſſer dans l'antichambre les Baladins & les » Boufons de la Cour.

Il compoſa dans la ſolitude de Sully des Mémoires, dans leſquels régne un air d'honnête-homme, avec un ſtile naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de ſa façon, qui ne valent pas plus que ſa proſe. Voici ceux qu'il compoſa en ſe retirant de la Cour, ſous la Régence de Marie de Médicis.

Adieu maiſons, châteaux, armes, canons du Roi,
Adieu conſeils, tréſors dépoſés à ma foi,

Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court,
Adieu les amitiés & les amis de Cour, *&c.*

Il ne voulut jamais changer de Religion ; cependant il fut des premiers à conſeiller à Henri IV. d'aller à la Meſſe.

Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calviniſme, il lui répondit : » Je me ferai Ca» tholique, quand vous aurez ſupprimé l'Evangile ; » car il eſt ſi contraire à l'Egliſe Romaine, que je ne » peux pas croire que l'un & l'autre aient été inſpi» rés par le même eſprit.

Le Pape lui écrivit un jour une Lettre remplie de louanges ſur la ſageſſe de ſon Miniſtére. Le Pape finiſſoit ſa Lettre comme un bon Paſteur, par prier Dieu qu'il ramenât ſa brebis égarée, & conjuroit le Duc de Sully de ſe ſervir de ſes lumiéres pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui répondit ſur le même ton ; il l'aſſura qu'il prioit Dieu tous les jours pour la converſion de Sa Sainteté. Cette Lettre eſt dans ſes Mémoires. (*Tiré de l'édition de* 1723.) Mais la ſubſtitution du nom de Mornay que le Poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'Auteur d'y mettre une autre Remarque, qu'on trouve dans les Notes au bas des pages.

Page 8. Vers 15.

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre, &c.

Voici comme l'édition de 1723. met ce vers, & les ſuivans :

On léve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre,
On aborde bien-tôt les champs de l'Angleterre.
Henri court au rivage, & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des Cieux.
Sous de ruſtiques toîts, les laboureurs tranquiles
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des Soldats inhumains
Ravagent ces beaux champs, cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux comblant leur eſpérance,
Amene les plaiſirs, enfans de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un régne auſſi doux fleurir les juſtes loix!
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre,
Une femme a fermé les portes de la guerre,
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur!
En achevant ces mots, il découvre un bocage
Dont un léger zéphir agitoit le feuillage,
Flore étaloit au loin ſes plus vives couleurs:
Une onde tranſparente y fuit entre les fleurs;
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure, &c.

Il y a pluſieurs obſervations à faire ſur cet endroit. La premiére, que le Poëte dans l'édition de 1723. met en Angleterre une ſcéne que dans les autres éditions il place dans l'Iſle de Gerſey. La ſeconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du Vieillard, il feint que ſon Héros eſt battu par la tempête, qui eſt ici très-bien décrite. Ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'Iſle de Gerſey. La troiſiéme Remarque, eſt qu'il place ci-après ſix beaux vers au ſujet de l'Angleterre & d'Elizabeth. Celui-ci:

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français.

Et les cinq qui ſuivent. Il écrit Français par un a,

& a grande raiſon, parce qu'il écrit comme on parle.

Page 12. Vers 26.

Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.

Ce qui donne plus de confiance & de vivacité au diſcours du Vieillard, que ce Vers des anciennes éditions :

Et que qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.

Page 13. Vers 5.

Il quitte avec regret.] Il y avoit dans les premiéres éditions :

Il embraſſe en pleurant ce Vieillard vertueux.
Il s'éloigne à regret de ces paiſibles lieux.
Il avance, il arrive à la Cité fameuſe
Qu'arroſe de ſes eaux la Tamiſe orgueilleuſe.

L'édition de Londres, & celle-ci, ſont ici plus amples de vingt-deux Vers.

Ibid. Vers 19.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723. la rencontre du Vieillard ſe fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle ſe fait dans l'Iſle de Gerſey ; & voici la Note de Mr. de Voltaire ſur cet endroit dans ſon édition de 1723. qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV. en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cette Epiſode, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainſi le menſonge à la vérité dans une hiſtoire ſi récente ;

que les Savans dans l'hiſtoire de France en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur ; que ſi les fictions ont droit d'entrer dans un Poëme Epique, il faut que le Lecteur les reconnaiſſe aiſément pour telles ; que quand on perſonifie les paſſions, que l'on peint la Politique & la Diſcorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV. &c. perſonne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorſque l'on voit Henri IV. paſſer la mer pour demander du ſecours à une Princeſſe de ſa Religion, on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot, une telle Epiſode doit être moins regardée comme une imagination de Poëte, que comme un menſonge d'Hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire, peuvent oppoſer à ces raiſons, que non-ſeulement il eſt permis à un Poëte d'altérer l'hiſtoire dans les faits qui ne ſont pas des faits principaux ; mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement diſpoſé par le hazard, qu'on pût en faire un Poëme Epique ſans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le Poëme que dans la Tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changemens ; car ſi l'on étoit trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberoit dans le défaut de Lucain, qui a fait une Gazette en vers, au lieu d'un Poëme Epique. A la vérité, il ſeroit ridicule de tranſporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de

placer

placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la Saint Barthélemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrettement Henri IV. en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des événemens hiſtoriques. Les mêmes Lecteurs, qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeroient point étonnés qu'on le fit aller en Guyenne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla peut-être jamais; s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivoit trois cens ans après lui, on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble Henri IV. & la Reine Elizabeth, qui s'eſtimoient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand deſir de ſe voir. Virgile, dira-t'on, parloit d'un tems très-éloigné. Il eſt vrai; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étoient dans l'Antiquité, étoient fort connus. L'Iliade & l'hiſtoire de Carthage étoient auſſi familiéres aux Romains, que nous le ſont les hiſtoires les plus récentes : il eſt auſſi permis à un Poëte Français de tromper le Lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cens ans. Enfin ce mêlange de l'Hiſtoire & de la Fable eſt une régle établie & ſuivie, non-ſeulement dans tous les Poëtes, mais dans tous les Romans. Ils ſont remplis d'avantures, qui à la vérité ne ſont pas rapportées dans l'hiſtoire, mais qui ne ſont pas démenties par elle. Il ſuffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems où l'hiſtoire ne donne point à ce Prince

d'autres occupations. Or il eſt certain qu'après la mort des Guiſes Henri a pu faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, & qui peut aiſément être de huit. D'ailleurs cette Epiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la Reine Elizabeth envoya effectivement ſix mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais ; de plus, il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV. le Héros du Poëme, qui puiſſe conter dignement l'hiſtoire de la Cour de France, & qu'il n'y a guéres qu'Elizabeth qui puiſſe l'entendre. Enfin, il s'agit de ſavoir ſi les choſes que ſe diſent Henri IV. & la Reine Elizabeth, ſont aſſez bonnes pour excuſer cette fiction dans l'eſprit de ceux qui la condamnent & pour autoriſer ceux qui l'approuvent.

Page 13. Vers 25.

Une femme, &c.] Ce vers & le ſuivant, ſont mis ainſi dans l'édition de 1723.

Une femme à ſes pieds enchaînant les revers,
De l'éclat de ſon régne étonnoit l'Univers.

Le nouveau texte eſt beaucoup mieux, parce qu'on a toujours dit *enchaîner les deſtins*, & l'on ne dit pas *enchaîner les revers* : on les évite, on les ſurmonte ; mais on ne les enchaîne pas.

Page 14. Vers premier.

Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompté.

Ce vers, dans l'édition de 1723. eſt précédé de ces quatre ; ſavoir :

Là, des Rois d'Albion eſt l'antique ſéjour.
Elizabeth alors y raſſembloit ſa Cour.

L'Univers la reſpecte, & le Ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette Iſle allarmée,
Pour faire aimer ſon joug à ce peuple indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.

Ibid. Vers 11.

Aux murs de Weſtminſter.] C'étoit anciennement une Abbaye, & une Ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un Chapitre de Chanoines. C'eſt dans cette Ville que s'aſſemble le Parlement d'Angleterre. Il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs du Royaume, ou des Seigneurs, & le conſentement du Roi pour former une Loi. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.)

Ibid. Vers 21.

Ah ! s'écria Bourbon, &c.] Nous avons dit ci-deſſus dans la Note, que ces ſix vers ont été placés très-à-propos en cet endroit.

Page 15. Vers 3.

Cependant il arrive à cette Ville immenſe, &c.

Ce vers, & les ſuivans, ſont ainſi conçus dans l'édition de 1723.

Il avance, il arrive à la Cité fameuſe,
Qu'arroſe de ſes eaux la Tamiſe orgueilleuſe.
Là, des Rois d'Albion eſt l'antique ſéjour.
Elizabeth alors y raſſembloit ſa Cour.
L'Univers la reſpecte, & le Ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette Iſle allarmée, &c.

Ibid. Vers 5.

Il apperçoit la Tour.] La Tour de Londres eſt un

vaſte bâtiment, flanqué de pluſieurs tours, bâti ſur les bords de la Tamiſe par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & depuis Roi d'Angleterre. C'eſt dans ce vieux Château qu'eſt l'Arcenal, la Garde des Archives de la Couronne, la Monnoie, & même la priſon des Criminels d'Etat. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*)

Ibid. Vers 7.

Suivi de Mornay ſeul, &c.] L'édition de 1723. met ainſi ce vers & les ſuivans.

Le Héros en ſecret eſt conduit chez la Reine;
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'améne,
Et juſqu'à la priére humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois, *&c.*

Page 16. Vers premier.

Mais il employa trop l'artifice & la feinte, &c.

Ce vers, & les trois qui ſuivent, ſe trouvent ainſi dans l'édition de 1723.

Mais n'employant jamais que ſa ruſe & la feinte,
Il fut mon ennemi, par faibleſſe & par crainte:
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger;
Le bras qui l'a puni, ſaura le protéger.

Mais ces vers ſont moins bien que dans l'édition deLond res & dans la nôtre; il ne convient point à un Roi de punir un autre Roi. C'eſt le punir que de le vaincre; & l'Auteur a ſagement fait d'ôter le mot de *puni*, du premier endroit où il étoit.

Ibid. Vers 8.

La querelle des Rois.] Après ce vers, on trouve dans l'édition de 1723. les huit vers ſuivans, dont les quatre premiers ſont aſſez peu épiques. Les quatre derniers ont été tranſportés au troiſiéme Chant.

La Reine accorda tout à ſa noble priére.
De Mars à ſes Sujets elle ouvre la barriére;
Mille jeunes Héros vont bien-tôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers & chercher les combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance,
Vingt fois de l'Eſpagnol confondit la prudence,
Et qui ne croyoit pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis ſa main.

Mais l'Auteur a eu raiſon de ſupprimer les quatre premiers vers. *Sa noble priére* du premier vers n'a rien de fort élevé. Le caractére du Comte d'Eſſex n'y eſt pas fidélement rapporté. Dans les deux ans qu'il fut dans les Pays-Bas pour ſecourir les Etats-Généraux contre Philippe II. Roi d'Eſpagne, il s'y comporta très-médiocrement; juſques-là même que les Hollandais furent obligés de prier Elizabeth de rappeller ce Comte, quoique favori de la Reine.

N. B. Dans cette Note, M. l'Abbé Lenglet ſe trompe ſur le Comte d'Eſſex. Il ne ſe comporta qu'avec trop de vigueur & non de médiocrité, puiſqu'il voulut s'aſſurer de quelques Villes.

Page 16. Vers 23.

Peignez-moi vos malheurs, &c.] Au lieu de ces deux vers, on lit dans l'édition de 1723. les deux ſuivans.

Et je crois mériter que ſans déguiſemens,
Vous m'inſtruiſiez ici de vos vrais ſentimens.

Ce qui étoit dire à Henri IV. Prenez garde de me mentir ; compliment qu'il ne convenoit pas qu'Elizabeth fît à un Roi qu'elle eſtimoit.

N. B. Mr. l'Abbé Lenglet ſe trompe, c'étoit dire : N'écoutez pas trop votre modeſtie & votre modération.

Page 17. Vers 5.

Un autre en vous parlant, pourrait avec adreſſe.

Il y avoit auparavant :

Sur-tout en écoutant ces triſtes avantures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures, *&c.*

L'Auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvoient être dures pour les Rois de France, ne l'étoient pas pour la Reine Elizabeth.

CHANT SECOND.

Page 19. Vers 5.

JE ne décide point, &c,] Quelques Lecteurs peu attentifs, pourront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, & de leur faire conſidérer que les mêmes paroles, qui ſeroient une impiété dans la bouche d'un Catholique, ſont très-ſéantes dans celle d'un Roi de Navarre. Il étoit alors Calviniſte; beaucoup de nos Hiſtoriens mêmes nous le peignent flottant entre les deux Religions; & certainement s'il ne jugeoit de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devoit ſe défier des deux cultes, qui n'étoient ſoutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce Poëme pour un homme de bien, qui cherche de bonne foi à s'éclaircir; par-là on ſatisfait à l'obligation de tout Ecrivain, qui doit être moral & inſtructif. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 24. Vers premier.

Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé. Il étoit Huguenot & ſa femme Catholique. Ils changerent tous deux de Religion preſqu'en même-tems,

Jeanne d'Albret fut depuis Huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans ſa Catholicité, juſques-là même qu'on douta dans quelle Religion il mourut. Il porta les armes contre les Proteſtans, qu'il aimoit, & ſervit Catherine de Médicis, qu'il déteſtoit.

Il ſongea à la Régence après la mort de François II. La Reine-Mere l'envoya chercher : » Je ſai, » lui dit-elle, que vous prétendez au Gouvernement ; » je veux que vous me le cédiez tout-à-l'heure par » un écrit de votre main, & que vous vous engagiez » à me remettre la Régence ſi les Etats vous la défé- » rent. " Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandoit, & ſigna ainſi ſon deshonneur. C'eſt à cette occaſion que l'on fit ces vers, que j'ai lûs dans les manuſcrits de Mr. le Premier-Preſident de Meſmes.

Marc-Antoine, qui pouvoit être
Le plus grand Seigneur & le Maître
De ſon pays, s'oublia tant,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une Roine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe, un nombre infini de Gentilshommes vinrent offrir leurs ſervices & leurs vies à Antoine de Navarre ; il ſe mit à leur tête ; mais il les congédia bien-tôt, en leur promettant de demander grace pour eux. » Songez ſeu- » lement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux » Capitaine, la nôtre eſt au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans d'un coup d'arquebuſe, reçu dans l'épaule gauche au ſiége de Rouen, où il commandoit. Sa mort arriva le 17. Novembre 1562. le trente-cinquiéme jour de ſa bleſſure. L'incertitude qu'il avoit eue pendant ſa vie le troubla dans ſes derniers momens; & quoiqu'il eût reçu ſes Sacremens ſelon l'uſage de l'Egliſe Romaine, on douta s'il ne mourut point Proteſtant. Il avoit reçu le coup mortel dans la tranchée, dans le tems qu'il piſſoit. Auſſi lui fit-on cette Epitaphe:

Ami Français, le Prince ici giſſant,
Vécut ſans gloire, & mourut en piſſant.

Il y en a une dans Mr. le Laboureur qui reſſemble à celle-là, & finit par le même hémiſtiche. Mr. Jurieu aſſure, que lorſque Louis Prince de Condé, étoit en priſon à Orléans, le Roi de Navarre ſon frere alloit ſolliciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevoit aſſis & couvert le Roi de Navarre, qui lui parloit debout & nue tête. Je ne ſai où Mr. Jurieu a pû déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 24. Vers 6.

Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frere.

La remarque de l'édition de 1723. eſt trop curieuſe pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frere d'Antoine Roi de Navarre, le ſeptiéme & dernier des enfans de Charles de Bourbon Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur & pour la gloire

de leur Patrie. Il fut long-tems le Chef des Réformés, & mourut, comme l'on ſait, à Jarnac. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchoit aux ennemis, le cheval du Comte de la Rochefoucault ſon beaufrere, lui donna un coup de pied qui lui caſſa la jambe. Ce Prince, ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux Gentilshommes qui l'accompagnoient : » Apprenez, leur dit-il, que les che-» vaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans » une armée. " Un moment après il leur dit : » Avec » un bras en écharpe & une jambe caſſée, le Prince de » Condé ne craint point de donner la bataille, puiſ-» que vous le ſuivez, " & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le Prince ſe fut rendu priſonnier à *Dargence* dans cette bataille, arriva un très-honnête & très-brave Gentilhomme nommé Monteſquiou, qui ayant demandé qui c'étoit, comme on lui dit que c'étoit Mr. le Prince de Condé : *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de piſtolet dans la tête. Ce Prince étoit boſſu & petit ; & cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce Vaudeville :

Ce petit homme tant joli,
Toujours cauſe & toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne,
Dieu gard' de mal ce petit homme.

La Maréchale de Saint-André ſe ruina pour lui, & lui donna entr'autres préſens la Terre de Vallery, qui depuis eſt devenue la ſépulture des Princes de la Maiſon de Condé.

Jamais Général ne fut plus aimé de ſes Soldats ; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquoit d'argent pour ſes troupes, & ſur-tout pour les Réitres qui étoient venus à ſon ſecours, & qui menaçoient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payoit point, de payer elle-même l'armée auxiliaire ; & ce qui ne pouvoit jamais arriver que dans une guerre de Religion, & ſous un Général tel que lui, toute ſon armée ſe cottiſa, juſqu'au moindre Goujat.

Il fut condamné ſous François II. à Orléans à perdre la tête ; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du Sang, qui ne pouvoit être jugé que par la Cour des Pairs, les Chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des Commiſſaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces Commiſſaires mêmes fuſſent tirés du Corps du Parlement. C'étoit Chriſtophe de Thou, depuis Premier-Préſident, & pere de l'Hiſtorien ; Barthélemi Faye, Jacques Viole, Conſeillers ; Bourdin, Procureur-Général, & du Tillet, Greffier ; qui tous, en acceptant cette Commiſſion, dérogeoient à leurs priviléges, & s'ôtoient par-là la liberté de reclamer leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occaſion, d'autres Juges que leurs Juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de Louis XII. & Ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même-tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour, dont on ſe ſervit pour perdre ce Prince, qui ſe nommoit Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le repréſentoit : il y avoit pour légende, *Louis XIII. Roi de France.* On fit tomber cette médaille entre les mains du Connétable de Montmorency, qui la montra tout en colére au Roi, perſuadé que le Prince de Condé l'avoit fait frapper. (*Tiré preſque tout de l'édition de* 1723.) Il eſt parlé de cette médaille dans *Brantôme* & dans *Vigneul de Marville.*

Ibid. Vers 12. & ſuiv.

O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déja mourant tomba ſous ta furie ;
J'ai vû porter le coup, j'ai vû trancher ſa vie.
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras,
Ne pût ni prévenir, ni venger ſon trépas.

Ces vers ſont beaux ; mais j'ai deux remarques à faire. La premiére eſt un doute, pour ſavoir ſi *Monteſquiou* n'eſt pas de quatre ſyllabes ; alors il y en auroit une de trop dans le vers. On peut néanmoins y ſuppléer, en mettant, *Cruel Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin.* L'autre remarque eſt ſur le troiſiéme vers. Dit-on, en Français, *tomba ſous ta furie ?* Tombe-t'on ſous la furie de quelqu'un ? Ne diroit-on pas mieux, *éprouva ta furie ;* parce qu'on dit bien éprouver la furie ou la colére de quelqu'un ?

N. B. L'Auteur des Remarques ſe trompe, *Monteſquiou* doit être de trois ſyllabes ; il faut s'en rapporter à l'Auteur du Poëme, qui a plus d'oreille que cet Editeur. On tombe

auſſi *ſous la furie*, ou bien il n'y a point de Poëſie. Il y avoit dans l'édition de 1723. ces deux vers ſeulement :

„ Hélas ! je pleure encore, & pleurerai toujours,
„ L'indigne aſſaſſinat qui termina ſes jours.

Page 25. Vers 3.

Coligny, de Condé le digne ſucceſſeur, &c.

Gaſpard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, & de Louiſe de Montmorenci, ſœur du Connétable, né à Châtillon le 16. Février 1516. Après la mort du Prince de Condé, il fut déclaré Chef du parti des Réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX. ſurent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX. & de Henri III. Il fut maſſacré le jour de la Saint Barthélemi ; c'étoit principalemenr à ce Seigneur qu'on en vouloit. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*) Mais je ne veux pas omettre ici la Remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques perſonnes ont reproché à l'Auteur de la Henriade d'avoir fait ſon Héros dans ce ſecond Chant, d'un Huguenot révolté contre ſon Roi, & accuſé par la voix publique de l'aſſaſſinat de François de Guiſe. Cette critique louable eſt fondée ſur l'obéiſſance au Souverain, qui doit faire le principal caractère d'un Héros Français : mais il faut conſidérer que c'eſt ici Henri IV. qui parle. Il avoit fait ſes premiéres campagnes ſous l'Amiral, qui lui avoit tenu lieu de pere ; il avoit été accoutumé à le reſpecter, & ne de-

voit ni ne pouvoit le ſoupçonner d'aucune action indigne d'un grand-homme, ſur-tout après la juſtification publique de Coligny, qui ne pouvoit point paraître douteuſe au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'étoit pas à ce Prince à regarder comme un crime dans l'Amiral, ſon union avec la Maiſon de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la Religion, ils étoient tous deux Proteſtans; & les Huguenots, dont Henri IV. étoit le Chef, regardoient l'Amiral comme un Martyr.

Page 27. Vers 11.

Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer ſon trépas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres Huguenots, mourut après cinq jours d'une fiévre maligne. Le tems de ſa mort, les maſſacres qui la ſuivirent, la crainte que ſon courage auroit pû donner à la Cour; enfin, ſa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés, chez un Parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine, & qui paſſoit pour un empoiſonneur public, tout cela fit croire qu'elle étoit morte de poiſon. On dit même que ce René ſe vanta de ſon crime, & oſa dire publiquement qu'il en préparoit autant à deux grands Seigneurs qui ne s'en doutoient pas. Mezeray, dans ſa grande Hiſtoire, ſemble favoriſer cette opinion, en diſant que les Chirurgiens qui ouvrirent le corps de la Reine, ne toucherent point à la tête, où l'on ſoupçonnoit que le poiſon avoit laiſſé des traces trop

trop viſibles. On n'a point voulu mettre ces ſoupçons dans la bouche de Henri IV. parce qu'il eſt juſte de ſe défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des Grands à des cauſes naturelles. Le peuple, ſans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince, ceux à qui cette mort eſt utile. On pouſſa la licence de ces ſoupçons juſqu'à accuſer Catherine de Médicis de la mort de ſes propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces Princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il eſt ici queſtion, ſoient morts empoiſonnés.

Il n'eſt pas vrai (comme le prétend Mezerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre; elle avoit recommandé expreſſément qu'on viſitât avec exactitude cette partie après ſa mort. Elle avoit été tourmentée toute ſa vie de grandes douleurs de tête, accompagnées de démangeaiſons, & avoit ordonné qu'on cherchât ſoigneuſement la cauſe de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ſes enfans, s'ils en étoient atteints. La *Chronologie Novennaire* rapporte formellement que Caillard ſon Médecin, & Deſnœuds ſon Chirurgien, diſſéquerent ſon cerveau, qu'ils trouverent très-ſain; qu'ils apperçurent ſeulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugerent être la cauſe des maux de tête dont la Reine s'étoit plainte; ils atteſterent d'ailleurs qu'elle étoit morte d'un abſcès formé dans la poitrine. Il eſt à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étoient Huguenots, & qu'apparemment ils auroient parlé de poiſon, s'ils y avoient

trouvé quelque vraiſemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la Cour : mais Deſnœuds, Chirurgien de Jeanne d'Albret, Huguenot paſſionné, écrivit depuis des libelles contre la Cour ; ce qu'il n'eût pas fait s'il ſe fût vendu à elle, & dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoiſonnée. De plus, il n'eſt pas croyable qu'une femme auſſi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commiſſion un miſérable Parfumeur, qui avoit, dit-on, l'inſolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret étoit née en 1530. de Henri d'Albret, Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, ſœur de François I. A l'âge de douze ans, Jeanne fut mariée à Guillaume, Duc de Cléves ; elle n'habita pas avec ſon mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après, par le Pape Paul III. & elle épouſa Antoine de Bourbon. Ce ſecond mariage contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux Prédicateurs de la Ligue, de dire publiquement dans leurs ſermons contre Henri IV. qu'il étoit bâtard. Mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guiſes, & entr'autres ce François de Guiſe, qu'on dit avoir été ſi bon Chrétien, abuſerent de la faibleſſe d'Antoine de Bourbon, au point de lui perſuader de répudier ſa femme, dont il avoit des enfans, pour épouſer leur niéce & ſe donner entiérement à eux. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à quarante-quatre ans, le 9. Juin 1572.

Mr. Bayle dans ſes Réponſes aux Queſtions d'un

Provincial, dit qu'on avoit vû de ſon tems en Hollande le fils d'un Miniſtre, nommé Goyon, qui paſſoit pour petit-fils de cette Reine. On prétendoit qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'étoit mariée en ſecret à un Gentilhomme nommé Goyon, dont elle avoit eu ce Miniſtre. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 30. Vers 12.

On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort.

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'aſſurent les Proteſtans. Mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels étoit l'hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traîna ſon corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa Cour à Montfaucon jouir de cet horrible ſpectacle. Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral ſentoit mauvais, il répondit comme Vitellius : *Le corps mort d'un ennemi ſent toujours bon.*

Le Parlement rendit un Arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que ſon corps, après avoir été traîné ſur une claye, ſeroit pendu en Gréve, ſes enfans déclarés Rôturiers, & incapables de poſſéder aucune Charge, ſa Maiſon de Châtillon ſur Loin raſée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on feroit une proceſſion le jour de la S. Barthélemi, pour remercier

Dieu de la découverte de la conſpiration à laquelle l'Amiral n'avoit pas ſongé.

Le Parlement avoit mis quelques années auparavant ſa tête à cinquante mille écus ; il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des Français eſt de tourner en plaiſanterie les événemens les plus affreux ; on débita un petit écrit intitulé : *Paſſio Domini noſtri Gaſpardi Coligny, ſecundùm Bartholomæum.*

Mezerai rapporte dans ſa grande Hiſtoire un fait dont il eſt très-permis de douter ; il dit que quelques années auparavant le Gardien du Couvent des Cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourroit aſſaſſiné, qu'il ſeroit jetté par les fenêtres, & enſuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une Terre qui avoit appartenu aux Colignys, y trouva dans le parc à quelques pieds ſous terre, un coffre de fer rempli de papiers qu'il fit jetter au feu, comme ne produiſant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de* 1723. *& de celle de* 1737.)

Page 33. Vers 10.

Le Roi, le Roi lui-même, &c.] J'ai oui dire au dernier Maréchal de Teſſé, qu'il avoit connu dans ſa jeuneſſe un Vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avoit été Page de Charles IX. & lui avoit dit pluſieurs fois qu'il avoit chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré ſur ſes ſujets Proteſtans la nuit de la Saint Barthélemi. C'eſt ce que Brantôme ne fait

pas difficulté d'avouer lui-même dans ſes Mémoires. (*Tiré preſque tout de l'édition de* 1737.) Voici l'endroit de Brantôme à la Saint Barthélemi. *Quand il fut jour, le Roi mit la tête à la fenêtre de ſa chambre, & voyoit aucuns dans le fauxbourg Saint-Germain qui ſe remuoient & ſe ſauvoient; il prit une grande arquebuſe de chaſſe qu'il avoit, & en tiroit tout plein de coups à eux; mais en vain, car l'arquebuſe ne tiroit ſi loin: inceſſamment crioit; Tuez, tuez.*

Voici maintenant de quelle maniére eſt couchée la Note de l'édition de 1723.

Le Roi lui-même au milieu des bourreaux.

Charles IX. avoit eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuſe ſur les Huguenots, qu'il voyoit fuir. Pluſieurs perſonnes ont entendu conter à Mr. le Maréchal de Teſſé, que dans ſon enfance il avoit vû un vieux Gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avoit été fort jeune dans les Gardes de Charles IX. Il interrogea ce Vieillard ſur la Saint Barthélemi, & lui demanda s'il étoit vrai que ce Roi eût tiré ſur les Huguenots? *C'étoit moi, Monſieur,* répondit le Vieillard, *qui chargeois ſon arquebuſe.*

Henri IV. dit publiquement plus d'une fois, qu'après la Saint Barthélemi une nuée de corbeaux étoit venue ſe percher ſur le Louvre, & que pendant ſept nuits, le Roi, lui & toute la Cour, entendirent des gémiſſemens & des cris épouvantables à la même heure. Il racontoit un prodige encore plus étrange. Il diſoit que quelques jours avant les maſſacres, jouant

aux dés avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guiſe, il vit des goutes de ſang ſur la table, que par deux fois il les fit eſſuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu ſaiſi d'effroi.

Ibid. Vers 23.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante avanture, &c.

Le jeune Caumont, dont il eſt ici queſtion, qui échappa à la Saint Barthélemi, eſt le fameux Maréchal de la Force, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui a vécu juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maiſon de la Force. Mezerai dans ſa grande Hiſtoire, dit que ſon pere, ſon frere & lui couchoient dans un même lit, que ſon pere & ſon frere y furent maſſacrés, & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'eſt ſur la foi de cet Hiſtorien que j'ai mis en vers cette avanture.

Les circonſtances dont Mezerai appuie ſon récit, ne me permettoient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte; mais Mr. le Duc de la Force m'a fait voir les Mémoires manuſcrits de ce même Maréchal de la Force, écrits de ſa propre main. Le Maréchal y conte ſon avanture d'une autre façon; cela fait voir comme il faut ſe fier aux Hiſtoriens.

Voici l'extrait des particularités curieuſes que le Maréchal de la Force raconte de la Saint Barthélemi.

Deux jours avant la Saint Barthélemi, le Roi avoit

ordonné au Parlement de relâcher un Officier qui étoit priſonnier à la Conciergerie ; le Parlement n'en ayant rien fait, le Roi avoit envoyé quelques-uns de ſes Gardes enfoncer les portes de la priſon, & tirer de force le priſonnier. Le lendemain le Parlement vint faire ſes remontrances au Roi. Tous ces Meſſieurs avoient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX. qu'il avoit eſtropié ſa juſtice. Tout cela avoit fait beaucoup de bruit ; & au commencement du maſſacre, on perſuada d'abord aux Huguenots que le tumulte qu'ils entendoient venoit d'une ſédition excitée dans le peuple à l'occaſion de l'affaire de ce Seigneur.

Cependant un Maquignon qui avoit vu le Duc de Guiſe entrer avec des ſatellites chez l'Amiral de Coligny, & qui ſe gliſſant dans la foule, avoit été témoin de l'aſſaſſinat de ce Seigneur, courut auſſi-tôt en donner avis au Sieur de *Caumont de la Force*, à qui il avoit vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ſes deux fils logeoient au fauxbourg Saint-Germain, auſſi-bien que pluſieurs Calviniſtes ; il n'y avoit point encore de pont qui joignit ce fauxbourg à la ville. On s'étoit ſaiſi de tous les bâteaux par ordre de la Cour, pour faire paſſer des aſſaſſins dans ce fauxbourg. Ce Maquignon ſe jette à la nage, paſſe à l'autre bord, & avertit M. de la Force de ſon danger. La Force étoit déja ſorti de ſa maiſon ; il ayoit encore eu le tems de ſe ſauver ; mais voyant que ſes enfans ne venoient pas, il retourna les chercher. A peine

eſt-il rentré chez-lui que les aſſaſſins arrivent. Un nommé Martin à leur tête entre dans la chambre, le déſarme lui & ſes deux enfans, & lui dit avec des ſermens affreux, qu'il faut mourir. La Force lui propoſa une rançon de deux mille écus ; le Capitaine l'accepte. La Force lui jure de la payer dans deux jours ; & auſſi-tôt les aſſaſſins, après avoir tout pillé dans la maiſon, diſent à la Force & à ſes enfans de mettre leurs mouchoirs en croix ſur leurs chapeaux, leur font retrouſſer leur manche droite ſur l'épaule ; c'étoit la marque des meurtriers. En cet état ils leur font paſſer la riviére & les amenent dans la ville. Le Maréchal de la Force aſſure qu'il vit la riviére couverte de morts. Son pere, ſon frere & lui aborderent devant le Louvre : là ils virent égorger pluſieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, pere de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le Capitaine Martin mena ſes priſonniers dans ſa maiſon, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ſes enfans ne ſortiroient point de-là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laiſſa en garde à deux ſoldats Suiſſes, & alla chercher quelques autres Calviniſtes à maſſacrer dans la ville.

L'un des deux Suiſſes, touché de compaſſion, offrit aux priſonniers de les faire ſauver. La Force n'en voulut jamais rien faire ; il répondit qu'il avoit donné ſa parole, & qu'il aimoit mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avoit lui trouva les deux mille écus, & l'on alloit les délivrer au Capitaine Martin, lorſque le Comte de Coconas (celui-là même

qui depuis on coupa le col) vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandoit à lui parler. Auſſi-tôt il fit deſcendre le pere & les enfans nue tête & ſans manteau. La Force vit bien qu'on le menoit à la mort ; il ſuivit Coconas, en le priant d'épargner ſes deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'appelloit Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeroient punis de Dieu. Cependant les deux enfans ſont menés avec leur pere au bout de la rue des Petits-Champs ; on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie : *Ah ! mon pere ; ah ! mon Dieu, je ſuis mort.* Dans le même moment le pere tombe percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune couvert de leur ſang, mais qui par un miracle étonnant n'avoit reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi : *Je ſuis mort ;* il ſe laiſſa tomber entre ſon pere & ſon frere dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers les croyant tous morts, s'en allerent en diſant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps : il reſtoit un bas de toile au jeune de la Force ; un Marqueur du jeu de Paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant il s'amuſa à conſidérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas !* dit-il, *c'eſt bien dommage, Celui-ci n'eſt qu'un enfant, que pouvoit-il avoir fait ?* Ces paroles de compaſſion obligerent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : *Je ne ſuis pas encore mort.* Ce pauvre homme lui

répondit : *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le ſoir il le vint chercher, il lui dit : *Levez-vous, ils n'y ſont plus*, & lui mit ſur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduiſoit, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui eſt ce jeune garçon ? C'eſt mon neveu*, lui dit-il, *qui s'eſt enyvré : vous voyez comme il s'eſt accommodé ; je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre Marqueur le mena chez lui, & lui demanda trente écus pour ſa récompenſe. De-là le jeune de la Force ſe fit conduire déguiſé en gueux juſqu'à l'Arſenal, chez le Maréchal de Biron ſon parent, Grand-Maître de l'Artillerie. On le cacha quelque-tems dans la chambre des filles ; enfin ſur le bruit que la Cour le faiſoit chercher pour s'en défaire, on le fit ſauver en habit de Page ſous le nom de Beaupuy.

CHANT TROISIÉME.

Page 43. Vers 9.

JE cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe.

Il y avoit dans les anciennes éditions :

L'Arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protégea la juſtice.
Je combattis Joyeuſe ; il fut vaincu ; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras.

Mais ce récit trop court n'avoit rien ni de l'intérêt ni de la majeſté que demande un Poëme Epique. Auſſi faut-il avouer qu'il n'y a aucune comparaiſon à faire de la premiére édition aux derniéres.

Page 46. Vers 3.

Les cruels monumens de ces affreux ſuccès !
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français.

On voit bien que l'Auteur a changé ces vers, à cauſe de la prononciation de Français, qui ne ſe prononce plus comme on faiſoit autrefois.

Il y avoit auparavant :

Des ſuccès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'eſt encore teint que du ſang des François.

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours Français, pour les raiſons déja alléguées.

Ibid. Vers 11.

Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.

Il y avoit auparavant :

Il eut même à ſouffrir, pour comble de douleur,
Et la gloire de Guiſe & ſon propre malheur.

Page 48. Vers 5.

Ce ſujet orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans,

Le Cardinal de Guiſe, l'un des freres du Duc de Guiſe, avoit dit plus d'une fois, qu'il ne mourroit jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ſes jambes pour lui faire une couronne de Moine. Madame de Montpenſier, ſœur des Guiſes, vouloit qu'on ſe ſervit de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connaît la deviſe de Henri III. c'étoient trois couronnes, avec ces mots : *Manet ultima cælo*, auxquels les Ligueurs ſubſtituerent ceux-ci : *Manet ultima clauſtro*. On connaît auſſi ces deux vers latins.

Qui dedit ante duas, unam abſtulit, altera nutat;
Tertia tonſoris eſt facienda manu.

En voici une traduction que j'ai lûe dans les manuſcrits de feu Mr. le Premier-Préſident de Meſmes.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes poſſéda.
Bien-tôt ſa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.

L'autre va tombant de même,
Grace à ſes heureux travaux.
Une paire de ciſeaux
Lui baillera la troiſiéme.

(*Tiré des éditions de* 1723. *&* 1737.)

Page 49. Vers 16.

Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue,

Le Duc de Guiſe fut tué le Vendredi vingt-troiſiéme Décembre de l'an 1588. à huit heures du matin. Les Hiſtoriens diſent qu'il lui prit une faibleſſe dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avoit paſſé la nuit avec une femme de la Cour, (c'étoit Madame de Noirmontier, ſelon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, diſent que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du Conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les mouvemens qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte, qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'*Eſpinac*, Archevêque de Lyon, ſon confident. Celui-ci, qui en même-tems ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de Larchant, Capitaine des Gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portoit : » Cet ha» bit eſt bien léger au tems qui court, vous en auriez » dû prendre un plus fourré. « Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmerent celle du Duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du Roi, qui conduiſoit à un cabinet, dont le Roi avoit fait condamner la porte. Le Duc ignorant que la porte fut murée, leve, pour entrer, la tapiſſerie qui la couvroit; dans le moment pluſieurs de

ces Gaſcons, qu'on nommoit les Quarante-cinq, le percent avec des poignards que le Roi leur avoit diſtribués lui-même. Les meurtriers ſe nommoient la Baſtide, Montſery, Saint-Malin, Saint-Godin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

Montſery, ou Montſivry, fut celui qui donna le premier coup : il fut ſuivi de Lognac, de la Baſtide, & de Saint-Malin, qui ſe jetterent en même-tems ſur le Duc.

On montre encore dans le Château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, & qui fut la premiére teinte de ſon ſang. Quelques Lorrains en paſſant par Blois, ont baiſé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieuſement la pouſſiére.

On ne parle point dans le Poëme de la mort du Cardinal de Guiſe, qui fut auſſi tué à Blois ; il eſt aiſé d'en voir la raiſon, c'eſt que le détail de l'Hiſtoire ne convient point à l'unité du Poëme, parce que l'intêrêt diminue à meſure qu'il ſe partage. (*Edition de* 1723.)

Page 50, Vers 11.

Mayenne dès long-tems nourri dons les allarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avoit porté les armes ;

On trouve quatre vers dans l'édition de 1723. qui manquent dans les autres. Les voici.

Mais Paris occupé d'un nom ſi glorieux,
Sur un Chef moins connu n'arrêtoit point ſes yeux ;

Et ce Guerrier ſi craint, que tout un Peuple adore,
Si Guiſe étoit vivant, ne ſeroit rien encore.
Il ſuccéde, &c.

Mais vraiſemblablement l'Auteur a vû que ces quatre vers faiſoient languir cet endroit.

Ibid. Vers 15.

Cette grandeur ſans borne, à ſes déſirs ſi chére,
Le conſole aiſément de la perte d'un frere.

On lit dans la grande Hiſtoire de Mezerai, que le Duc de Mayenne fut ſoupçonné d'avoir écrit une Lettre au Roi, où il l'avertiſſoit de ſe défier de ſon frere. Ce ſeul ſoupçon ſuffit pour autoriſer le caractére qu'on donne ici au Duc de Mayenne; caractére naturel à un ambitieux, & ſur-tout à un Chef de Parti.

Ibid. Vers 23.

Il connaît leurs talens, &c.

Au lieu de ce vers, & des trois ſuivans, l'édition de 1723. met ceux-ci:

Mais ſouvent il ſe trompe à force de prudence,
Il eſt irréſolu par trop de prévoyance;
Moins agiſſant qu'habile, & ſouvent la lenteur
Dérobe à ſon Parti les fruits de ſa valeur.

Mais les quatre vers de l'édition de Londres & de celle-ci ſont beaucoup meilleurs.

Page 51. Vers premier.

Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance, &c.

L'édition de 1723. moins ample que les autres, met ainſi ces vers :

Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Philippe, avec ardeur embraſſant ſa querelle,
Soutient des Révoltés la cauſe criminelle;
Et Rome qui devoit, *&c.*

CHANT QUATRIÉME.

Page 58. Vers 2.

LE farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,

Dans l'édition de 1723. ces vers ſont ainſi :

Nemours, Aumale, Elbœuf, & Villars, & Briſſac,
La Châtre, Boiſdauphin, &c.

Ces vers renferment les noms de pluſieurs Seigneurs attachés au parti de la Ligue. Nous parlerons dans un moment du Chevalier d'Aumale.

Bouflers s'appelloit Adrien de Bouflers, qui devint l'aîné de ſa Maiſon par la mort de Louis ſon frere ; il fut Bailly de Beauvais en 1580. & conduiſit l'Arriéreban de ſa Province à la bataille d'Auneau, où le Duc de Guiſe battit les Réitres. Il ſe jetta dans le parti de la Ligue, & fit depuis ſon accommodement.

Boiſdauphin. Il s'appelloit Urbain de Laval, de la Maiſon de Montmorency-Laval. Il tint le parti de la Ligue, fit enſuite ſon accommodement avec Henri IV. qui le fit Maréchal de France. Il mourut en 1629.

Ibid. Vers 17.

Mais de tant de guerriers, &c.

Les éditions de Londres portoient :

„ Mais de tant de guerriers, ſi fiers, ſi dangereux,
„ Celui qui mérita l'éloge malheureux
„ D'avoir plus ébranlé la puiſſance Royale,
„ Ce fut vous, &c.

Mais le texte des éditions poſtérieures eſt plus étendu & plus fort.

On trouve dans les premiéres éditions ces vers-ci.

Soudain pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courſe imprévue;
Il arrive, il combat, il change les deſtins,
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Vers ſon indigne Cloître on voit s'enfuir Joyeuſe,
Au milieu des mourans on voit tomber Saveuſe.
Bouflers où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux,
Reſpectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déja ſous cette main terrible,
Ses beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas,
Et ſon ſang qui le couvre efface ſes appas, &c.

Il y a encore beaucoup de choſes corrigées dans ce Chant, & ſur-tout la plûpart des comparaiſons.

Page 61. Vers 2.

Leur Chef les réunit, &c.] Ce vers & les deux ſuivans, ſont mis ainſi dans l'édition de 1723.

La fureur les a joints, la crainte les diſperſe,
Et Mayenne avec eux dans leur fuite emporté,
Suit bien-tôt dans Paris ce Peuple épouvanté.

Quoique le premier vers aît plus de force que celui qui a été ſubſtitué par l'Auteur, cependant il a eu raiſon de changer les autres, parce que le Chevalier d'Aumale ayant plus de feu que le Duc de Mayenne, il étoit bon de le mettre à la tête d'une ſortie.

Elle s'élance en l'air, &c.] L'édition de 1737. met: *Elle s'éleve en l'air.*

Page

Page 62. Vers 11.

Des momens dans la guerre, il connaît tout le prix.

L'édition de 1723. met ainſi ce vers :

Des momens qu'on différe, il connaît tout le prix.

Ce qui eſt également bien.

Ibid. Vers 23.

Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant ?

L'édition de 1723. met ainſi ce vers :

Que feras-tu, Mayenne, en ce péril preſſant?

Page 63. Vers 3.

Nul ne veut ſe défendre.] Après ce vers, l'édition de 1723. met les quatre ſuivans, qui ſont beaux, & qui méritoient de reſter.

Où ſont ces grands guerriers, ces fiers ſoutiens des loix,
Ces Ligueurs redoutés, qui font trembler les Rois.
Paris n'a dans ſon ſein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des ſupplices,
Tant le faible vulgaire, *&c.*

Il eſt à croire que l'Auteur les a retranchés, parce qu'il a craint qu'ils ne ſentiſſent trop la déclamation.

Page 64. Vers 22.

Et l'encenſoir, &c.] Il y a dans l'édition de 1723. cinq vers que l'Auteur a ſagement ſupprimés. Les voici cependant :

C'eſt de-là que le Dieu, qui pour nous voulut naître,
S'explique aux Nations par la voix du Grand-Prêtre,

Là, ſon premier Diſciple, avec la vérité,
Conduiſit la candeur & la ſimplicité ;
Mais Rome avoit perdu ſa trace Apoſtolique.
Rome depuis ce tems, puiſſante & profanée.

Il y avoit auparavant :

L'Egliſe dès ce jour, puiſſante & profanée, *&c.*

L'Auteur a eu raiſon de ne point attribuer à l'Egliſe ce qui ne convenoit alors qu'à la Cour de Rome.

Page 65. Vers 15.

On écouta depuis de plus ſages maximes.

Voici les vers curieux qui étoient dans les éditions de Londres.

Sous des dehors plus doux la Cour cacha ſes crimes ;
La décence y régna, le Conclave eut ſes loix,
La vertu la plus pure y régna quelquefois.
Des Urſins dans nos jours a mérité des Temples ;
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples,
Et l'Egliſe a compté depuis plus de mille ans,
Peu de Paſteurs ſans tache, & beaucoup de Tyrans.

Mais comme la piété de ce Pape des Urſins fut accompagnée de peu de prudence, l'Auteur a retranché avec raiſon cet éloge dans un Poëme qui ne reſpire que la vérité.

Page 67. Vers 7.

Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance.

On ſait que pendant les guerres du treiziéme ſiécle, entre les Empereurs & les Pontifes de Rome,

Grégoire IX. eut la hardieſſe, non-ſeulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II. mais encore d'offrir la couronne Impériale à Robert, frere de Saint Louis. Le Parlement de France aſſemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape une couronne, ſur laquelle ni lui ni le Saint Pere n'avoient aucun droit. En 1570. le Parlement ſédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle *In Cœna Domini*. On connaît ſes remontrances célébres ſous Louis XI. au ſujet de la Pragmatique-Sanction, qu'on ſollicitoit ce Prince d'abolir dans ſes Etats; celles qu'il fit à Henri III. contre la Bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui appelloit la Maiſon régnante, *Génération bâtarde*, *&c.* & ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome. (*Tiré de l'édition de* 1737.)

» Mais qu'il me ſoit permis d'ajouter ici quelques » Obſervations ſur cette Remarque. Premiérement, » il ne s'agit point de Parlement du tems de Saint » Louis; le Parlement n'ayant été fixé que dans le » commencement du quatorziéme ſiécle. L'Hiſtoire » marque que ce furent les Envoyés de Saint Louis » qui firent à ceux du Pape la réponſe du Roi; & ils » firent connaître depuis à l'Empereur Frédéric II. » que comme la couronne de France vient par un » droit ſucceſſif, il étoit plus glorieux d'être Roi de » France que d'être Empereur; dignité qui ne s'ob- » tient que par l'élection; & qu'il ſuffiſoit à Robert

» d'être frere d'un auſſi grand Prince que le Roi de » France.

N. B. Cette Note avec des guillemets eſt de M. l'Abbé Lenglet, & l'Auteur de la Henriade a avoué que cet Abbé avoit raiſon, & que l'Auteur des premiéres Notes avoit attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.

Ibid. Vers dernier.

Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs,
Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines.

Dans les premiéres éditions de Londres:

Ces monſtres à l'inſtant pénétrent un azile
Où la Religion, ſolitaire, tranquille,
Sans pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſoit dans la priére & dans l'humilité
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, *&c.*

Les derniéres éditions ſont bien ſupérieures.

Elle leve à ſon Dieu les yeux mouillés de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens, reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.

Page 69. Vers premier.

D'un air inſinuant l'adroite Politique,
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique.
C'eſt-là que s'aſſembloient ces Sages révérés,
Des vérités du Ciel interprêtes ſacrés,
Qui des Peuples Chrétiens, &c.

Les premiéres éditions de Londres portent:

Soudain la politique, & la diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie,
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir leurs ſacriléges mains,

Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure.
C'en eſt fait, & déja leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite politique,
Pénétre au vaſte ſein de la Sorbonne antique :
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs, &c.

On briſe les liens de cette obéiſſance,
Qu'aux enfans des Capets avoit juré la France ;
La diſcorde auſſi-tôt de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce décret inhumain, &c.

Page 71. Vers 17.

Une lourde cuiraſſe, &c.] L'édition de 1723. met ainſi ces deux vers.

D'une lourde cuiraſſe ils couvrent leurs cilices,
Dans les murs de Paris ces indignes Milices,
Suivent parmi les flots, &c.

Mais les vers de cette édition ſont mieux tournés.

Page 72. Vers 13.

La Diſcorde choiſit ſeize Séditieux, &c.

Ce n'eſt point à dire qu'il n'y eût que ſeize Particuliers ſéditieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans ſa petite Hiſtoire de France ; mais on les nomma les *Seize*, à cauſe des ſeize quartiers de Paris, qu'ils gouvernoient par leurs intelligences & leurs Emiſſaires. Ils avoient mis d'abord à leur tête ſeize des plus factieux de leur corps. Les principaux étoient Buſſy-le-Clerc, Gouverneur de la Baſtille, ci-devant Maître en fait-d'armes ; la Bruyere, Lieutenant Par-

ticulier ; le Commiſſaire Louchard ; Emmonot & Morin, Procureurs ; Oudinet, Paſſart ; & ſur-tout Sénaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier développa cette queſtion obſcure & dangereuſe, du pouvoir qu'une Nation peut avoir ſur ſon Roi. Je dirai en paſſant que Sénaut étoit pere du Pere Sénaut, cet homme éloquent, qui eſt mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France. (*Tiré en partie de l'édition de 1737. & de 1740.*)

Page 74. Vers 5.

Des Tyrans de la Ligue une infâme cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte,
Buſſy les conduiſoit, ce vil Gladiateur, &c.

Sur quoi la même édition fait cette remarque. Le 16. Janvier 1589. Buſſy-le-Clerc, l'un des *Seize*, qui de Maître-d'armes étoit devenu Gouverneur de la Baſtille, & le Chef de cette faction, entra dans la Grand-Chambre du Parlement, ſuivi de cinquante Satellites. Il préſenta au Parlement une Requête, ou plûtôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maiſon Royale. Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étoient oppoſés à ſon parti. Il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plûtôt de ſes mains. Voilà pourquoi on l'appelloit *le grand Pénitencier du Parlement.*

Il y avoit dans l'édition de Londres :

On voyoit à leur tête un vil Gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur ;

Il s'avance au milieu de l'auguſte Aſſemblée,
Par qui des Citoyens la fortune eſt réglée :
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat,
Le Peuple aſſez long-tems opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyranniſé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abuſé :
Je vous défends ici d'oſer les reconnaître,
Songez que déſormais le Peuple eſt votre maître.
Obéiſſez. Ces mots prononcés fiérement,
Portent dans les eſprits un juſte étonnement.
Le Sénat indigné d'un telle inſolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble ſilence.

Page 75. Vers 23.

Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bailleul,
Potier, cet homme juſte, & vous jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançoient les années.

Sur quoi voici les remarques des deux éditions de 1723. & 1737.

Le de Thou dont il eſt ici parlé, ſe nommoit Auguſtin de Thou, ſecond du nom, oncle de l'Hiſtorien. Il eut la Charge de Préſident du fameux Pibrac, en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conſeiller au Parlement, mort en 1634.

Le Scarron dont il eſt ici parlé, étoit le biſayeul du fameux Scarron, ſi connu par ſes Poëſies.

Bailleul étoit oncle du Sur-Intendant des Finances.

On ne connaît d'Amelot, ſinon qu'il étoit Conſeiller en cette année, & de la famille de robe qui porte ſon nom.

Nicolas Potier de Novion de Blanc-Ménil, Préſident à Mortier.] Il ſe nommoit *Blanc-Ménil*, à cauſe de la Terre de ce nom, qui depuis tomba dans la Maiſon de Lamoignon, par le mariage de ſa petite-fille avec le Préſident de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Baſtille avec les autres Membres du Parlement; car il n'étoit pas venu ce jour-là à la Grand-Chambre; mais il fut depuis empriſonné au Louvre, dans le tems de la mort de Briſſon. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Préſident. On l'accuſoit d'avoir une correſpondance ſecrette avec Henri IV. Les *Seize* lui firent ſon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la juſtice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardoit comme des aſſaſſinats.

Enfin comme Blanc-Ménil alloit être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avoit toujours eu pour Blanc-Ménil une vénération qu'on ne pouvoit refuſer à ſa vertu: il alla lui-même le tirer de priſon. Le priſonnier ſe jetta à ſes pieds, & lui dit: » Monſeigneur, je vous ai obliga-» tion de la vie; mais j'oſe vous demander un plus » grand bienfait, c'eſt de me permettre de me retirer » auprès de Henri IV. mon légitime Roi: je vous » reconnaîtrai toute ma vie comme mon bienfai-

» teur ; mais je ne puis vous ſervir comme mon » Maître. " Le Duc de Mayenne touché de ce diſcours, le releva, l'embraſſa, & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette avanture, avec l'interrogatoire de Blanc-Ménil, ſont encore dans les papiers de Mr. le Préſident de Novion d'aujourd'hui.

Buſſy-le-Clerc avoit été d'abord Maître-d'armes ; & enſuite Procureur. Quand le hazard & le malheur des tems l'eurent mis en quelque crédit, il prit le ſurnom de *Buſſy*, comme s'il eût eté auſſi redoutable que le fameux *Buſſy-d'Amboiſe*. Il ſe faiſoit auſſi nommer *Buſſy-Grande-Puiſſance*.

CHANT CINQUIÉME.

Page 79. Vers premier.

CEpendant s'avançoient, &c.] Ce vers dans l'édition de 1723. eſt précédé des huit vers ſuivans, retranchés dans les autres éditions.

De la Nobleſſe Anglaiſe une nombreuſe élite,
Par le vaillant Eſſex à nos climats conduite,
Prête à nous ſecourir pour la premiére fois,
S'étonnoit en marchant de ſervir ſous nos Rois.
Ils ſuivoient nos drapeaux dans les champs de Neuſtrie;
C'eſt-là qu'ils ſoutenoient l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs Ayeux.
Cependant s'avançoient, *&c.*

Ibid. Vers. 10.

Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces.

L'édition de 1723. met ainſi, & moins bien:

Rome & le Roi Philippe éclatoient en menaces.

Page 81. Vers 13.

Clément, &c.

La fiction qui régne dans ce cinquiéme Chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques Lecteurs, n'eſt point nouvelle. La malice des Ligueurs, & le fanatiſme des Moines de ce tems, fit

paſſer pour certain dans l'eſprit du Peuple, ce qui n'eſt ici qu'une invention du Poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſuroit qu'un Ange lui avoit apparu, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran, en lui montrant une épée nue. Il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le public, que quelques Confreres de Jacques Clément, abuſant de la faibleſſe de ce miſérable, lui avoient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avoient aiſément troublé ſa tête, échauffée par le jeûne & par la ſuperſtition. Quoi qu'il en ſoit, Clément ſe prépara au parricide, comme un bon Chrétien feroit au martyre, par les mortifications & par la priére. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne-foi dans ſon crime; c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repréſenter plûtôt comme un eſprit faible ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcélérat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques Clément ſortit de Paris le dernier Juillet 1589. & fut amené à Saint-Cloud par la Guêle, Procureur-Général. Celui-ci qui ſoupçonnoit un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il étoit retiré. On le trouva dans un profond ſommeil, ſon Bréviaire étoit auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu ſoin, dans le Poëme, de préſenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui ſe ſervoient de l'Ecri-

ture ſainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de* 1723.

Page 82. Vers 16.

Et les porte aux Enfers.] Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723. les dix vers ſuivans :

Les Enfers ſont émus de ces accens funébres ;
Un monſtre en ce moment ſort du fond des ténébres,
Monſtre, qui de l'abîme & de ſes noirs démons,
Réunit dans ſon ſein la rage & les poiſons ;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, ſait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs.
C'eſt lui, qui ſous la cendre & couvert du cilice
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

Il y avoit dans la premiére édition de Londres :

Dans Londres il inſpira ce Peuple de Sectaires,
Trembleurs, Indépendans, Puritains, Unitaires :

Page 87. Vers 11.

Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs ;
Le crime a ſes Héros, l'erreur a ſes Martyrs.

Il y a dans la premiére édition de Londres :

On ne diſtingue point le vrai zéle & le faux ;
Comme la vérité, l'erreur a ſes Héros.

Page 88. Vers 11.

C'eſt-là que des deux Rois on plaça les images, &c.

L'édition de 1723. met ainſi ce vers, & les ſuivans :

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtéres,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractéres,
Des vaſes pleins de ſang & des ſerpens affreux;
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & Citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur miſére profonde, *&c.*

Mais il eſt aiſé de voir que les vers de l'édition de Londres, & de celle-ci, ſont beaucoup plus parfaits.

Page 91. Vers 17.

Harlay.] C'étoit Achilles de Harlay, qui étoit alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc. Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre étoit ſuppoſée ou non; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance, & c'eſt ce qui me feroit croire que la lettre étoit véritable, & qu'on l'auroit ſurpriſe au Premier-Préſident de Harlay; autrement on auroit fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la Ligue. (*Tiré en quelque choſe de l'édition de* 1737.,

Page 93. Vers 7.

Les autres qu'occupoit leur crainte intéreſſée,
Pleuroient, au lieu du Roi, leur fortune paſſée.

L'édition de 1723. avoit mis ces deux vers de cette maniére; mais moins heureuſement.

D'autres voyant périr leur fortune paſſée,
Couvroient d'un zéle faux leur crainte intéreſſée.

Ibid. Vers 13.

Henri ne ſe ſouvint, &c.] Ce vers & les deux ſuivans, ſont ainſi dans l'édition de 1723. mais moins bien que dans celle de Londres, & dans celle-ci :

Tous les reſſentimens ſont alors effacés ;
On ne ſe ſouvient plus de ſes chagrins paſſés :
Que dis-je ? ce Héros ſe cachoit à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadême.

CHANT SIXIÉME.

LE ſixiéme & le ſeptiéme Chant ſont ceux où Mr. de Voltaire a fait le plus de changemens.* Celui qui étoit le ſixiéme dans la premiére édition de 1723. eſt le ſeptiéme dans l'édition de Londres *in*-4°. & dans les autres qui l'ont ſuivie; ainſi le commencement de ce Chant eſt tiré du Chant neuviéme de l'édition de 1723. Il y aura peu de différences à recueillir entre ces deux éditions; nous raſſemblerons ſeulement celles de l'édition de 1737. L'Auteur fait d'abord une remarque générale, qui eſt, que comme on a plus d'égard dans un Poëme Epique à l'ordonnance du deſſein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les Etats de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après. C'eſt ce que l'Auteur explique plus en détail dans la remarque ſur le neuviéme Chant de l'édition de 1723. La voici.

Il y aura ſans doute des Lecteurs qui ſeront étonnés de la ſuppreſſion de pluſieurs événemens conſidérables dans le neuviéme Chant, & de quelques

* *N. B.* Que quand on imprima la Henriade en 1723. ſous le nom de la Ligue, cet Ouvrage n'étoit pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, ſur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impreſſion.

dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matiére mérite d'être éclaircie.

Ce Chant contient trois faits principaux. 1°. Les Etats de Paris. 2°. Le ſiége de cette Ville. 3°. La converſion de Henri IV. qui occaſionna la réduction de cette Ville. (Mais ce dernier article eſt réſervé pour le Chant dixiéme dans les éditions ordinaires.)

Selon la vérité de l'hiſtoire, Henri le Grand aſſiégea Paris quelque-tems après la bataille d'Ivry, en 1590. au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le ſiége au mois de Septembre. La Ligue longtems après, en 1593. aſſembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avoit reconnu ſous le nom de Charles X. & qui étoit mort depuis deux ans & demi, & ſur la fin de la même année 1593. au mois de Juillet, le Roi fit ſon abjuration dans Saint-Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a ſupprimé l'arrivée du Duc de Parme, & le prétendu régne de Charles, Cardinal de Bourbon. Il eſt aiſé de s'appercevoir, que faire paraître le Duc de Parme ſur la ſcéne, eut été avilir Henri IV. le Héros du Poëme, & agir préciſément contre le but de l'ouvrage; ce qui ſeroit une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Bourbon, ce n'étoit pas la peine de bleſſer l'unité, ſi eſſentielle dans tout Ouvrage épique, en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal; il ſeroit auſſi inutile dans le Poëme qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on paſſe

paſſe ſous ſilence le Duc de Parme, parce qu'il étoit trop grand, & le Cardinal de Bourbon, parce qu'il étoit trop petit. On a été obligé de placer les Etats de Paris avant le ſiége; parce que ſi on les eût mis dans leur ordre, on n'auroit pas eu les mêmes occaſions de mettre dans leur jour les vertus du Héros; on n'auroit pas pû lui faire donner des vivres aux Aſſiégés, ni le faire auſſi-tôt récompenſer de ſa généroſité. D'ailleurs les Etats de Paris ne ſont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la Poëſie permet la tranſpoſition de tous les faits qui ne ſont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pourrois ſans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV. amoureux de Gabrielle d'Eſtrées du vivant de Henri III. parce que la vie & la mort de Henri III. n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV. pour Gabrielle d'Eſtrées.

Les Etats de la Ligue ſont dans le même cas, par rapport au ſiége de Paris; ce ſont deux événemens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces Etats n'eurent aucun effet; on n'y prit nulle réſolution; ils ne contribuerent en rien aux affaires du parti; le hazard auroit pû les aſſembler avant le ſiége comme après, & ils ſont bien mieux placés avant le ſiége dans le Poëme; de plus, il faut conſidérer qu'un Poëme épique n'eſt pas une hiſtoire; on ne ſauroit trop préſenter cette régle aux Lecteurs qui n'en ſeroient pas inſtruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique ;
Qui chantant d'un Héros les exploits éclatans,
Maigres hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems ;
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue,
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendue,
Et que leurs vers exacts, ainſi que Mezeray,
Aient fait tomber déja les remparts de Courtray, *&c.*

Page 99. Vers 17.

Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre.

Mais il me ſemble que l'édition de Londres eſt mieux en cet endroit, parce que l'Inquiſition n'eſt pas ſeulement odieuſe aux Eſpagnols, mais encore aux autres Nations. Cependant les Ducs de Guiſe avoient deſſein de l'établir en France.

N. F. L'Abbé Lenglet entend parler de la premiére édition de Londres, où l'on trouve :

Que l'Eſpagne a reçu, que l'Univers abhorre.

Il ſe trompe, en donnant la préférence à ce vers ; il eſt bien plus beau de dire, que l'Eſpagne même déteſte le joug qu'elle s'eſt impoſé.

Page 106. Vers 5.

D'un œil ferme & ſtoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

Il y a dans pluſieurs autres éditions :

Avec un œil ſtoïque, il regarde la guerre,
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais néceſſaire.

Ces deux vers ſemblent contenir le plus grand ſens, & je crois que c'eſt le ſentiment de l'Auteur.

Page 110. Vers 6.

O fatal habitant de l'inviſible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur ?

Il y a dans l'édition de 1727.

O fatal habitant de l'inviſible monde !
Répond-il, quel deſſein te tranſporte en ces lieux !
Sors-tu du noir abîme, ou deſcens-tu des cieux ?
Faut-il que je t'encenſe, ou bien que je t'abhorre ?

Ibid. Vers 25.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un Peuple innombrable.

Il y a dans l'édition de 1727.

Cependant la nuit vient. Le Héros dans la plaine
Suit Louis qui s'envole aux chênes de Vincennes.

Mais dans les éditions ſuivantes, ce morceau eſt fort embelli.

CHANT SEPTIÈME.

TOUT le commencement de ce Chant eſt entiérement différent dans l'édition de 1723. Le voici.

Les voiles de la nuit s'étendoient dans les airs,
Un ſilence profond régnoit dans l'Univers.
Henri prêt d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormi dans ſon camp, repoſoit ſur ſes armes.
Un Héros deſcendu de la voûte des Cieux,
Miniſtre de Dieu même, apparut à ſes yeux;
C'étoit ce ſaint Guerrier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir ſur les ſables d'Afrique;
Le généreux Louis, le pere des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ſes plus auguſtes dons.
Sur ſa tête éclatoit un brillant diadême,
Au front du nouveau Prince, il le poſa lui-même:
Recevez-le, dit-il, de la main de Louis,
Acceptez-moi pour pere, & devenez mon fils.
La vertu, qui toujours vous guida ſur ma trace,
Du tems qui nous ſépare a rapproché l'eſpace;
Je reconnais mon ſang, que Dieu vous a tranſmis,
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce Sceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire,
Poſſédez ma ſageſſe, ainſi que mon Empire.
C'eſt peu d'un vain éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit;
Sçachez que ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux,
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.

Quand verrai-je, ô mon fils! votre vertu guerriére,
Comme ſous ſon appui marcher à ſa lumiére?
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ſes enfans!
Que vous éprouverez de faibleſſes honteuſes,
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes!
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les deſtins.
Henri crut à ces mots, dans un char de lumiére,
Des Cieux en un moment pénétrer la carriére;
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un Pôle à l'autre & diviſer les airs.

On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de 1727.

Parmi ces tourbillons que d'une main féconde,
Diſpoſa l'Eternel au premier jour du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des Cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux;
C'eſt-là que le Très-Haut forme à ſa reſſemblance,
Ces Eſprits immortels, enfans de ſon eſſence,
Qui ſoudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps & peuplent l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiére à jamais dégagées.
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide elles volent ſoudain,
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes,
Lorſque les Aquilons meſſagers des hyvers,
Ramenent la froideur, & ſifflent dans les airs.

Page 117. Vers premier.

Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens.

Il y a dans l'édition de 1727. après ces Vers :

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme ſans châtimens, reſtent ſans récompenſe,
Dieu ne les punit point d'avoir fermés leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuſte maître,
Sur les chrétiennes loix qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zéle emporté de leurs ſaintes fureurs ;
Mais ſur la ſimple Loi qui parle à tous les cœurs.
La Nature ici-bas, ſa fille & notre mere,
Nous inſtruit en ſon nom, nous guide, nous éclaire,
De l'inſtinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enſeigne à rougir ;
Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée,
Elle pleure ſes fils dont elle eſt ignorée ;
Elle pleure, & ſes cris que nous n'entendons pas,
S'élevent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui ſe trouve dans les éditions ſuivantes & dans la nôtre, eſt fort ſupérieur à tous ces morceaux.

Page 119. Vers premier.

Là gît la ſombre envie, à l'œil timide & louche, &c.

Au lieu de ce vers, & des onze vers ſuivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent ſur leur paſſage,
Le déſeſpoir, la mort, la fureur, le carnage,
Et ces vices affreux, ſuivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plûtôt dans nos cœurs ;
L'orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
Qui d'abord en rampant ſe cache & s'humilie,
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait ſiffler les ſerpens, & porte le trépas.

L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le menſonge, & ſur-tout ſa ſœur l'hypocriſie,
Qui, les regards baiſſés, l'encenſoir à la main,
Diſtille en ſoupirant ſa rage & ſon venin,
Le faux-zéle éclatant, *&c.*

Et s'il m'eſt permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis en leur place, ſoit dans les éditions de Londres, ſoit dans celles de 1737. & 1740.

N. B. Il n'y a qu'à comparer, on verra ſi Mr. Lenglet ne ſe trompe pas.

Page 119. Vers 26.

Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide, &c.

Après ce vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide,
Voyez de ces ſerpens tout ſon corps entouré,
Sous leur dent vengereſſe en lambeaux déchiré.
Sa peine, dit Louis, eſt égale à ſon crime,
Tandis que dans Paris, *&c.*

Page 120. Vers 3.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſévéres loix, &c.

L'édition de 1723. met ainſi ce vers & les ſuivans, juſqu'au dix-neuviéme.

Mais apprenez, mon fils, quelles ſévéres loix
Pourſuivent dans ces lieux tous les crimes des Rois;
Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie;
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie,
Et ſe plaît à venger, par des maux infinis,
Les crimes qu'ils ont faits, & ceux qu'ils ont permis.

Page 120. Vers 13.

La vérité terrible ici fait leurs ſupplices.

Ce vers & les trois autres ſuivans, ſont ainſi mis dans l'édition de 1723.

La vérité terrible augmentant leurs ſupplices,
De ſon flambeau ſacré vient éclairer leurs vices.
Près de ces mauvais Rois ſont ces fiers Conquerans,
Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu Tyrans, *&c.*

Page 121. Vers 3.

Etes-vous en ces lieux, &c

Au lieu de ce vers, & des ſept qui le ſuivent, en voici huit autres que l'on lit dans celle de 1723.

Le ſujet révolté, le lâche adulateur,
Le Juge corrompu, l'infâme délateur;
Ceux-mêmes, qui nourris au ſein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleſſe;
Ceux qui livrés ſans crainte à des penchans flâteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Tous enfin de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, *&c.*

Et dans l'édition de 1737. voici comme ces derniers vers ſont tournés :

Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, *&c.*

On voit par tous ces différens changemens, avec quelle

quelle extrême attention, & avec quelle ſévérité l'Auteur a revu ſon Ouvrage ; c'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

Page 124. Vers premier.

Et vous brave Amazône.

Voici ce qu'on a écrit de plus raiſonnable ſur la Pucelle d'Orléans ; c'eſt Monſtrelet, Auteur contemporain, qui parle.

En l'an 1428. vint devers le Roi Charles de France à Chinon, où il ſe tenoit, une Pucelle, jeune fille âgée de vingt ans, nommée Jeanne, laquelle étoit vêtue & habillée en guiſe d'homme, & étoit née des parties entre Bourgogne & Lorraine, d'une Ville nommée Droimi, à préſent Dontremi, aſſez près de Vaucouleur ; laquelle Pucelle Jeanne fut grand eſpace de tems chambriére en une hôtellerie, & étoit hardie de chevaucher chevaux, les menoit boire, & faire telles autres apertiſes & habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire, & fut miſe à voie, & envoyée devers le Roi, par un Chevalier nommé Meſſire Robert de Baudrencourt, Capitaine, de par le Roi, de Vaucouleur, &c.

On ſait comment on ſe ſervit de cette fille pour ranimer le courage des Français qui avoient beſoin d'un miracle ; il ſuffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un Poëte ſoit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mezerai dit tout bonnement, que *Saint Michel, le Prince de la Milice céleſte*, apparut à cette fille, *&c.* Quoiqu'il en ſoit,

ſi les Français ont été trop crédules ſur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faiſant brûler ; car ils n'avoient rien à lui reprocher que ſon courage & leurs défaites. [*Tiré de l'édition de* 1723.]

Je voudrois bien ajouter uu mot de remarque à ce ſujet, ſans faire néanmoins une diſſertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la réſolution ſi prudente & ſi bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille ſimple dans les mœurs, toujours ſage dans ſa conduite & dans ſes réponſes, ſans ſe démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées ? Elle avoit paru devant le Roi en 1429. avec une fermeté & une réſolution extraordinaire ; mais toujours cependant avec une modeſtie convenable à ſon ſexe & à ſon âge. Elle lui promit de délivrer la Ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être ſacré ; ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'eſt-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille, ſans talens & ſans expérience, renverſent les deſſeins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même ſi bien établis dans le Royaume ; & que par une conduite ſimple, mais généreuſe, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors ? Cependant bien des Auteurs du tems même avouent qu'il y eut quelque choſe de ſurnaturel dans la conduite de cette fille : c'eſt ce qui eſt examiné dans le livre de *l'Hiſtoire juſtifiée contre les Romans.*

Ibid. Vers 3.

Ces Héros, &c.] L'édition de 1723. met ici une longue ſuite de vers, que l'Auteur a ſupprimés dans les autres éditions. Les voici donc.

Antoine de Navarre avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance & reconnaît ſon fils;
Le Héros attendri tombe aux pieds de ſon pere,
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſi chére,
Trois fois ſon pere échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ſes deſſeins, l'ordre de ſon armée,
Et ſes premiers travaux, & ſes derniers exploits;
Tous les Héros en foule accouroient à ſa voix,
Les Martels, les Pepins l'écoutoient en ſilence,
Et reſpectoient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint Guerrier pourſuivant ſes deſſeins,
Suivez mes pas, dit-il, au Temple des Deſtins;
Avançons, il eſt tems de vous faire connaître
Les Rois & les Héros qui de vous doivent naître.
De ce Temple déja vous voyez les remparts,
Et ſes portes d'airain, *&c.*

Ibid. Vers 13.

Le Tems d'une aîle prompte, &c.] Au lieu de ce vers, & des trois qui le ſuivent, on lit dans l'édition de 1723. Ces quatre autres vers.

De Dieu dans ce ſaint lieu la volonté réſide,
La crainte languiſſante & l'eſpérance avide,
Près de ces murs ſacrés gémiſſent nuit & jour,
Les déſirs inquiets voltigent à l'entour.

Page 126. Vers 7.

Approchons-nous, &c.] Au lieu de ce vers & du ſuivant, voici les deux que l'on lit dans l'édition de 1723.

Approchez-vous, venez, contemplons l'un & l'autre
Le ſort de vos Etats, & ma race & la vôtre.

Page 129. Vers 5.

Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'appui des Vertus & des Arts.

Il y a dans les éditions de 1723, 1727, 1733, &c.

Vauban ſur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.

Page 131. Vers 7.

De l'Etat ébranlé, douce & frêle eſpérance, &c.

Au lieu de ce vers, & des dix-huit qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723.

De l'Empire Français, douce & frêle eſpérance:
O vous qui gouvernez les jours de ſon enfance;
Vous, Villeroy, Fleury, conſervez ſous nos yeux,
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux,
Conduiſez par la main ſon enfance docile,
Le ſentier des vertus à cet âge eſt facile:
Age heureux, où ſon cœur exempt de paſſion,
N'a point du vice encor reçu l'impreſſion;
Où d'une Cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire,
Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire;

Âge heureux, où lui-même ignorant ſon pouvoir,
Vit tranquile & ſoumis aux régles du devoir;
Qu'au ſortir de l'enfance il puiſſe ſe connaître,
Qu'il ſonge qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître;
Qu'attentif aux beſoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux;
Qu'il aime à pardonner; qu'il donne avec prudence
Aux ſervices rendus leur juſte récompenſe;
Qu'il ne permette pas qu'un Miniſtre inſolent,
Change ſon régne aimable en un joug accablant;
Que la ſimple vertu, de ſoutiens dépourvue,
Par ſes ſages bienfaits ſoit toujours prévenue;
Que de l'amitié même il chériſſe les loix,
Bien pur, préſent du Ciel & peu connu des Rois;
Et que digne en effet de la grandeur ſuprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV. & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'Auteur a retranché ici n'eſt pas moins bien que ce qu'il a mis en ſa place.

Ibid. Vers dernier.

Près de ce jeune Roi, &c.] Au lieu de ce vers & des dix qui le ſuivent, l'édition de 1723. ne met que les quatre ſuivans, bien moins beaux & beaucoup moins remplis que ceux qu'on y a ſubſtitués.

Près de ce jeune Roi, regardez ce Héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux;
Il unit les talens d'un Sujet & d'un Maître,
Il n'eſt pas Roi, mon fils; mais il enſeigne à l'être.

Page 132. Vers 5.

D'Orléans eſt ſon nom; ſa politique habile.

Ce vers, & le ſuivant, ſont ainſi dans l'édition de 1737.

Par des reſſorts nouveaux, ſa politique habile,
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée & tranquille.

Ibid. Vers 9.

Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître :
Il n'eſt pas Roi, mon fils ; mais il enſeigne à l'être.

Il y a dans l'édition de 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du Ciel un trop vaſte génie.

C'étoit-là une vérité dure.

CHANT HUITIÈME.

Page 136. Vers premier.

DEs Etats, &c.] Voici le commencement de ce Chant dans l'édition de 1723.

Paris toujours injuſte, & toujours furieux,
De la mort de ſon Roi rendoit graces aux Cieux.
Le Peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enyvroit follement de ſa vaine eſpérance.
Mais Philippe au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes Etats pour la premiére fois.
Il voyoit des Bourbons les forces réunies,
Du Trône ſous leurs pas les routes applanies;
Un Chef infatigable & plein de fermeté,
Inſtruit par le travail & par l'adverſité,
Et qui pouvoit bien-tôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France;
Il crut qu'il étoit tems d'envoyer un ſecours,
Demandé ſi long-tems & différé toujours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

Preſque tous ces vers ſont retranchés dans les autres éditions.

Page 138. Vers 16.

Après ce vers,

Où ſembloient attachés les deſtins de l'Etat.

Il manque ces quatre vers ici, qui ſont dans l'édition de 1723. & qu'on doit reſtituer.

Henri, loin des remparts de la Ville allarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduiſit ſon armée,
Attirant ſur ſes pas Mayenne & ſes Ligueurs,
Que leur aveuglement pouſſoit à leurs malheurs.

Ibid. Vers 18.

Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature.

Après ce vers, on lit les ſuivans, dans l'édition de 1723. dont la plûpart ſont changés dans les autres éditions.

Là, ſouvent les Bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveilloient les échos:
Là, les Nymphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivoient le daim léger & le chevreuil timide;
Les tranquiles Zéphirs habitoient ſur ces bords,
Cérès y répandoit ſes utiles tréſors.
C'eſt-là que le deſtin guida les deux armées;
D'une chaleur égale au combat animées;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmérent,
Dans le fond des forêts les Nymphes ſe cachérent;
Le Berger plein d'effroi chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, *&c.*

Page 140. Vers 8.

Après ce vers,

Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée.

On voit dans l'édition de 1723. ce qui ſuit.

Sancy, brave Guerrier, Miniſtre, Magiſtrat,
Eſtimé dans l'Armée, à la Cour, au Sénat;

La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angennes,
Et ce fier ennemi de la Pourpre Romaine,
Mornay, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paroiſſoient Givri, Noailles & Feuquiéres,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguiéres, *&c.*

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuſe au ſujet de Mr. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut ſucceſſivement Conſeiller au Parlement, Maître des Requêtes, Ambaſſadeur en Angleterre & en Allemagne, Colonel-Général des Suiſſes, Premier Maître-d'Hôtel du Roi, Sur-Intendant des Finances, & réunit ainſi en ſa perſonne le Miniſtére, la Magiſtrature & le Commandement des Armées. Il étoit fils de Robert de Harlay, Conſeiller au Parlement, & de Jacqueline de Morvilliers. Il nâquit en 1546. & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des Requêtes, il ſe trouva dans le Conſeil de Henri III. lorſqu'on délibéroit ſur les moyens de ſoutenir la guerre contre la Ligue; il propoſa de lever une armée de Suiſſes. Le Conſeil, qui ſavoit que le Roi n'avoit pas un ſol, ſe mocqua de lui : *Meſſieurs*, dit Sancy, *puiſque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le ſecourir, je vous déclare que ce ſera moi qui leverai cette armée.* On lui donna ſur le champ la commiſſion, & point d'argent, & il partit pour la Suiſſe. Jamais négociation ne fut ſi ſinguliére; d'abord il perſuada aux Génévois & aux Suiſſes

de faire la guerre au Duc de Savoye, conjointement avec la France : il leur promit de la Cavalerie, qu'il ne leur donna point ; il leur fit lever dix mille hommes d'Infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il ſe vit à la tête de cette armée, il prit quelques Places au Duc de Savoye ; enſuite il ſut tellement gagner les Suiſſes, qu'il engagea l'armée à marcher au ſecours du Roi. Ainſi on vit pour la premiére fois les Suiſſes donner des hommes & de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépenſa une partie de ſes biens ; il mit en gage ſes pierreries, & entr'autres ce fameux diamant, nommé le Sancy, qui eſt à préſent à la Couronne.

Ce diamant, qui paſſoit pour le plus beau de l'Europe, avoit d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal, Dom Antoine, chaſſé de ſon pays par Philippe II. Dom Antoine s'étoit réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une ſelle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avoit quelques diamans. Celui dont il eſt queſtion, eſt un diamant aſſez large, qu'il mettoit à ſon chapeau, & qu'il aimoit beaucoup. Ce fut celui dont il ſe défit le dernier ; il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs ſur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette ſomme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir pour une ſomme ſi modique, une piéce d'un ſi grand prix : il envoya dix mille écus au Roi Dom Antoine, & eût pû même en donner davantage.

Sancy étant Sur-Intendant des Finances ſous Henri IV. fut diſgracié, au rapport de Mr. de Thou, parce qu'il avoit dit à la Ducheſſe de Beaufort, que ſes enfans ne ſeroient jamais que des fils de P. Il y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les Finances, parce qu'il s'accommodoit beaucoup mieux de Roſny. Sancy même ne fut point diſgracié, puiſque le Roi en 1604. le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'étoit fait Catholique quelque-tems après Henri IV. diſant qu'il falloit être de la Religion de ſon Prince. C'eſt ſur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimoit pas, compoſa l'ingénieuſe & mordante Satyre intitulée : *La Confeſſion Catholique de Sancy*, imprimée avec le Journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Page 144. Vers 2.

Le grand Mornay le ſuit, toujours calme & ſerain, &c.

Il y a dans l'édition de 1727.

Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie
Voyez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie;
Ici près de ce bois Mayenne eſt arrêté,
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté;
Ainſi dans la mêlée, il l'aſſiſte, il l'eſcorte.

Les vers de la préſente édition ſont bien ſupérieurs.

Page 148. Vers 25.

Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venoit de s'engager, &c.

L'édition de 1727. porte ce qui ſuit :

Que vois-je ! c'eſt ton Roi qui vole à ton ſecours,
Il ſait l'affreux danger qui menace tes jours ;
Il le ſait, il y vole ; il laiſſe la pourſuite
De ceux qui devant lui précipitoient leur fuite.
Il arrive, il paraît comme un Dieu menaçant ;
D'Aumale à ſon aſpect recule en frémiſſant ;
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

Ces vers ne ſont point à comparer à ceux que l'Auteur y a ſubſtitués.

Cependant l'Auteur, toujours exact, a ſoin de marquer que ce fut à la vérité à Ivry que le jeune Biron fut bleſſé ; mais que Henri le Grand lui ſauva ſeulement la vie au combat de Fontaine-Françaiſe. On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aiſément déplacé. (*C'eſt la remarque de l'édition de 1737. & des ſuivantes.*)

Page 149. Vers 16.

Un bruit affreux s'entend, la diſcorde cruelle, &c.

Les trente vers ſuivans ſont encore ajoutés par l'Auteur dans l'édition de 1737. & ſuivantes.

Page 150. Vers 20.

Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux, &c.

Voici les vers qui ſe trouvent à la ſuite de celui-ci dans l'édition de 1723.

Egmont, courtiſan lâche & ſoldat téméraire,
Eſclave du Tyran, qui fit périr ſon pere ;

Malheureux, il n'oſoit ſur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger;
Et de ſes fers honteux chériſſant l'infamie,
Il n'oſoit point venger ſon pere & ſa patrie.
Il parut, le Héros le fit tomber ſoudain,
Le fer étincelant, &c.

Mais l'édition de Londres, celle de 1737. & celle-ci, ſont beaucoup meilleures en cet endroit.

Ibid. Vers 26.

Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire, &c.

Les dix vers ſuivans ne ſe trouvent pas dans l'édition de 1727. mais ils ſont dans celle de 1737. & ſuivantes.

Page 151. Vers 18.

Excita ſes remords, &c.] Après ce vers, on trouve dans l'édition de 1727. dix vers que voici.

Sur ſon corps tout ſanglant, le Roi ſans réſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance.
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, & ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendoit le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, alloit trancher ta vie;
La Ligue en pâliſſoit, la guerre étoit finie;
Mais d'Aumale & Saint-Paul accourent à l'inſtant;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.

Voici encore ce qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Mais Nemours & la Châtre accourent à l'inſtant;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je! au moment même une main inconnue,
Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévue;
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ce tems fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux,

Aux pieds de ces remparts, qu'Hector ne peut défendre,
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilége oſer bleſſer les Dieux.

Le quatriéme de ces vers donne lieu à l'Auteur de faire dans l'édition de 1723. une remarque qui n'eſt point dans les autres éditions, parce que l'on en a ſupprimé les vers qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV. fut bleſſé : il eut la bonté depuis de mettre le Soldat qui l'avoit bleſſé dans ſes Gardes.

Le Lecteur s'apperçoit bien ſans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand dans un Poëme où il faut obſerver l'unité d'action. Ce Prince fut bleſſé à Aumale ; il ſauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Françaiſe. Ce ſont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poëte ; mais il ne peut les placer dans les tems où ils ſont arrivés : il faut qu'il raſſemble, autant qu'il peut, ces actions ſéparées, qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compoſe un tout de diverſes parties ; ſans cela il eſt abſolument impoſſible de faire un Poëme épique, fondé ſur une Hiſtoire.

Henri IV. ne fut donc point bleſſé à Ivry ; mais il courut un grand riſque de la vie ; il fut même enveloppé de trois Cornettes Walonnes, & y auroit péri, s'il n'eut été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trimouille. Les ſiens le cru-

rent mort quelque-tems, & jetterent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du ſang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la bleſſure du Roi à Aumale, Dupleſſis-Mornay lui écrivit : *SIRE, vous avez aſſez fait l'Alexandre, il eſt tems que vous faſſiez le Céſar ; c'eſt à nous à mourir pour Votre Majeſté, & ce nous eſt gloire ; à vous, SIRE, de vivre pour nous ; & j'oſe vous dire que ce vous eſt devoir.*

Page 153. Vers 4.

Les Ligueurs ſans défenſe, implorant ſes bontés, &c.

Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Vivez, s'écria-t'il, peuple né pour me nuire,
Henri vouloit vous vaincre & non pas vous détruire,
C'eſt la ſeule vertu qui doit vous déſarmer ;
Vivez, c'eſt trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'inſtant arrêtant le carnage,
Maître de ſes ſoldats, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion, *&c.*

Page 154. Vers 17.

Plus prompte que le tems, vole au-delà des mers.

Il y avoit dans l'édition de 1723.

Traverſant tous les jours, & les monts & les mers,
Des actions des Rois va remplir l'Univers ;
La renommée enfin dans la Ville rebelle,
Des exploits de Henri répandoit la nouvelle :
Mayenne dans ces murs abuſoit les eſprits, *&c.*

CHANT NEUVIÈME.

Page 158. Vers 6.

NI les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.

Au lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de 1723. ceux que voici.

Dans ces climats charmans habite l'indolence,
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé par d'utiles travaux,
Leurs corps appeſantis qu'énerve le repos.
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La molleſſe entretient un ſilence paiſible;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille Amans, &c.

Page 159. Vers 23.

Porte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſourir, ou la paix ou la guerre.

Voici comme l'édition de 1723. a mis ces deux vers.

Sans ceſſe armé des traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

Page 161. Vers 20.

Le faible Simoïs, & les champs où fut Troye.

L'édition de 1723. met ainſi ce vers.

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

Page

Page 164. Vers premier

Telle ne brilloit point, &c.] Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les cieux,
Et ſeule elle ignoroit le pouvoir de ſes yeux.

Page 165. Vers 8.

Au-devant du Monarque, &c.] Voici ce que met l'édition de 1723. au lieu de ce vers & de quelques-uns des ſuivans.

Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas,
Armé de tous ſes traits, préſent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inſpire ce trouble & ces émotions
Que forment en naiſſant les grandes paſſions.

Page 166. Vers 26.

N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée, &c.] Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'eſt alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folâtres plaiſirs déſarmer ce Héros;
L'un tenoit ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée,
Et rioit en voyant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtoit les charmes,
Son abſence en ſon camp répandoit les allarmes,
Et ſes Chefs étonnés, ſes Soldats abattus, &c.

Page 167. Vers 7.

Il deſcendit des Cieux, &c.] Juſqu'au vers quinziéme, l'édition de 1723. met ainſi en deux vers :

Il va trouver Sully d'un vol léger & prompt,
Et lui dit de ſon Roi la faibleſſe & l'affront.
Non moins prudent ami, *&c.*

Il eſt à remarquer que l'Auteur a mis ici, & dans la ſuite, *Mornay*, qui paraît dans les éditions de Londres & autres, au lieu de celui de Sully, qui eſt dans l'édition de 1723.

Page 109. Vers 25.

Cher ami, dit le Roi, &c.] Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1723.

Tout autre eût d'un cenſeur haï le front ſévére.
Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire ;
Vien, le cœur de ton Prince *&c.*

CHANT DIXIE'ME.

Page 173. Vers premier.

CES momens dangereux, &c.] Voici de quelle maniére commence l'édition de 1723.

Le tems vole, & ſa perte eſt toujours dangereuſe,
En vain du grand Bourbon la main victorieuſe,
Fit dans les champs d'Ivry triompher ſa vertu;
Négliger ſes lauriers, c'eſt n'avoir point vaincu;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la molleſſe,
Rendoient aux ennemis l'audace & l'allégreſſe,
Déja dans leur azile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parloient en vainqueurs.

Page 180. Vers 3.

Ils demandoient l'aſſaut, &c.] Au lieu de ce vers, & des cinq qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare, ennemi généreux,
Henri retint ſes traits déja tournés ſur eux.
Il vouloit les ſauver de leur propre furie,
Haï de ſes ſujets, il aimoit ſa Patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

Ibid. Vers 19.

Mais le faux-zéle, hélas! &c.] Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas en cette occaſion
Ce que pouvoient les Seize, & la Religion.

Page 188. Vers 21.

Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis.

L'édition de 1723. met ainſi ce Vers, & les cinq qui le ſuivent.

Enfin les tems affreux alloient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avoit prédits ;
Le ſaint Roi, qui du haut de la voûte divine
Veilloit ſur le Héros dont il eſt l'origine,
Touché de ſa vertu, ſaiſi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte ſes douleurs.

Mais l'Auteur a eu raiſon de les changer.

Page 189. Vers 11.

Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les deſtins, &c.

Au lieu de ces vers, & des treize qui ſuivent, il y avoit dans l'édition de 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux, *&c.*
Par des coups effrayans ſouvent ce Dieu jaloux,
A ſur les Nations étendu ſon courroux ;
Mais toujours pour le juſte il eut des yeux propices,
Il le ſoutient lui-même au bord des précipices,
Epure ſa vertu dans les adverſités,
Combat pour ſa défenſe, & marche à ſes côtés.

Page 191. Vers 7.

Il avoue avec foi que la Religion
Eſt au-deſſus de l'homme, & confond la raiſon.
Il reconnaît l'Egliſe, &c.

Mais l'édition de 1723. moins parfaite que les ſuivantes, met ainſi ces vers :

Ces rayons déſirés enflâment ſes eſprits,
Il avance avec elle aux remparts de Paris :
Il parle, & les remparts tombent en ſa préſence,
Les Ligueurs éperdus implorent ſa clémence.

Il y avoit dans l'édition de 1727.

Il abjure avec foi ces dogmes ſéducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteus.

Fin des Variantes, & des Remarques.

DISSERTATION
SUR LA MORT
D'HENRI IV.

LE plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les Mémoires du tems de la mort d'*Henri IV.* jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon Roi, ſur les Courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa Maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action, aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes-d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un Spectacle, comme d'une Tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Des Voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la ruë, tout Paris accuſe de ce meurtre un grand Prince. Une rougeolle pourprée enléve des perſonnes conſidérables; il faut qu'elles aïent été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de

preuves, rien n'arrête ; & la calomnie paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la poſtérité, toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Hiſtoire, je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuves, dont les Hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs Ouvrages.

La Mere d'*Henri IV.* mourut d'une pleuréſie ; combien d'Auteurs la font empoiſonner par un Marchand de gands, qui lui vendit des gands parfumés, & qui étoit, dit-on, l'Empoiſonneur à Brévet de Cathérine de Médicis !

On ne s'aviſe guéres de douter que le Pape Alexandre VI. ne ſoit mort du poiſon qu'il avoit préparé pour le Cardinal Corneto, & pour quelques autres Cardinaux dont il vouloit, dit-on, être l'héritier. Guichardin, Auteur contemporain, Auteur reſpecté, dit qu'on imputoit la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le Pape fut un empoiſonneur, il le laiſſe entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à Guichardin : *l'Europe eſt trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion : vous étiez l'ennemi du Pape ; vous avez trop cru votre haine & les actions de ſa vie.* Il avoit, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides, contre des ennemis auſſi perfides & auſſi cruels que lui ; de là vous concluez qu'un Pape de ſoixante & quatorze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez ſur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont

les coffres étoient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier étoit-il un objet ſi important? Ces effets étoient preſque toujours enlevés par les Valets-de-chambre, avant que les Papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hazarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infame, une action qui demandoit des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape, plutôt qu'un bruit populaire? Ce Journal le fait mourir d'une fiévre double tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de preuve de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le tems de la mort de ſon pere; voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon.

Le pere & le fils ſont malades en même tems; donc ils ſont empoiſonnés: ils ſont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes ſans ſcrupule; donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinoient à douze Cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité; c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon Maître; mais ce ne doit pas être celle d'un Hiſtorien. Il ſe porte pour juge; il prononce les arrêts de la poſtérité: il ne doit déclarer perſonne coupable, ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de Guichardin, je le dirai des *Mémoires de Sully*, au ſujet de la mort d'*Henri IV*. Ces Mémoires furent compoſés par des Secrétaires du

Duc de Sully, alors diſgracié par Marie de Médicis; on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette Princeſſe, que la mort d'*Henri IV.* faiſoit Maîtreſſe du Royaume, & ſur le Duc d'Epernon, qui ſervit à la faire déclarer Régente.

Mezerai, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons; & celui qui vient de faire imprimer le ſixiéme Tome des *Mémoires de Condé*, fait ſes efforts pour donner au miſérable Ravaillac, les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre? Faut-il encore en chercher où il n'y en a point?

On accuſe à la fois le Pere Alagona Jéſuite, oncle du Duc de Lerme, tout le Conſeil Eſpagnol, la Reine Marie de Médicis, la Maîtreſſe d'*Henri IV.* Madame de Verneuil; & le Duc d'Epernon. Choiſiſſez donc. Si la Maîtreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'apparence que l'Epouſe le ſoit: ſi le Conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de Ravaillac, ce n'eſt donc pas le Duc d'Epernon qui l'a ſéduit dans Paris, lui que Ravaillac appelloit *Catholique à gros grains*, comme il eſt prouvé au Procès; lui qui n'avoit jamais fait que des actions généreuſes; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaillac à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, & qui vouloit qu'on le réſervât à la queſtion & au ſupplice.

Il y a des preuves, dit Mezerai, *que des Prêtres avoient mené Ravaillac juſqu'à Naples.* Je répons qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le Procès criminel de

ce Monſtre, vous y trouverez tout le contraire.

Je ſai que les dépoſitions vagues d'un nommé du Jardin, & d'une Deſcomans, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant, rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt auroit-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auroient abuſé? Je conçois bien qu'un Scélérat aſſocié à d'autres Scélérats de ſa trempe, céle d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle honneur juſques dans le crime; cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on auroit ſéduit, un fanatique à qui on auroit fait accroire qu'il ſeroit protégé, ne décéleroit-il pas ſes ſéducteurs? Comment dans l'horreur des tortures n'accuſeroit-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'eſt-ce pas-là le premier mouvement du cœur-humain?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires: *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui vouloit faire la guerre au Pape. J'ai eu des viſions, des révélations; j'ai cru ſervir Dieu. Je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible. Je n'y ai jamais été excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avoit été dévotement à la Meſſe. Il avoue qu'il avoit voulu pluſieurs fois parler au Roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes

Hérétiques. Il avoue que le deſſein de tuer le Roi l'a déja tenté deux fois ; qu'il y a réſiſté ; qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible ; qu'il y eſt retourné, vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires, *François Ravaillac.*

Que toujours dans mon cœur
Jeſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot, dont le cerveau égaré étoit empoiſonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étoient la ſuperſtition & la fureur, qui animérent Jean Châtel, Pierre Barriére, Jacques Clément. C'étoit l'eſprit de Poltrot qui aſſaſſina le Duc de Guiſe ; c'étoient les maximes de Baltazar Gerard, aſſaſſin du grand Prince d'Orange. Ravaillac avoit été Feuillant, & il ſuffiſoit d'avoir été Moine pout croire que c'étoit une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de ſa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie d'*Henri IV*, le meilleur des Rois : on devroit s'étonner que les aſſaſſins n'aïent pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux avoit continuellement devant les yeux Aod aſſaſſinant le Roi des Philiſtins ; Judith ſe proſtituant à Holoferne, pour l'égorger dormant entre ſes bras ; Samuel coupant par morceaux un Roi priſonnier de guerre, envers qui Saül n'oſoit violer le Droit des Nations. Rien n'avertiſſoit alors que ces cas particuliers étoient des exceptions, des

inſpirations, des ordres exprès qui ne tiroient point à conſéquence ; on les prenoit pour la Loi générale. Tout encourageoit à la démence, tout conſacroit le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur & d'ignorance qui dominoit, & par la connaiſſance du cœur humain, & par les interrogatoires de Ravaillac, qu'il n'eut aucun complice. Il faut ſur-tout s'en tenir à ces confeſſions faites à la mort devant les Juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que Jean Châtel avoit commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné, & Ravaillac dans l'eſpérance d'être ſauvé.

Il le faut avouer, ces monſtres étoient fervens dans la Foi. Ravaillac ſe recommande en pleurant à Saint François ſon Patron, & à tous les Saints. Il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion ; il charge deux Docteurs auxquels il s'eſt confeſſé, d'aſſurer le Greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le Roi ; il avoue ſeulement qu'il a parlé au Pere d'Aubigny Jéſuite, de quelques viſions qu'il a euës, & le Pere d'Aubigny dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas. Enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment ſur ſa damnation éternelle, qu'il eſt ſeul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raiſons ? ſont-ce-là des preuves ſuffiſantes ?

Cependant l'Editeur du ſixiéme Tome des *Mémoires de Condé* inſiſte encore ; il recherche un paſſage des *Mémoires de l'Etoile*, dans lequel on fait dire à Ravaillac dans la place de l'éxécution : *On m'a bien*

trompé, quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferois ſeroit bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.

Premiérement, ces paroles ne ſont point rapportées dans le Procès-Verbal de l'éxécution. Secondement, il eſt vrai peut-être que Ravaillac dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé, quand on me diſoit, le Roi eſt haï ; on ſe réjouira de ſa mort.* Il voïoit le contraire, & que le peuple le regrettoit ; il ſe voïoit l'objet de l'horreur publique ; il pouvoit bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avoit jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de Jean Châtel ; s'il n'avoit pas eu les oreilles rebatues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eut jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles.

Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à Mr. de l'Etoile ? Un bruit de ville qu'il rapporte, prévaudra-t-il ſur un Procès-Verbal ? Dois-je en croire Mr. de l'Etoile, qui écrivoit le ſoir tous les contes populaires qu'il avoit entendus le jour ? Défions-nous de tous ces Journaux, qui ſont des Recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années 18. Tomes *in-folio* des Mémoires du feu Marquis de Dangeau ; j'y trouvai ces propres paroles : *La Reine d'Eſpagne, Marie-Louiſe d'Orléans eſt morte empoiſonnée par le Marquis de Mansfeld ; le poiſon avoit été mis dans une tourte d'anguilles ; la Donna Molina, qui mangea la deſſerte de la Reine, en eſt morte auſſi ; trois Camériſtes en ont été malades ; le Roi l'a dit ce ſoir à ſon petit-couvert.*

Qui ne croiroit un tel fait, circonſtancié, appuïé du témoignage de Louis XIV. & rapporté par un Courtiſan de ce Monarque, par un homme-d'honneur qui avoit ſoin de recueillir toutes les anecdotes? Cependant il eſt très-faux que la Donna Molina ſoit morte alors; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois Camériſtes malades, & non moins faux que Louis XIV. ait prononcé des paroles auſſi indiſcrétes. Ce n'étoit point Mr. de Dangeau qui faiſoit ces malheureux Mémoires; c'étoit un vieux Valet-de-chambre imbécile, qui ſe mêloit de faire à tort & à travers des Gaſettes Manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendoit dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces Mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque Compilateur; que de calomnies alors ſous preſſe! Il faut tout lire avec défiance. Ariſtote avoit bien raiſon quand il diſoit *que le doute eſt le commencement de la ſageſſe.*

Fin du Tome Premier.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES PIÉCES
Contenues dans le Tome I.

AVERTISSEMENT du Libraire.
Préface de la Henriade par M. MARMONTEL, pag. j
Lettre de M. COCCHI sur la Henriade, xxj
Hiſtoire abrégée des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du Poëme de la Henriade, xxix
Idée de la Henriade, 1
Variantes de la Henriade, 193
Diſſertation ſur la mort d'Henri IV. 286

14754884

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

VI. 1751 (1)